~~No 495 p~~
S.C.
162.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-27566/fragment/page=0002

Guyon, Claude Marie

L'ORACLE
DES
NOUVEAUX
PHILOSOPHES,

POUR SERVIR DE SUITE

ET D'ÉCLAIRCISSEMENT

AUX ŒUVRES DE M. DE VOLTAIRE.

Inimici Domini mox ut honorificati fuerint & exaltati, deficientes, quemadmodùm fumus deficient.
PSAL. XXXVI. 20.

A peine les Ennemis du Seigneur auront-ils été en honneur & exaltés parmi les hommes, qu'ils tomberont & s'évanouiront comme la fumée.

A BERNE.

M. DCC. LX.

GRAF. STOLB. BIBLIOTHEK Z. ROSLA

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

L 148

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-27566/fragment/page=0006

AVERTISSEMENT.

IL eſt un temps de ſe taire, il en eſt un de parler. Le premier n'eſt plus ; nous ſommes dans le ſecond, & il ne peut être marqué à des ſignes plus clairs & à des devoirs plus preſſants.

La révélation & la divinité du Chriſtianiſme ont été mille fois démontrées depuis dix-ſept ſiecles qu'il regne ſur la terre. Nous ne pouvons plus révoquer en doute la néceſſité qu'il y a de s'y ſoumettre. Nous l'avons reçu comme un préſent du Ciel ; c'eſt le plus précieux de tous nos biens : on veut nous le ravir & le faire diſparoître ; on l'attaque juſques dans ſes fondements ; on le traveſtit en culte illuſoire, inſenſé, ſuperſtitieux, contraire à Dieu & à la Nature ; les progrès de la ſéduction s'étendent de jour en jour. Peut-on demeurer dans l'inaction, ſi l'on eſt convaincu ?

Et comment ſe diſſimuler la guerre qu'on lui déclare, quand on voit les hoſtilités que ſes ennemis font éclater de toutes parts pour conſommer ſa ruine ?

Ici, on traite de fables les Livres sacrés, où sont déposés les titres de notre Croyance & de notre espoir; là, une voix impie, blasphémant contre le Créateur, blâme hautement la sagesse avec laquelle il a créé l'Univers, & selon laquelle il en regle tous les événements.

Un déluge de nouveaux Celses & de Juliens ose contester à Jesus-Christ la Divinité de sa Personne, les Oracles qui l'ont annoncé, la réalité de ses Miracles, la sainteté de sa Doctrine & l'obligation de la reconnoître.

Ils vous soutiendront que Dieu n'a jamais parlé autrement qu'à la raison de chaque Particulier; qu'elle seule mérite d'être écoutée comme l'organe de la vérité pure; que sa lumiere est suffisante, ses inspirations toujours légitimes, ses décisions infaillibles, & ses droits sans limites.

Vous en trouverez un grand nombre, qui, pour éteindre toute Religion, & ouvrir une libre carriere au débordement de tous les vices par la promesse de l'impunité, nient la spiritualité & l'immortalité de l'ame. Elle n'est, selon eux, qu'une matiere orga-

nisée, une faculté sensitive, égale dans l'homme & dans la bête, qui perd ses fonctions & son être, dès que la machine humaine vient à se dissoudre. Ecoutez-les, & ils vous diront que la matiere est susceptible de pensée; que nos idées, nos jugements & notre mémoire ne sont que ses configurations & ses agitations particulieres; qu'il est cruel de combattre ce sentiment par les armes de la Religion; & que ce n'est ici qu'une question purement philosophique.

D'autres renversent tous les principes de la Morale, le droit des gens, la sûreté publique, la subordination légitime, tout l'ordre qui doit regner dans l'Univers, & qui en fait la paix & la beauté. Si on les en croit, les hommes ayant été des milliers d'années dans l'état des bêtes & des sauvages, sans aucun usage des vêtements, de la parole & de la société, imaginerent enfin des loix purement arbitraires & locales, qui n'obligent que ceux qui veulent bien s'y soumettre. La Loi naturelle n'est qu'une chimere; le vice & la vertu ne sont que des préjugés inventés par la foiblesse & par la superf-

tition, & dont on nous a follement remplis dès l'enfance. L'homicide, l'injuſtice, la fraude, le vol, l'adultere n'ont rien de mauvais par eux-mêmes. L'humanité, la bonne foi, l'équité, la droiture, la tempérance, ne ſont que des vertus idéales & d'inſtitution humaine. La conſcience ne preſcrit & ne défend rien. L'intérêt particulier, réel ou imaginaire, le plaiſir phyſique ſont la ſeule regle qui doive nous conduire & gouverner le Monde moral. Les Souverains, de quelque maniere qu'ils penſent, ſont ſeuls arbitres du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte.

Conſultez les Partiſans de la Religion naturelle, & ils vous répondront que l'homme ne doit à Dieu aucune ſorte d'hommages extérieurs, & qu'ils défient hardiment tous les Théologiens de prouver le contraire. Parmi tant de cultes divers qui lui ſont rendus volontairement à la Chine, dans l'Inde, à Conſtantinople, en Afrique, en Amérique, à Londres, ou à Rome, tout eſt égal; la différence ne conſiſte que dans nos préjugés. Nos parents ſe ſont payés & ſatisfaits dans la procréation; les enfants ne leur doivent, ni reſpect, ni

ſoumiſſion, ni reconnoiſſance; la nature les en affranchit par l'exemple des bêtes, &c. &c. &c.

Voilà quelques Articles du Symbole des nouveaux Philoſophes. De la Tribune faſtueuſe où ils ſe ſont élevés en imagination, ils annoncent qu'eux ſeuls ſont les dépoſitaires de la raiſon, de la ſcience & de la vertu. De peur qu'on ne l'ignore, tous leurs Ecrits ne reſpirent que la vapeur de l'encens & des louanges dont ils s'honorent mutuellement & par revanche. Afin qu'on ne s'y trompe pas, ils ont grand ſoin de ſe nommer. L'enſeignement n'appartient plus à d'autres; & ils ſe ſont attribué le privilege excluſif de ſe contredire, de ſe combattre, & d'extravaguer. Tout mortel aſſez téméraire pour s'oppoſer à la publication de leur doctrine eſt un imbécille, un homme ſans génie, ſans vertu, un crédule, un viſionnaire, un perſécuteur, un fanatique.

Ne regardez pas ce Tableau comme l'imagination d'un Peintre, ou d'un Poëte qui travaille ſur ſes idées; l'original eſt dans les Livres de nos beaux eſprits. Les ſujets de notre douleur ne ſont que trop réels & trop publics.

Nous en ſerions même effrayés, ſi l'hiſtoire de la Religion ne nous apprenoit que dans tous les âges elle eut des adverſaires à combattre. La multitude & les caracteres de ceux qui l'attaquent aujourd'hui, retracent ſous mes yeux ce qu'elle eut à ſouffrir dans le Peuple Hébreu, ſeul adorateur du vrai Dieu, obligé de ſe défendre contre l'Egyptien, le Chananéen, l'Ethéen, le Phéréſéen, le Jébuſéen, l'Amorrhéen, le Gabaonite, l'Ammonite, le Madianite, le Philiſtin, l'Aſſyrien, le Babylonien & les Rois de Syrie, (Symboles de nos aggreſſeurs) qui tous en vouloient à ſa Religion, renverſoient ſes Autels, les profanoient, s'efforçoient de le ſéduire, & de l'engager à abjurer le culte de ſes peres. Je repaſſe dans ma mémoire cette foule innombrable d'ennemis, dont l'Egliſe n'a ceſſé d'être aſſaillie par tout l'Univers dès les jours de ſa naiſſance; & je les vois tous renverſés par celui qui habite dans les Cieux, & qui confond leurs efforts.

Tels que leurs prédéceſſeurs, ceux de notre ſiecle ne doivent pas attendre un ſort différent. Leurs tentatives ſont les mêmes. Que dis-je! Elles ſont

infiniment plus grandes à tous égards. Jamais les Sectes anciennes n'embraſſerent chacune en particulier, ni toutes enſemble, tant d'objets que nos prétendus Philoſophes. Je leur prouverai, quand ils voudront, par une analyſe fidelle de leurs Ouvrages, qu'eux ſeuls les comprennent toutes, & qu'ils ont par-deſſus elles le funeſte avantage d'avoir encore imaginé d'autres égarements, auxquels on n'avoit jamais penſé avant eux. Peuvent-ils ſe flatter que la nouveauté de leurs aſſauts anéantira enfin les promeſſes & l'effet du ſecours céleſte, dont la certitude eſt atteſtée par la continuité de ſes triomphes? Plus les armes ſur leſquelles ils comptent leur paroiſſent efficaces, (paſſons-leur le brillant,) plus elles ſont criminelles & dès lors impuiſſantes; parce qu'ils les lancent contre le Ciel, de qui ils les ont reçues pour défendre ſa cauſe & célebrer ſes louanges.

Décélons en particulier les erreurs monſtrueuſes, établies dans le plus inſidieux & le plus répandu de tous les Livres, dans celui qui a donné le ton à une infinité d'autres venus à ſa ſuite, où les pernicieuſes leçons du Maître

ſont fréquemment répétées comme des Oracles, & comme les maximes fondamentales de la nouvelle Philoſophie. Eventons le poiſon ſubtil & mortel, renfermé preſque dans toutes les pages de cet ample Recueil. Montrons à la Jeuneſſe, (& de cette eſpece il en eſt à tout âge,) montrons l'écueil où les Partiſans du bel eſprit & de la prétendue raiſon humaine courent faire naufrage. Mettons en garde contre des attraits ſéducteurs ceux qui ne voudroient pas être ſurpris. C'eſt vers eux principalement que mes vues ſont tournées ; & ces vues, c'eſt à la Religion que je les conſacre.

SOMMAIRE DES MATIERES.

I. CONVERSATION. L'Oracle des Nouveaux Philosophes (Mr. de Voltaire) établit son Système sur la Religion naturelle, promet le salut aux Païens, aux Mahométans, aux Sectes les plus odieuses; il veut que les Princes permettent dans leurs Etats le libre exercice de toutes sortes de cultes; il se déchaîne contre la fermeté du Catholicisme. *page* 5

II. CONV. Des Principes de l'Oracle. On prouve l'existence de la Loi naturelle; on fait voir qu'elle ne peut pas former une Religion exacte; on détruit le système des Nouveaux Philosophes sur la suffisance de la Religion naturelle; on démontre la nécessité d'une Révélation; on expose les effets divins qu'elle a produits dans le monde. 24

III. CONV. Réfutation des raisons que l'on voudroit faire valoir en faveur du Tolérantisme. 86

IV. CONV. L'Oracle abjure tout ce qu'il avoit dit de conforme au Christianisme & à l'honneur du saint Siége; il se déclare hautement contre l'un & l'autre; il blasphême contre Dieu & contre Jesus-Christ; il voudroit enlever à la Religion la preuve qu'elle puise de sa Divinité dans les persécutions & dans les Martyrs; il nie tout. 124

V. CONV. Sous prétexte de liberté de penſer, Mr. de Voltaire ſe contredit par-tout; il ne veut plus reconnoître l'immortalité de l'ame; il nous égale aux bêtes, ou même nous place au deſſous d'elles; il blaſphême contre le Créateur & contre ſes Ouvrages; il voudroit détruire la liberté pour établir le Fataliſme. Tout ſon ſyſtême prouve qu'il eſt Manichéen. 161

VI. CONV. Idée des Nouveaux Philoſophes ſur la Vertu. Mr. de Voltaire ne la voit que chez des Païens, & il n'en apperçoit aucun trait dans les Chrétiens. Selon lui, elle compatit avec tous les vices. Satyres & maximes affreuſes contre les Rois; il ſe déclare ennemi de tous les Tribunaux, de toutes les Nations, de tous les Etats, & du genre humain. 189

VII. CONV. Il déclare la Guerre à tous les Ecrivains célebres. 221

VIII. CONV. Examen de ſon *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale.* 245

IX. CONV. Examen de ſon *Siecle de Louis XIV.* 292

L'ORACLE
DES
NOUVEAUX
PHILOSOPHES.

UNe affaire particuliere m'avoit conduit en Suiſſe; &, en paſſant par Lauſanne, je crus devoir rendre viſite à un Gentilhomme que j'avois beaucoup fréquenté à Paris. Il me reçut avec toutes les démonſtrations de joie poſſibles. Il envoya, ſans me le dire, chercher ma voiture & mon équipage, & me déclara obligeamment, qu'il n'y avoit point d'autre Auberge pour moi dans la Ville, que ſa maiſon. Je me défendis, je remerciai, enfin j'acceptai ſa politeſſe, ne comptant pas en faire un long uſage. Mais la ſuite en diſpoſa tout autrement que je ne m'y étois attendu.

En parlant des agréments de la Ville & des environs, il ne manqua pas de nommer

bientôt la belle Maiſon de campagne de Mr. DE VOLTAIRE, ſituée ſur le bord du Lac, non loin de Lauſanne, & il me demanda ſi j'en connoiſſois le Maître. Non, pour mon malheur, lui dis-je : comme cent mille autres, j'en ai toujours brûlé d'envie, & je n'ai jamais pu y parvenir. Je l'ai ſeulement entrevu une fois dans une maiſon, où il ne fit que paroître; & lorſque je le vis ſortir un inſtant après, je penſai en mourir de douleur.

Oh! me dit le Gentilhomme, il eſt aiſé de vous ſatisfaire. Il a mille bontés pour moi; il tient un fort grand état; il fait les délices de ce canton; il eſt charmé qu'on aille le voir, & il reçoit ſon monde à merveille. Je vous y menerai, & je lui ferai d'autant plus de plaiſir, qu'il aime toujours les gens de Paris, quelque ſujet de mécontentement que ce Pays-là lui rappelle. Le Gentilhomme comprit, par ma réponſe, la joie que je reſſentois déja, &, dès le lendemain, il s'empreſſa de la rendre complette.

En chemin, la converſation roula uniquement ſur le perſonnage célebre que nous allions voir. Il a fait ici, me dit le Gentilhomme, des adorateurs ſans nombre. Je ne ſais s'il eſt une maiſon dans la Ville, où ſes *Œuvres* ne ſoient pas. Nous les liſons avec avidité; nous les ſavons par cœur; nous les

admirons; elles nous ont délivrés de beaucoup de préjugés : graces à elles, presque tout le monde est ici PHILOSOPHE; & pour vous tout dire, l'Auteur est notre ORACLE.

Vous avez été aussi vîte que lui, répondis-je à mon Gentilhomme. Mr. de Voltaire a dans Paris des admirateurs de toutes les especes, & j'ose me mettre dans cette classe honorable. Mais il s'en faut bien qu'il y puisse compter autant de disciples; &, en mon particulier, je vous avouerai franchement que je n'en grossis pas la liste. Pour moi, dit mon ami, je suis des uns & des autres, & je vous déclare qu'il a fait autant la conquête de mon esprit & de mes sentiments, que celle de mon cœur. Je rirois bien, s'il alloit vous convertir. Et moi, répondis-je, j'en serois bien étonné. S'il s'agissoit de joûter contre lui sur une piece de vers, sur une lettre, ou une histoire joliment écrite, je ne m'aviserois pas d'entrer en lice. Mais quand il sera question de Doctrine & de Morale, j'espere de la bonté de ma cause, qu'elle me rendra plus fort que lui.

Nous arrivames au Château, où il y avoit grande compagnie; &, sous les auspices de mon Introducteur, on ne peut rien ajouter aux politesses avec lesquelles je fus reçu.

Le dîné se passa en assauts d'esprit, de

bons mots, de sciences, de morceaux de Poésie, tirés des *Œuvres de Mr. de Voltaire*. Je fus surpris de voir ce peuple de *Nouveaux Philosophes*, tenir un langage que je n'avois presque jamais entendu; soutenir tous des opinions inouies & différentes; attaquer les notions les plus générales & les plus sacrées; se contredire mutuellement, & ne se taire que quand l'*Oracle* ouvroit la bouche pour prononcer. Alors on auroit volontiers battu des mains, quelque singuliere que fût la décision. J'écoutai beaucoup, je parlai peu, & j'étois encore moins content. Je vis réellement parmi ces Messieurs, l'exécution de leur grand système sur la liberté de tout penser & de tout dire.

Mon silence fit soupçonner aux uns, que je blâmois leurs discours, aux autres, que je n'étois pas au fait de leur Doctrine & de la nouvelle Philosophie. Il paroît, me dit l'un d'eux, que notre conversation vous étonne, puisque vous n'y prenez aucune part: j'en vois les raisons; c'est que vous n'êtes pas instruit, & que les préjugés de l'éducation vulgaire vous dominent encore. J'avoue ingénument, répondis-je, que tout ce que j'ai entendu m'a semblé un peu étrange. A ce mot, qui fut pris pour la confession d'un homme simple, toute la compagnie se mit à rire.

On dit que j'avois besoin de quelques leçons; on pria Mr. de Voltaire de m'en donner; il s'y offrit par zele & de bonne grace; il m'engagea à revenir le voir le lendemain matin, & je l'assurai que je n'y manquerois pas. La partie étant ainsi liée, ces Messieurs m'en féliciterent, & me promirent que, sous un si bon Maître, je serois dans peu aussi grand Philosophe qu'eux-mêmes.

On a donné à cet Ouvrage la forme de Conversations ou d'Entretiens, comme la plus agréable pour les Lecteurs, & la plus susceptible d'éclaircissements.

PREMIERE CONVERSATION.

MOn Ami voulut bien m'accompagner & m'introduire. Nous partimes de fort bonne heure, & nous trouvames l'*Oracle des Nouveaux Philosophes*, qui nous attendoit. Je vous amene un Néophite, dit le Gentilhomme; il a l'ame droite, il ne demande qu'à connoître le vrai; & je suis très-convaincu qu'avec le secours de vos enseignements, il sera bientôt un zélé Disciple. Voyons, reprit Mr. de Voltaire, par où voulez-vous que nous commencions? Je voudrois, lui répondis-je, savoir en quoi con-

siste la Religion des *Nouveaux Philosophes*, & quels sont les principes que vous leur donnez sur ce sujet, duquel dépend tout le reste de la Doctrine.

La question est importante, me répondit l'Oracle; mais elle ne peut embarrasser que les ignorants & les esprits foibles. Persuadez-vous d'abord que tout est préjugé & superstition dans le monde; je l'ai répété cent fois dans mes Ecrits: ce sont des abus qu'il faut détruire, pour ramener le genre humain à l'esprit philosophique, qui seul doit être notre regle. Quiconque y a réfléchi autant que moi, ne connoît qu'une Religion; celle qui est naturellement gravée dans le cœur de tous les hommes. Elle se termine à l'observation d'un petit nombre de préceptes moraux, & à l'adoration d'un Etre suprême, quelque nom qu'on lui donne, & de quelque maniere qu'on s'y prenne. Les questions & les pratiques des Chrétiens ne sont que des inventions purement humaines, des disputes de Métaphysique, propres à dégrader la Divinité, à troubler les consciences, & à faire répandre le sang:

. . . . . .

Des Chrétiens divisés les infames querelles (*a*)

(*a*) Poëme sur la Religion naturelle, *III. Par-*

Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
Ne désola jamais l'Allemagne & la France.

Si les Chrétiens n'avoient rien ajouté à la Loi naturelle, jamais le monde n'auroit entendu parler de ces divisions connues sous le nom d'*Hérésies*. Or celles-ci, que renferment-elles autre chose (*b*) que des questions Métaphysiques, fondées sur la Philosophie de Platon au sujet de la Trinité, de son *Logos* ou Verbe, de l'Incarnation & de l'Eucharistie ; disputes chimériques où la raison ne comprend rien, où l'on parle de ce que l'on n'entend pas, qui n'existe que dans l'imagination, & qui sert de prétexte pour se damner mutuellement, sans excepter les plus grands modeles de la vertu?

D'où vient que deux cents ans cette pieuse rage (*c*)
De nos Ayeux grossiers fut l'horrible partage?
C'est que de la Nature on étouffa la voix ;
C'est qu'à sa Loi sacrée on ajouta des Loix ;
C'est que l'homme, amoureux de son sot esclavage,

tie, *tome* 6, *page* 366. Edition de Paris 1757, dont je me servirai toujours.

(*b*) De la Religion & de la Superstition, *tome* 12, *page* 4, & Sottises des deux Partis, *tome* 7, *page* 169.

(*c*) Poëme cité ci-dessus.

Fit, dans ses préjugés, Dieu même à son image.
Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconstant, barbare comme nous.
. . . . . Nous damnons à la fois
Le Peuple circoncis, vainqueur de tant de Rois,
Londres, Berlin, Stockholm, & Geneve, & vous-même;
Vous êtes, ô grand Roi, (*d*) compris dans l'anathême.
. . . . . .
Penses-tu que Socrate & le jeune Aristide,
Solon, qui fut des Grecs, & l'exemple, & le guide;
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurele, Titus,
Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des Démons sont livrés en partage
Par le Dieu bienfaisant, dont ils étoient l'image?
Respecte ces Mortels; pardonne à leur vertu;
Ils ne t'ont point damné: pourquoi les damnes-tu? (*e*)
. . . . . .
Je vois, sans m'allarmer, l'Eternité paroître,
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu, qui sur mes jours versa tant de bienfaits,

(*d*) Le Roi de Prusse, à qui ce Poëme *de la Religion naturelle* est dédié.

(*e*) Luther regarda Zuingle comme un impie, parce qu'il avoit mis dans le Ciel Thésée, Socrate, Aristide, &c. avec les Patriarches & les Saints; tant cette Doctrine révolte les premieres idées d'une Religion. Mais Luther, s'aveuglant de plus en plus, tomba lui-même dans cette impiété.

Quand mes jours sont éteints, me tourmente à jamais.

Voyez quel service je rends désormais à l'univers, en rétablissant la suffisance de la Religion naturelle. Elle ne demande, pour nous rendre participants des biens éternels, que l'adoration de Dieu & l'accomplissement des loix de l'humanité : tous les sentiments (*f*) y sont arbitraires. Est-ce trop exiger ? ma morale est-elle trop sévere ? Or, souvenez-vous qu'au jugement des Payens mêmes, il n'y eut jamais d'homme qui ne connût un Dieu, & qui ne lui rendît quelques hommages, quoique les Nations idolâtres fussent dans l'erreur la plus absurde sur l'idée qu'elles s'en formoient, & sur les sacrifices impies qu'elles osoient lui offrir. N'importe, elles croyoient l'adorer comme il faut, & c'est tout ce qu'il demandoit d'elles. Voilà ce qui m'a fait soutenir que Socrate, Aristide, Trajan, Marc-Aurele & Titus sont sauvés.

Je n'en excepte pas même Julien (*g*) l'*Apostat*, quoique toute l'Histoire atteste

(*f*) De la Religion naturelle, *tome 9, ch. 6.*

(*g*) Mr. de Voltaire s'offense qu'on donne à ce Prince l'épithete d'*Apostat*, & il l'appelle *le second des hommes*. Il semble donner le premier rang à Marc-Aurele.

que perſonne ne porta jamais ſi loin la ſuperſtition & la barbarie dans ſes Théurgies magiques, où il égorgeoit les meres & leurs enfants, pour chercher l'avenir dans leurs entrailles, par l'évocation des Divinités infernales. Cela ne m'empêche pas de le croire ſauvé, en vertu de la Loi naturelle, & de le donner aux Rois pour un *modele* qu'ils devroient ſuivre.

Julien s'égarant dans ſa Religion, (*b*)
Infidele à la Foi, fidele à la Raiſon,
SCANDALE DE L'EGLISE, ET DES ROIS LE MODELE,
Ne s'écarta jamais de la Loi naturelle.

A l'éclat de ce ſyſtême s'évanouit, comme l'ombre, tout ce qui eſt dit dans vos Ecritures ſur l'horreur, les ſupplices & l'éternité de l'Enfer. Les menaces que l'on nous en fait, ne ſont plus que de vains fantômes qu'il eſt ridicule d'appréhender. Il n'eſt plus queſtion de ce qu'on appelle les *Loix divines*; on peut déſormais les tranſgreſſer & les mépriſer impunément. Dieu ſeroit injuſte, s'il puniſſoit éternellement des foibleſſes paſſageres; il reſſembleroit aux hommes, s'il tiroit vengeance des inſultes qui lui ſont faites. Parce qu'il eſt juſte, il

(*b*) Poëme ſur la Religion naturelle, *II. Part.*

ne peut tout au plus châtier les pécheurs que dans ce monde, par quelques mortifications qu'il leur envoie, comme le disoit Julien; mais il ne doit avoir que des récompenses pour l'autre vie, & personne n'en sera exclu. Ce sont les instructions salutaires & consolantes, que je mets dans la bouche de saint Louis, lorsque je le fais apparoître à Henri IV: (*i*)

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtiments qui surpassent leurs crimes;
Ni que ce juste Dieu, Créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains.
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses:
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans;
Mais ici, c'est un Pere; il punit ses enfans;
Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne sait point punir des moments de foiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourments affreux, éternels comme lui.

Sentez-vous bien la force du coup que je porte ici à votre Religion, à la contrainte où vous mettent les Moralistes, & même aux Loix de l'Etat? Plus de tourments éternels; ils sont contraires à la justice de Dieu,

(*i*) Henriade, *Chant 7.*

qui ne peut punir les hommes, ſans ſe plaire à déchirer l'ouvrage de ſes mains. Je briſe le plus puiſſant de tous les freins que la Religion leur impoſe ; je diſſipe juſqu'à leurs ſcrupules, & je les aſſûre de l'impunité ; je vous laiſſe réfléchir ſur un principe & ſur des conſéquences dont les Payens avoient déja peur. Pourvu qu'on n'attente pas au patrimoine & à la vie de ſon frere, on ne doit pas plus s'embarraſſer de la différence des Religions, que de la variété des coutumes, des habits & du langage.

Uſages, intérêts, culte, loix, tout differe. (*k*)
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit : le reſte eſt arbitraire.
. . . . . .
L'homme agit en machine ; & c'eſt par ſa nourrice,
Qu'il eſt Juif ou Payen, Fidele ou Muſulman,
Vêtu d'un juſte-au-corps, ou bien d'un doliman.

Ces variétés de culte & de Religion n'operent aucune différence aux yeux de Dieu. Un peu plus de charité & de bon ſens nous porteroit à regarder nos freres d'un œil plus favorable ; &, dès lors, nous rendrions juſtice à la pureté de leurs vues & de leur conduite. " Le grand mal-entendu (*l*) ſur les Ri-

(*k*) Poëme ſur la Religion naturelle.
(*l*) Eſſai ſur l'Hiſtoire générale, *tome* 11, *page* 32, & *tome* 7, *page* 440.

„ tes de la Chine eſt venu de ce que nous „ avons jugé de leurs uſages par les nô- „ tres ; car nous portons au bout du monde „ nos préjugés & notre eſprit contentieux. „ Une génuflexion qui n'eſt chez eux qu'une „ révérence ordinaire, nous a paru un acte „ d'adoration : nous avons pris une table „ pour un Autel. C'eſt ainſi que nous ju- „ geons de tout, & que nous avons traité „ d'idolâtrie, le culte que les Chinois ren- „ dent à leur *Confucius*.... Beaucoup de „ Lettrés y ſont, à la vérité, tombés dans le „ Matérialiſme ; mais leur morale n'en a „ point été altérée. Ils penſent que la vertu „ eſt ſi néceſſaire aux hommes, & ſi aima- „ ble par elle-même, qu'on n'a pas beſoin „ de la connoiſſance d'un Dieu pour la ſui- „ vre. „ Ces erreurs de fait empêcheront-elles les Chinois d'être ſauvés ? Nullement : rien n'eſt plus inutile que nos Miſſionnaires, pour leur ouvrir les yeux.

Il en eſt de même des Indiens. Le culte ſuprême qu'ils rendent à leurs Dieux *Brama*, *Roudra* & *Viſchenou*, les Pagodes ſomptueuſes bâties en leur honneur, leurs proſternations devant ces Idoles effrayantes, l'encens qui leur eſt offert, leurs cérémonies, leurs invocations, n'offenſent que nos préjugés. Ce ſont des manieres d'adorer l'E-

tre ſuprême, différentes des nôtres; mais il ſeroit injuſte de les blâmer pour cela. Auſſi leur célebre Philoſophe *Pilpay* diſoit ſagement, il y a deux mille (*m*) trois cents années : " J'ai vu toutes les Sectes s'accuſer „ réciproquement d'impoſture; j'ai vu tous „ les Magiſtrats diſputer avec fureur du „ premier principe & de la derniere fin; je „ les ai tous interrogés; & je n'ai vu dans „ tous ces Chefs de faction, qu'une opi- „ niâtreté inflexible, un mépris ſuperbe „ pour tous les autres, & une haine impla- „ cable. J'ai donc réſolu de n'en croire au- „ cun. „ Quoique les Savants ne connoiſſent, ni ce Philoſophe Indien, ni le Livre d'où ce fait eſt tiré, le jugement qu'il porte

(*m*) *Ibid. Chap.* 11, *page* 39. L'Auteur nous donne dans ce Chapitre pour des vérités, une multitude de paradoxes que le plus petit Ecolier en Hiſtoire n'avanceroit pas; un Livre écrit en Indien il y a deux mille trois cents ans, & que l'on ſait lire: Sezac, qui va faire la conquête des côtes du Malabar; Pythagore, qui y va étudier la Philoſophie; les échecs inventés dans ce Pays, avec le chiffre dont nous nous ſervons; les diviſions du Zodiaque, qui y ſont connues de temps immémorial, &c. Si ce ne ſont pas là des paradoxes fieffés & de la plus haute diſtinction, je ſoutiens qu'il n'en fut jamais écrit, & je ſoumets ma déciſion à Mrs. de l'Académie des Belles-Lettres.

ſur la différence des Religions, & le mépris qu'il en fait, ne ſont pas moins dignes de notre attention.

Si des Peuples, que le préjugé vulgaire regarde comme des Idolâtres, ne ſont point exclus des bienfaits éternels de leur Créateur, parce qu'ils l'honorent ſelon la coutume de leur Pays, comment refuſer cet eſpoir à ceux qui l'adorent directement & ſans aucun nuage? Quelle affreuſe témérité y auroit-il en nous de prononcer (*n*) un Arrêt de damnation contre les Mahométans, les Anti-Trinitaires, les Déiſtes, les Anabaptiſtes & même les Quakers? De quel droit ceux qui penſent différemment, prétendroient-ils gêner leurs conſciences, & leur déclarer la

(*n*) Les Proteſtants furent révoltés contre le Miniſtre Jurieu, qui, dans ſon *Syſtême ſur l'Egliſe*, regardoit comme un ſentiment *inhumain*, *cruel*, *barbare* & *de bourreau*, de ne pas croire que tous ceux qui reconnoiſſent Jeſus-Chriſt, peuvent être du nombre des élus, tels que les Ariens, les Eutychiens, les Wicleſiſtes, les Huſſites & autres. Que diront-ils, quand ils verront que l'on y joint ici les Idolâtres & les Mahométans? "On n'a jamais cru, ni penſé, dit Mr. Boſ-„ ſuet, qu'on pût ſauver un Idolâtre ſous pré-„ texte de ſa bonne foi. Une ſi groſſiere erreur, „ une impiété ſi manifeſte, ne compatit pas avec „ la bonne conſcience. „ Voyez *Hiſt. des Variations*, *liv.* 15, *n.* 59.

guerre? En cent endroits de mes Ecrits je m'éleve contre un zele si contraire au droit des gens. C'est ce que j'appelle *superstition*, *barbarie*, *persécution*, *fanatisme*. Pour en donner plus d'horreur, je me sers toujours d'expressions giganteſques, de ravages, de tombeaux creusés par-tout, de torrents & de mers de sang, dont le fanatisme a inondé la terre. On voit bien que le Christianisme, & principalement la Religion Catholique, est le monstre à qui j'en veux, & à qui j'impute toutes ces violences.

Tantôt je l'ai dit avec force au Public (*o*) & à mes amis; tantôt j'ai tourné la chose en ridicule par un conte fait à plaisir, pour jetter adroitement les semences d'un Tolérantisme universel, pour rendre mes Lecteurs indifférents sur toutes sortes de Religions, & les amener peu à peu à l'esprit philosophique. J'ai couvert de honte ceux qui voudroient (*p*) que l'Evangile fût reçu unanimement & dans sa pureté. Je leur ai fait voir que les Payens étoient mille fois plus sages & plus raisonnables que nous, parce

(*o*) *Voyez* l'Ode sur *le Fanatisme* à Mad. du Ch. *tome* 6, *page* 89.

(*p*) *Voyez* le Discours sur *la Tolérance*, *tome* 7, *page* 287.

qu'ils ne contraignoient perſonne dans ſes ſentiments. " Chez les Grecs & chez les „ Romains, ai-je dit, autant de Sectes, autant de manieres de penſer ſur Dieu, ſur „ l'ame, ſur le paſſé & l'avenir; aucune de „ ces Sectes ne fut perſécutante. Toutes „ ſe trompoient, & aſſurément nous en „ ſommes bien fâchés, (ne doutez pas de „ la ſincérité de ce gémiſſement;) mais „ toutes étoient paiſibles, & c'eſt ce qui „ nous confond; c'eſt ce qui nous condamne; c'eſt ce qui nous fait voir que la plupart des Raiſonneurs d'aujourd'hui ſont „ des *Monſtres*, & que ceux de l'antiquité „ étoient des hommes. On chantoit publiquement ſur le théâtre de Rome : *Poſt „ mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil. „ Rien n'eſt après la mort, & la mort „ n'eſt rien.* „ Pourquoi ne ſeroit-il pas libre de le dire encore aujourd'hui?

J'appuie cet argument ſur l'autorité des vrais Philoſophes modernes, qui n'ont jamais été perſécuteurs en matiere de Religion, parce qu'ils s'en embarraſſoient auſſi peu que les Payens. En preuve, je cite *Pomponace*, *Montagne*, *le Vayer*, *Bayle*, *Spinoſa*, *Hobbes*, le Lord *Shaftsbury*, le Comte *de Boulainvilliers*, le Conſul *Maillet*, *Tollans*, *Collins*, *Flud*, *Volſ-*

ton, *Backer*, l'Auteur déguisé sous le nom de *Jacques Macé*, celui de l'*Espion Turc*, celui des *Lettres Persanes*, des *Lettres Juives*, des *Pensées Philosophiques*. Que répondre à l'autorité de ces hommes si respectables?

Je sentois néanmoins que ce n'étoit pas assez d'avoir inspiré le Tolérantisme universel au Public & aux Particuliers. Mon devoir étoit d'engager les Souverains à l'établir & à le protéger dans leurs Etats. Ce fut aussi la premiere leçon que je donnai à un grand Prince, qui m'honoroit, sans m'avoir (*q*) jamais vu, de son amitié & de sa confiance, & qui faisoit autant de cas de mes conseils, que de mes maximes & de mes Ecrits. " Croyez, (*r*) lui disois-je en 1736, „ qu'il n'y a eu de véritablement bons Rois, „ que ceux qui ont commencé comme vous, „ par instruire, par connoître les hommes, „ par aimer la vertu, par détester la persé„ cution & la superstition. Il n'y a point de „ Prince qui, en pensant ainsi, ne puisse ra„ mener l'âge d'or dans ses Etats.... Les „ Philosophes dignes de ce nom se rendront

(*q*) *Voyez* la premiere Lettre du Prince Royal de Prusse à Mr. de Voltaire, *tome 6*, *page* 175.

(*r*) Premiere Réponse de Mr. de Voltaire, *page* 163.

„ dans les vôtres..... Il eſt bien triſte pour „ l'humanité, que ceux qui ſe diſent les „ Déclarateurs des Commandements céleſ- „ tes, les Interpretes de la Divinité, en un „ mot les Théologiens, ſoient quelquefois „ les plus dangereux de tous; qu'il s'en „ trouve d'auſſi dangereux pour la ſociété, „ qu'obſcurs dans leurs idées; & que leur „ ame ſoit gonflée de fiel & d'orgueil, à „ proportion qu'elle eſt vuide de vérités. „ Ils voudroient troubler la terre pour un „ Sophiſme, & intéreſſer tous les Rois à „ venger, par le fer & par le feu, l'honneur „ d'un argument *in ferio* ou *in barbara*. „ Tout Roi qui ne les favoriſe pas, ſera „ damné. Vous ſavez, Monſeigneur, que „ le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt d'aban- „ donner à eux-mêmes ces prétendus pré- „ cepteurs & ces ennemis réels du genre „ humain.

Le ſuccès répondit à mon zele : je parvins à rendre ce Prince le SALOMON DU NORD, en l'engageant à permettre & à protéger dans ſes Etats toutes les Religions; & ce fut un des principaux chefs (*s*) ſur lequel je le félicitai à ſon avénement à la Couronne. Afin que toute la terre en fût infor-

(*s*) *Voyez* l'Ode au Roi de Pruſſe, *t.* 6, *p.* 102.

mée, j'en fis cette plaisanterie à Mr. le Cardinal Quirini, en 1751. (*t*)

Quoi! vous voulez donc que je chante
Ce Temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante?
Je vous admire & je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidelle Contrée,
Où de Rome on brave les Loix,
Pourrois-je élever une voix
A des Cardinaux consacrée?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon Catholique.
Hélas! mon Prince est Hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction
Que dans l'infernale sequelle,
Il sera près de Cicéron,
Et d'Aristide, & de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurele.
On sait que ces esprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde:
Il faut qu'il soit damné comme eux,
Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais sur-tout que je suis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme & cruel péché
Que l'on nomme *la Tolérance!*
Pour moi, je frémis quand j'y pense,
Que le Musulman, le Païen,
Le Quaker, le Luthérien
L'Enfant de Geneve & de Rome,
Chez lui tout est reçu si bien,
Pourvu que l'on soit honnête homme.

(*t*) Ode à Mr. le Cardinal Quirini, *t.* 6, *p.* 258.

Pour comble de méchanceté,
Il a ſu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont, ſans ſcrupule,
S'arme le Dévot entêté,
Et dont ſe raille l'Incrédule.
Que ſerai-je, grand Cardinal,
Moi, Chambellan très-inutile
D'un Prince endurci dans le mal,
Et proſcrit par notre Evangile?

Les eſprits foibles & ſuperſtitieux jugerent que j'avois choqué la bienſéance, en parlant ainſi à un Prélat de l'Egliſe Romaine, que je faiſois ſoupçonner de penſer un peu comme moi. Mais j'étois tellement flatté du ſuccès que mes ſermons avoient eu à la Cour de Pruſſe, que je ne pouvois m'en taire, au riſque de me brouiller avec le bon Cardinal.

Au reſte, les vues de ma miſſion s'étendoient plus loin que le vulgaire ne ſe l'imagine; & on le comprendra facilement, ſi l'on poſſede un peu l'eſprit & le ſyſtême philoſophique: j'allois à mon but par dégrés. Il eût été téméraire de publier d'abord hautement qu'on pouvoit être Païen, Muſulman, Matérialiſte, Quaker, Wicleſiſte, Socinien, Déiſte, Anabaptiſte, (*u*) & même

(*u*) Quiconque eſt médiocrement inſtruit, connoît les abominations enſeignées dans ces Sectes

Athée. Les esprits se seroient révoltés à ma proposition ; mais je prévoyois que, quand j'aurois déterminé le Prince à recevoir dans ses Etats toutes ces especes d'hommes, & à leur permettre le libre exercice de leurs Religions, insensiblement l'esprit & les yeux s'y accoutumeroient & dépoſeroient les préjugés conçus contre ces Sectes. La vue habituelle de l'objet le plus hideux, en efface la laideur, & nous le rend familier. Delà il n'y avoit plus qu'un pas à faire, pour embrasser celle de toutes les Religions qui plairoit davantage ; & ce pas ne trouvoit aucun obstacle du côté de la conscience bien désabusée, ni de la part du Prince. Graces aux vives & fréquentes exhortations que je lui ai faites, on est aujourd'hui tout ce que l'on veut dans ses Etats ; & j'ose me glorifier que c'est mon ouvrage.

Ma grande satisfaction est d'avoir mis les choses à peu près dans le même état où je les

---

monstrueuses ; je ne dis pas seulement pour la Religion ; mais j'ajoute pour la sûreté des Princes, & la tranquillité de l'Etat. Sans faire le Prophete, on peut dire qu'il faut s'attendre à de terribles révolutions dans les Pays de Tolérantisme. Le feu qui couve & qui trouve de l'aliment, éclate un peu plutôt ou un peu plus tard : *Omne regnum in se divisum, desolabitur.*

ai vues en Angleterre. UN ANGLOIS, (x) COMME UN HOMME LIBRE, VA AU CIEL PAR LE CHEMIN QUI LUI PLAÎT: rien de si commode. Il ne s'embarrasse pas de celui qui est tracé & prescrit dans les livres des Chrétiens; c'est un préjugé dont il a secoué le joug. " L'Anglois (y) qui a dit „ que le Christianisme étoit né en Asie, & „ qu'il avoit trouvé son tombeau en Angle- „ terre, a bien rencontré. „ Ceux qui sont de bonne foi, en conviennent franchement, & ils n'en paroissent, ni surpris, ni effrayés, tant est consommée leur indifférence pour la Religion en général: en voici une preuve au dessus de tout. " On imprima, (z) au sujet „ de Pope, plus de cent Libelles dans les- „ quels on lui prouvoit qu'il étoit Athée; „ d'autres, ce qui est plus fort en Angleter- „ re, lui reprocherent d'être Catholique; „ ce qui ne se ressemble guères. C'est-à-dire, que le Catholicisme y est le comble de tous les crimes, au jugement du Ministere & de la Nation, & que l'Athéisme, ou le renoncement à toute Religion n'en est pas un, puis-

(x) De la Religion Anglicane, *tom.* 7, *p.* 221.
(y) Pensées sur le Ministere public, *tome* 7, *page* 123.
(z) Des Mensonges imprimés, *tome* 8, *p.* 89.

que les Magistrats ne daignent pas même informer contre ceux qui en sont accusés publiquement, & qui se font gloire de le professer. Voilà le plan sur lequel j'ai voulu former la Religion en Prusse.

L'Oracle alloit entrer dans quelques détails sur le Catholicisme, lorsqu'on vint annoncer que le dîné étoit servi: ainsi finit notre premiere Conversation.

II. CONVERSATION.

EH bien, me dit le Gentilhomme, en nous en revenant, que pensez-vous de notre *Oracle?*

Jamais, lui répondis-je, je n'ai vu tant d'esprit, tant de facilité, d'énergie, de brillant dans l'expression, tant d'art & d'adresse pour persuader & pour séduire; chaque tour de phrase est un enchantement magique. Si malheureusement il tendoit des piéges à l'ignorance & à la simplicité, il ne faudroit pas moins de précautions, qu'Ulisse en prit pour se garantir de l'illusion. Je ne m'étonne plus de ce que ceux qui se laissent éblouir par les charmes du langage, l'aient pris pour leur Oracle. Mais permettez-moi de vous demander si toutes ses maximes passent pour irré-

irréfragables parmi vous, & si toute votre société les croit aveuglément?

Non; il a quelquefois des idées particulieres, auxquelles nous ne souscrivons pas tous. Nous formons un Peuple libre, qui fait profession de ne se contraindre sur rien en fait de Religion & de Mœurs; comme dans les questions de Philosophie, nous n'adoptons que ce que notre raison croit vrai. Nous sommes dans l'usage & en possession de nous contredire mutuellement, même sur les choses essentielles, telles, par exemple, que le Matérialisme & l'Immortalité de l'ame. Nous écrivons, nous disputons les uns contre les autres; les traits piquants se mettent quelquefois de la partie; & cette variété d'opinions ne va jamais jusqu'à nous faire exclure du Corps. Mais que trouvez-vous d'étrange dans ce que Mr. de V. vous a dit? Je n'y vois rien que de fort sage, & je vous assûre que c'est la Doctrine constante & uniforme de tous nos Philosophes. Vous êtes le maître de me dire ingénument ce que vous en pensez, & je vous promets de ne pas vous en faire un crime auprès de lui. Il ne seroit point étonnant que, nouvellement arrivé parmi nous, vous sentissiez quelques difficultés dans nos principes.

Vous me mettez bien à l'aise, lui dis-je;

& puiſque vous me promettez le ſecret, je vais vous déployer mon ame. L'avidité avec laquelle j'écoutois votre *Oracle* enchanteur, & la rapidité de ſon diſcours ne m'ont pas laiſſé le temps de lui faire aucune réflexion, ni même de reſpirer. Elevé parmi les diſciples de l'ancienne croyance, & tout rempli de leurs ſentiments qui me paroiſſent avoir été ceux de toutes les Nations éclairées, je ne ſaurois goûter ſon ſyſtême ſur la Religion naturelle, & ſur la liberté qu'il donne de choiſir telle Religion que l'on voudra.

Quelle idée nous donne-t-il de l'Etre ſuprême, quand il nous le repréſente comme indifférent à tous les cultes qu'il plaît aux mortels de lui rendre? C'eſt une inſenſibilité, un jeu & une contradiction, dont le plus foible & le plus ſtupide de tous les hommes ne ſeroit pas même capable. La preuve en eſt évidente. S'il n'y a qu'un Dieu, les Païens ont été inexcuſables d'en adorer autant que leurs Prêtres en imaginoient; & s'il y en a pluſieurs, nous ſommes criminels de n'en reconnoître qu'un ſeul. S'il veut que nous révérions ſa nature & ſa divinité dans Jeſus-Chriſt, le Juif qui en a horreur, doit donc être abominable à ſes yeux; & ſi Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, comme les Juifs

& les Déiſtes le prétendent, le Chrétien qui l'adore ſe rend coupable d'impiété & d'idolâtrie. Si l'Alcoran eſt un livre inſpiré de Dieu, les Chrétiens qui le rejettent ſont rebelles à ſa parole, & les Mahométans s'y ſoumettent avec juſtice; ſi, au contraire, c'eſt un tiſſu d'impiétés & de fourberies, les Chrétiens en penſent ſagement; & les Muſulmans blaſphêment contre la Sageſſe divine à qui ils l'attribuent. On peut étendre ce raiſonnement à toutes les héréſies qui ont jamais paru. Si ce ſont des vérités, il faut les recevoir; ſi ce ſont des erreurs, on doit les anathématiſer. Entre-t-il dans l'eſprit humain que Dieu puiſſe être indifférent à ces contradictions de ſentiments & de cultes? Peut-il adopter également le pour & le contre, le oui & le non? Quel homme ſe démentiroit ainſi lui-même? Je vous avoue que je n'ai point reconnu le beau génie de Mr. de Voltaire dans un ſyſtême auſſi dépourvu de Logique, ou plutôt de ſens commun.

J'ai été extrêmement ſurpris de l'entendre nous aſſurer que les Païens, les Muſulmans, les voluptueux, les incrédules n'avoient à craindre aucun châtiment éternel; que la juſtice de Dieu ne pouvoit en avoir de cette eſpece; qu'au contraire, ils devoient compter, comme ſes vrais & fideles

adorateurs, sur l'éternité de ses bienfaits. Quand on tient ce langage, c'est qu'on a sujet de craindre pour soi-même, & qu'on voudroit étouffer le cri de la conscience, pour donner un libre essor aux passions, en leur promettant tout au moins l'impunité.

Mais à quel titre veut-on qu'il récompense des hommes qui ont transporté à des idoles & à des divinités infames le culte qui n'est dû qu'à lui seul; les disciples d'un imposteur cruel & dissolu; des hommes esclaves de leurs passions, qui n'ont eu d'autre loi que celle de n'en point connoître, qui s'en sont fait gloire, & qui ont souhaité mourir dans cette prétendue force d'esprit? Concevra-t-on jamais que la justice de Dieu leur ait préparé des biens éternels & ineffables? Osera-t-on dire qu'elle ne peut se dispenser de les égaler enfin à ceux qui l'auront fidélement suivie? Que seroit-elle donc cette Justice divine? En quoi ressembleroit-elle à l'image de la Justice en général, que le Créateur a gravée dans nos ames? Et celle-ci récompense-t-elle les prévaricateurs des loix, les rebelles, les séditieux, les contempteurs des Souverains?

Vous ne pouvez entendre que les Croyants redoutent un Dieu vengeur. Mais ils sont indignés de ce que vous n'en faites qu'une

idole. Vous dites que cet Etre eſt infiniment juſte, ſage, tout-puiſſant; qu'il défend l'impiété, l'injuſtice, le vol, la perfidie, l'adultere, l'homicide; qu'il a gravé ſes loix juſques dans le fond de nos ames, pour nous les rendre plus préſentes & plus ſacrées; & vous ajoutez qu'il ne peut punir éternellement les prévaricateurs, ſans ſe rendre lui-même coupable de la plus affreuſe barbarie. Vous voulez un Dieu qui écoute & qui ſouffre patiemment ceux qui blaſphêment contre la ſageſſe avec laquelle il a créé l'univers, ou qui lui en diſputent la gloire, en attribuant ſa formation au ſeul mouvement fortuit de la matiere; ceux qui oſent cenſurer les ouvrages de ſes mains; ceux qui rejettent ſur lui tous les forfaits des plus grands ſcélérats; ceux qui ont fermé les yeux pour ne pas reconnoître l'évidence de ſes oracles & de ſes prodiges; qui ont tourné contre lui les talents diſtingués qu'ils en avoient reçus, qui les ont employés à ſe former des ſemblables, & à corrompre la Religion des ſimples; ceux qui ont terminé la longue carriere de leurs jours, ſans lui rendre, ni culte, ni hommage, & qui l'ont paſſée dans l'impiété & la licence; ce que les Païens mêmes auroient regardé comme une preuve de l'Athéiſme. Voilà le Dieu que les nouveaux Philoſophes

demandent, & je n'en suis pas surpris; un Dieu qui ne soit infini que dans ses récompenses, & qui couronne enfin d'un bonheur ineffable ceux qui l'auront mépriſé & outragé. Les loix & les défenses d'un tel Dieu seroient-elles autre chose que de vains fantômes & d'impuissantes menaces? Voyez avec quelle force & quelle solidité de raisonnements Tertullien réfutoit cette impiété de l'héréſiarque Marcion, & la voilà renouvellée de nos jours.

Prenez garde, reprit mon Introducteur. Mr. de Voltaire suppose que tous les hommes ont été fideles à la Loi naturelle. Or, l'accompliſſement de ses préceptes intérieurs suffit pour nous rendre agréables à Dieu, &, par conséquent, dignes de ses biens éternels.

Belle supposition, que celle qui est démentie par l'expérience du monde entier! Encore votre *Oracle* ne la fait-il pas, puiſqu'il ne peut entendre parler d'un Dieu qui est jaloux de sa gloire, de ses loix, qui punira le crime; & qu'il en a horreur, comme d'un Etre qui se plairoit à déchirer l'ouvrage de ses mains. Dans tout ce qu'il nous a dit, y a-t-il rien qui marque une exception & un châtiment éternel, même pour les malfaiteurs les plus insignes? L'obſervation de la Loi naturelle, qu'il prétend être suffiſan-

te, n'eſt qu'un faux-fuyant dans lequel il ſe jette pour décliner toutes les loix. S'il m'étoit permis de vous expoſer ce que l'on penſe parmi nous ſur cette Loi intérieure, de vous tracer ſon hiſtoire, ſes affoibliſſements, ſa deſtinée, & le jugement qu'en ont porté les plus grands Philoſophes, vous reconnoîtriez bientôt ſon inſuffiſance actuelle; vous avoueriez qu'elle n'eſt plus qu'un flambeau qui a perdu preſque toute ſa clarté, & qui depuis long-temps en demandoit un autre pour nous conduire dans la voie de nos devoirs.

Vous êtes le maître de m'expliquer vos idées. Je les écouterai volontiers; car je vous confeſſe que je n'ai jamais beaucoup approfondi ces ſortes de queſtions métaphyſiques.

LA LOI NATURELLE eſt un rayon de la lumiere divine, que le Créateur répand dans nos ames, pour nous faire connoître ce qui eſt bien, ou ce qui eſt mal. Par elle, nous ſavons ce qui appartient à Dieu, ce que nous devons être, & comment nous ſommes obligés de nous comporter envers les hommes. Elle comprend tous les devoirs de la vie humaine. Ses premiers principes dans l'exécution ſe réduiſent à ces deux regles: *Rendez à chacun ce qui lui appartient: Ne faites point à autrui ce que vous ne*

voudriez pas qui vous fût fait. Ces notions furent reconnues de tous les temps par tout esprit qui voulut penser. Croiriez-vous qu'elles sont aujourd'hui niées par le plus grand nombre de vos Messieurs, soit Métaphysiciens, soit Matérialistes?

Je sais, me dit le Gentilhomme, qu'ils sont en guerre ouverte sur ce sujet; que les uns rejettent tout sentiment de Loi naturelle en nous, & même la connoissance innée de l'Etre suprême, principe de cette Loi; que, selon eux, il n'est aucune action bonne ou mauvaise par sa nature; qu'elles ne sont justes ou criminelles que suivant la législation des Souverains, le préjugé, les usages, les circonstances, & que ce qui est à présent un crime deviendra quelque jour une vertu. Je sais encore que d'autres regardent ces principes comme monstrueux; qu'ils reconnoissent une loi immuable, qui a caractérisé toutes nos actions; qu'elle s'est manifestée à nous, en se gravant dans nos ames, pour nous apprendre ce qui est juste ou injuste, & régler notre conduite. Mais aussi je sais qu'en ce qui concerne la Religion & les Mœurs, ces derniers ne reconnoissent pour guide & pour devoir que la Loi naturelle, & qu'ils rejettent, ou du moins qu'ils regardent comme indifférentes, toutes les varié-

tés de cultes par lesquels on honore la Divinité. Le Paganisme, le Judaïsme, le Christianisme & le Mahométisme sont pour eux au même niveau. Je les ai souvent entendu disputer sur cette matiere, & je vous avoue que j'ignore à qui il faut donner la préférence.

C'est que vous n'avez jamais bien pesé leurs raisons, & les réponses par lesquelles on détruit, sans ressource, leurs difficultés. Commençons par ceux qui ne veulent pas que Dieu se manifeste par lui-même à tous les esprits, & qui font dépendre des enseignements humains la connoissance que nous en avons.

Idée innée de Dieu.

Je parcours l'Histoire de l'esprit humain depuis l'origine des siecles, & je vois qu'il est des sentiments tellement universels & naturels à l'homme, que les préjugés, le génie, l'éducation, le temps, les mœurs, la Philosophie, les Loix nationales n'y causent aucun changement. Qui a dit à l'homme, quelque farouche & sauvage qu'il soit, qu'il faut aimer le bien en général; qu'il doit veiller à la conservation de son être, prendre pour cet effet les moyens nécessaires, éviter les poisons, les périls, les chûtes, les bles-

sures qui pourroient couper le fil de ses jours; que, de plus, il lui est avantageux de chercher son bien-être, l'honneur & l'estime de ses semblables? Il n'a besoin, pour le savoir & le sentir, ni des leçons, ni des préceptes d'aucuns maîtres. Ceux-ci peuvent l'aider à développer ce qu'il apperçoit confusément en lui-même. Mais ils ne lui en donneront point le fonds; il existe naturellement au dedans de son ame, & il le sent mieux qu'on ne pourroit jamais le lui enseigner. Observez encore que les Loix des hommes sont sujettes à bien des exceptions & des erreurs; mais que ces impressions naturelles ne souffrent aucun inconvénient. Quelle en peut être la raison? C'est qu'elles nous viennent, comme tout ce qu'il y a de bien en nous, de celui qui est la vérité, la bonté, la justice même, du Pere des lumieres, en qui il n'y a, ni changement, ni l'ombre d'aucune variation. *Omne (a) datum optimum, & omne donum perfectum desursùm est, descendens à Patre luminum, apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio.* Que pensez-vous de ces principes?

On ne peut vous les contester: mais je ne

(a) *Jacobi, Epist.* 1, 17.

vois pas encore l'application que vous en voulez faire.

Elle va se découvrir. Vous ne me nierez pas, je crois, que l'idée que nous avons de Dieu est la plus belle & la plus précieuse de toutes les connoissances dont notre ame soit ornée. Il faut que vous conveniez encore qu'elle a existé de tous les temps. Car si vous me le contestiez, je vous demanderois en quel siecle & dans quel pays elle a pris naissance; quel homme, quel Philosophe l'a imaginée; comment il l'a fait passer & recevoir chez tous les peuples; par quelle autorité il les a obligés de sentir que, s'ils s'écartent de certains devoirs, il est un Etre dans le ciel qui le voit, & qui les en punira sévérement: enfin, je vous prierois de me dire comment il l'a si bien persuadé à l'univers, qu'il a mis dans toutes les consciences un frein qui nous arrête lorsque nous sommes tentés de commettre le mal, & des remords qui nous reprochent de l'avoir commis. Certes, vous ne répondrez jamais à ces questions. Vous voilà donc forcé de reconnoître que l'idée de Dieu n'est point une invention des hommes.

Qui ne sait que ce qui vient d'eux n'est, ni général, ni uniforme, ni perpétuel? Il faudroit encore moins l'attendre d'une idée

& d'une loi qui captiveroit l'esprit, les sens & les passions. Quelle apparence que le genre humain s'y fût soumis à jamais sur la parole & l'imagination d'un particulier, ou d'une nation privée, à qui cette pensée auroit pu plaire? Combien d'autres ne l'auroient pas rejettée comme le fléau de leurs penchants? Elle regne néanmoins souverainement par toute la terre. De qui vient-elle donc?... Levez les yeux, & vous verrez la gloire de celui qui l'a imprimée dans votre ame.

Quoi! le Créateur aura mis en nous l'amour du bien en général, le desir de notre propre conservation, un penchant naturel vers les moyens qui peuvent y contribuer, de l'horreur pour tout ce qui tendroit à notre destruction, le desir de l'estime & de la gloire; & l'on ne veut pas qu'en nous formant à son image par le don de la raison, il ait gravé dans notre ame la connoissance de son Etre? Vous regardez l'amour du bien & de notre existence, comme né dans nous & avec nous, parce qu'il est naturel, favorable & commun à tous les hommes. Quelles raisons, quelle différence de caractere voyez-vous, pour nier que l'idée de Dieu nous ait été imprimée comme ces sentiments qui ne regardent que le bien-être de nos personnes? Fut-il jamais une Nation, même entre les

plus barbares; en eſt-il encore aujourd'hui ſous le ciel, qui ne reconnoiſſe plus ou moins diſtinctement une Sageſſe ſouveraine, à qui ſeule il peut appartenir d'avoir fait & de gouverner l'Univers? Si c'étoit une erreur enfantée & nourrie par les préjugés de l'éducation, elle ne ſeroit, ni générale, ni perpétuelle: les erreurs ont leurs bornes pour les lieux & pour les temps. Il n'eſt donné qu'aux ſentiments de la Nature & à la Vérité, de n'avoir, ni exception, ni terme.

Vous ſuppoſez avec Cicéron & d'autres, me dit ici mon Conducteur, que tous les hommes ont la connoiſſance de Dieu; mais vous vous trompez. Les voyageurs nous parlent de pluſieurs Sauvages, ſoit dans des Terres, ſoit dans des Iſles éloignées, qui ne rendent aucun culte à la Divinité, & nous prouvent par-là qu'ils n'en ont nulle connoiſſance.

Dites-moi, ſeriez-vous aſſez ſimple pour croire tout ce que nous content les voyageurs? Ils ont été chercher au loin le privilege ou l'eſpérance d'en faire accroire; mais ils n'en jouiſſent pas toujours auprès des gens ſenſés. Les uns, curieux de ſe voir au rang des Auteurs, ont compoſé des fables brillantes, qui perdent juſqu'à la vraiſemblance dans l'éclat du merveilleux dont elles ſont

tissues : les autres plus sinceres, ont rapporté de bonne foi ce qu'ils avoient vu; mais, ne sachant, ni le langage, ni les Loix du Pays qu'ils traversoient rapidement, ils ont pris pour des Loix de la Nation, les abus qui se commettoient par des particuliers. Ils ne se sont pas trouvés présents aux jours marqués pour les exercices de la Religion; d'où ils ont inféré qu'il n'y en avoit aucune. Comptez & argumentez, après cela, sur tout ce qu'ils vous disent.

Mais quand il seroit vrai que certains Sauvages n'auroient aucun culte réglé, voudriez-vous en conclure bien affirmativement, qu'ils portent la stupidité jusqu'à ignorer & ne pas soupçonner même qu'il est un Etre supérieur, qui préside au gouvernement du ciel & de la terre? J'aimerois autant vous entendre dire que ce grain de froment qui est destiné à la nourriture des hommes, n'a pas le germe & la vertu d'en produire d'autres, parce qu'il n'est pas jetté dans le champ, & cultivé par la main du Laboureur; ou qu'une femelle qui reste seule, n'a pas le principe de la fécondité.

Je vous accorderai même, si vous le voulez, qu'il peut y avoir des Insulaires assez sauvages, pour n'avoir jamais pensé que la merveille de l'Univers ne sauroit exister, ni

marcher sans la main d'une Intelligence supérieure à celle de tous les mortels. Mais qu'en conclure, si ce n'est qu'il est des hommes agrestes, en qui la raison demeure toujours couverte des plus épaisses ténebres; & que, ne l'exerçant en aucune maniere, on doit les regarder comme n'en ayant point, ou comme des enfants au berceau, qui ne sont capables que des fonctions animales?

Si c'est le raisonnement, reprit mon Introducteur, qui nous fait connoître la Divinité, cette connoissance n'est donc plus un présent de la nature.

La conséquence que vous tirez ici, est si peu juste, que je vous soupçonnerois volontiers de n'être pas de bonne foi. Si vous me disiez que les pepins d'une orange ont besoin des éléments & des soins du cultivateur, pour produire des plantes de leur espece, des feuilles, des fleurs & des fruits, & que j'allasse en tirer cette conséquence, donc le germe de ces productions n'est pas dans le pepin, vous me répondriez que je suis un fort mauvais Philosophe, & vous auriez raison. Voilà au naturel le symbole de l'idée de Dieu, que son doigt a gravée dans tous les hommes. Le germe en est réel; mais il est enveloppé, ainsi que tous les germes de la Nature, & il a besoin d'être déployé, étendu par le rai-

sonnement & les réflexions. Ce sont là les éléments & les cultivateurs qui lui font porter des fleurs & des fruits. Tous les hommes ont naturellement le principe de l'amour paternel; mais ce principe ne se manifeste que lorsqu'ils sont véritablement peres. Peut-être m'expliquerai-je encore plus clairement par une autre comparaison. Placez un homme dans un fauteuil après un bon repas; que rien ne lui manque, & qu'il ne craigne rien; à quoi connoîtrez-vous que cet heureux & tranquille mortel a dans son ame le sentiment inné & ineffaçable de sa propre conservation? Il ne vous en donne pas la plus petite marque. Mais mettez-le dans une situation violente avec la faim ou une maladie, ou la crainte d'un ennemi qui a juré sa perte, vous verrez bientôt se développer ces sentiments intimes, qui ne vous donnoient aucun signe de leur existence, quand ils n'étoient point réveillés & animés par les besoins & par les risques; & vous ferez aisément l'application de ces deux états, à ceux d'un homme qui réfléchit ou qui ne réfléchit pas sur l'idée de Dieu, qu'il porte au fond de son ame.

La chose est sensible, dit mon Ami, & je vous avoue sincérement, que vous m'avez fait plaisir de m'éclaircir cette matiere que

nos Messieurs avoient fort embrouillée dans mon esprit. Je conçois parfaitement que nous avons l'idée innée d'un Etre suprême, auteur & conservateur de la Nature. Prouvez-moi à présent que nous avons aussi l'idée innée de cette Loi éternelle, sur laquelle vous prétendez que sont établies la Vertu, la Justice & la Vérité, & qui condamne tout ce qui leur est contraire.

Idée innée de la Loi naturelle.

Laissons à part les motifs secrets que peuvent avoir les Philosophes de votre parti, pour détruire cette persuasion intime de la Nature & de tous les siecles; que le Créateur grava dans nos ames le sceau de sa majesté par le sentiment qu'il nous en donne, & par la connoissance des premiers principes de la Loi naturelle. Il seroit à souhaiter qu'en le niant, on ne montrât pas un projet formé de vouloir excuser ceux qui prétendent ignorer jusqu'à l'existence d'un Etre suprême, & aux Loix sacrées de la Nature. N'est-il pas visible qu'on ouvre la porte à tous les crimes, en dispensant les hommes des regles & des obligations les plus essentielles, dès que l'on permet à chacun d'alléguer son ignorance & un prétendu droit primitif pour décliner tous ses devoirs?

Si l'on en excepte un Philoſophe Païen, *Hobbes* eſt le premier que je ſache avoir ſyſtématiquement établi ces funeſtes principes. Ecoutez-le, & il vous dira ſans héſiter que, (*b*) " pour bien connoître les droits & les de-
„ voirs des hommes, il faut le placer dans
„ ſon premier état de nature, où il n'y avoit
„ encore aucune Loi écrite; que les privi-
„ leges dont il jouiſſoit alors, ſubſiſtent en-
„ core aujourd'hui foncièrement; & qu'il
„ eſt permis d'en jouir, quand on le peut
„ ſans danger: voici ces privileges. Que tous
„ les hommes, étant égaux par nature, &
„ portés à déſirer les mêmes choſes, ils ont
„ tous un même droit de ſe les approprier, ſi
„ elles ſont à leur bienſéance; qu'ils aſpirent
„ tous à exercer un pouvoir abſolu ſur les
„ autres hommes; que ce deſir étant natu-
„ rel, ils peuvent juſtement mettre en œuvre
„ tous les moyens poſſibles pour parvenir
„ au deſpotiſme, s'emparer du bien d'au-
„ trui par force, & ôter la vie ſans ſcrupule
„ à quiconque s'y oppoſe, ou ſe trouve dans
„ leur chemin, s'ils le prennent en haine;
„ qu'étant obligés à leur propre conſerva-
„ tion, ils peuvent prévenir ceux qu'ils ſoup-

(*b*) Ces maximes ſont tirées de l'extrait qui en a été fait par Mr. Clarke, *Relig. nat. chap.* 4.

„ çonnent d'être leurs ennemis; qu'il eſt „ permis de les opprimer & de les détruire, „ ſoit par ſurpriſe, ſoit à force ouverte; „ que, dans la conſcience, il eſt licite à „ chacun de faire ce qu'il lui plaît, parce „ que le bien & le mal, le juſte & l'injuſte, „ ne ſont point fondés ſur la nature des choſes, mais uniquement ſur des Loix poſitives, qui exiſtent dans un ſiecle ou dans „ un Royaume, & non dans un autre, & „ que ces Loix n'ont d'autre fondement que „ la volonté des hommes; que le commandement d'honorer ſon pere & ſa mere, „ la défenſe de ſe rendre homicide, voleur, „ adultere, n'obligent qu'en vertu de la Loi „ du Prince qui l'a ſtatué ainſi; & que partout où le Légiſlateur n'a rien prononcé „ expreſſément, il eſt permis de faire tout „ ce que l'on voudra. „ A quelques-unes de ces conſéquences près, on les trouve toutes dans deux de vos ouvrages; mais les principes y ſont clairement établis. (*c*)

Ces maximes abominables ſont demeurées concentrées durant plus d'un ſiecle dans la ſeule Angleterre, où il eſt permis à toutes les erreurs de paroître & de dogmatiſer

(*c*) *L'Origine & les Fondements de l'inégalité parmi les Hommes*, & le Livre *de l'Eſprit*.

à visage découvert. Ce n'est que depuis environ vingt ans, qu'elles se sont malheureusement introduites en France, & que nous commençons à être assaillis de livres qui les enseignent. Entreprend-on de s'y opposer & de les réfuter; les Auteurs crient à la persécution & au fanatisme: ils veulent qu'on leur permette de tout enseigner, peut-être même qu'on leur applaudisse, & qu'on les remercie. Mais j'interroge votre conscience, & je vous demande si vous n'avez senti aucun soulevement d'indignation au seul exposé que je vous ai fait d'une telle Doctrine?

Quelle honte pour des hommes qui vivent dans un siecle aussi éclairé & aussi policé que le nôtre, de s'entendre reprocher que les Païens ont mieux connu qu'eux la dignité, l'excellence, les principes & les vrais caracteres de la Loi naturelle! Qu'il est humiliant de se voir réfutés d'avance par les Philosophes du plus haut rang, qui n'avoient encore de la Divinité & de ses attributs, que des idées très-imparfaites! Tel est le sort de Hobbes & de ses Sectateurs. Ecoutez Cicéron, célébré dans tous les âges, comme un Maître consommé dans les principes de la Morale. Il va leur apprendre à connoître la nature & l'étendue des devoirs attachés originairement à la nature humaine. Il n'y a

pas long-temps que j'ai fini le cours de mes études; je suis encore tout rempli de ses sentiments & de ses paroles.

„ La Loi véritable, dit-il, & fondamentale de toutes les autres, c'est la droite „ raison, qui convient si parfaitement à notre nature, qui est inspirée à tous les hommes, dont on ne peut assigner le commencement, qui ne se dément jamais, qui „ nous appelle à nos devoirs en nous les „ commandant, & qui nous éloigne de la „ fraude & de l'injustice par la défense intérieure qu'elle nous en fait. Rien n'est „ capable de l'affoiblir, ou d'y déroger en „ tout ou en partie; ni l'autorité de ceux „ qui gouvernent les Empires, ni les clameurs & les déréglements du Peuple, ne „ peuvent nous en affranchir. „ (*d*)

„ Quand il n'y auroit point eu de Loi „ écrite à Rome pour défendre l'adultere, „ Tarquin n'auroit pas moins péché en trans-

---

(*d*) *Est quidem vera Lex, recta ratio Naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat.... Huic Legi nec abrogari fas est, neque derogari ex hâc aliquid licet, neque tota abrogari potest. Nec verò aut per Senatum, aut per Populum solvi hâc Lege possumus.* Cicero, de Legib. lib. 1. Fragm.

„ greſſant la Loi éternelle, lorſqu'il viola „ Lucrece. Il y avoit avant lui la raiſon „ ſouveraine, émanée de la Nature même, „ qui nous invite à faire le bien, & nous „ détourne de ce qui eſt mal. Cette Loi ne „ date pas du jour auquel elle fut écrite dans „ vos tables. Son origine précede celle de „ l'Univers; elle eſt auſſi ancienne que la „ Divinité. „ (*e*)

„ Il n'y a pas moins d'extravagance à ſou- „ tenir que la Loi naturelle, le Juſte & l'In- „ juſte, le Vice & la Vertu dépendent de „ l'opinion des hommes, qu'il y en auroit „ à dire que la fertilité d'un arbre, ou la „ force d'un cheval, ne ſont pas des choſes „ attachées à leur nature, & qu'elles n'exiſ- „ tent que dans l'idée de ceux qui en ju- „ gent. „ (*f*)

(*e*) *Nec ſi, regnante Tarquinio, nullæ erat Romæ ſcripta Lex de ſtupris, idcircò nec contrà illam Legem ſempiternam Sextus Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à verum naturâ, & ad rectè faciendum impellens, & à delicto avocans, quæ non tùm denique incipit Lex eſſe cùm ſcripta eſt, ſed tùm cùm orta eſt. Orta autem ſimul eſt cum mente divinâ.* Idem, ibid. Libr. 2.

(*f*) *Hæc autem in opinione exiſtimare, non in naturâ ponere, dementis eſt; nam nec arboris, nec equi virtus in opinione ſuâ eſt, ſed in naturâ.* Idem, ibid. L. 1.

„ C'eſt le comble de la folie de croire
„ qu'une choſe eſt légitime parce qu'elle au-
„ roit paſſé en coutume, ou même en Loi
„ parmi certains peuples. Si les Tyrans d'A-
„ thenes euſſent fait des Loix en faveur de
„ leur uſurpation, & que les Athéniens les
„ euſſent adoptées, pouvez-vous croire que
„ ces Loix auroient été juſtes & obligatoi-
„ res?..... Vous ne pouvez admettre ce
„ principe qu'en reconnoiſſant auſſi que ceux
„ qui gouvernent, ou même le peuple, ont
„ le pouvoir de porter des Loix qui ordon-
„ nent, ou du moins qui permettent l'homi-
„ cide, le vol, l'adultere, les faux teſta-
„ ments. Dites-nous s'il eſt une doctrine plus
„ monſtrueuſe & plus capable de boulever-
„ ſer le genre humain. Si ces prétendus
„ Légiſlateurs ont le droit de renverſer ainſi
„ les impreſſions & les ſentiments de la na-
„ ture, pourquoi ne font-ils pas auſſi des
„ loix qui ordonnent que ce qui eſt mau-
„ vais & contraire à la ſanté, devienne à l'a-
„ venir bon & ſalutaire? Pourquoi ayant le
„ pouvoir de rendre juſte ce qui étoit in-
„ juſte, n'ont-ils pas également celui de
„ faire que ce qui étoit mauvais devienne
„ bon? „ (g)

(g) *Jam verò ſtultiſſimum illud exiſtimare om-*

Je vous avoue, dit mon Conducteur, qu'on ne peut rien de plus direct & de plus fort contre le sentiment des Hobbistes. Comment des hommes à qui on ne peut refuser beaucoup d'esprit, sont-ils aveuglés jusqu'à ce point; & comment peuvent-ils dire qu'ils ont avancé ces maximes avec confiance & simplicité, qu'ils n'ont point prévu l'effet & les conséquences effrayantes qui en résultent? Je pense qu'ils seroient bien fâchés qu'on les crût aussi simples & aussi peu clairvoyants. Mais continuez, si vous voulez bien; vos réflexions me font plaisir.

Qu'eussent dit les Païens, s'ils avoient eu autant de lumieres que nous sur la Divinité? Combien de raisonnements solides & de conséquences eussent-ils ajoutés, s'ils avoient mieux connu le principe dont la Loi naturelle émane?

Messieurs

---

nia justa esse, quæ scita sint in Populorum institutis aut Legibus, etiamne si quæ sunt Tyrannorum Leges. Si Triginta illi Athenis Leges imposuisse voluissent, aut si omnes Athenienses delectarentur Tyrannicis Legibus, nùm idcircò hæ Leges justæ haberentur? Quòd si populorum jussis, si Principum decretis, si sententiis Judicum jura constituerentur, jus esset latrocinari, jus adulterare, jus testamenta supponere, &c.

Messieurs les Hobbistes ne nieront pas qu'il y a dans la nature & dans les sciences un grand nombre de vérités si évidentes, qu'on ne peut refuser de les admettre. Comment ne pas convenir que le tout est plus grand qu'une de ses parties; que deux corps d'inégale grandeur ne sont pas commensurables; qu'un corps agit plus ou moins efficacement sur l'autre en raison de son mouvement & de sa solidité, mais non toujours en raison de sa surface, &c? D'où viennent ces regles & ces vérités, si ce n'est de la volonté immuable de Dieu, qui a établi cet ordre dans l'univers?

Mais se seroit-il borné à diriger le cours des astres, & à fixer les regles du mouvement & de la Géométrie? Auroit-il regardé comme inutile de statuer aussi sur les choses qui conviendroient ou non à sa Justice & à sa Sagesse? Ces deux attributs ne seroient-ils en eux-mêmes que deux êtres de raison, qui n'operent rien, & qui laissent, par rapport à lui, toutes choses dans une parfaite égalité? Lui seroit-il indifférent de voir, d'aimer, ou de faire telle action qui se présentera? Un Dieu à qui tout est égal pour lui-même, seroit une chimere plus grande que le Dieu d'Epicure. Celui-ci du moins étoit censé préférer le bien au mal, le bon ordre à

la confusion, les moyens justes à ceux qui n'auroient pas conduit aux fins qu'il se proposoit : s'il laissoit impunies les mauvaises actions, du moins il ne les approuvoit pas. Mais dans cette premiere hypothese des Hobbistes, on ne voit naître que des absurdités & des blasphêmes. Dieu indifférent à tout, pourroit s'aimer ou se haïr, punir l'homme de bien comme le méchant, donner à celui-ci les récompenses que l'autre mérite, approuver les passions & le désordre, faire lui-même le mal qu'il permettroit aux créatures, &c.

Si, par horreur pour ces impiétés, on admet en lui l'amour du bien & la haine du mal, il faudra reconnoître qu'il aime l'un & qu'il hait l'autre par-tout où ils se trouvent. Il y aura donc un rapport essentiel entre os actions & la maniere dont il en juge, ses jugements seront la regle qui décira si nos œuvres sont bonnes ou mauvaises. Il sera désormais impossible qu'en quelque temps que ce soit, il approuve le mal, & qu'il improuve le bien. Celui-ci sera conforme à la Loi immuable, selon laquelle il se gouverne lui-même, & l'autre y sera contraire.

Ces vérités clairement établies, on est forcé de convenir que Dieu aime donc

l'ORDRE, & qu'il hait tout ce qui eſt capable de le troubler. Or, le bon ordre demande que la créature reſpecte ſon Créateur; qu'elle étudie ſes ſentiments, ſes vues, ſes volontés, ſa conduite, & qu'elle s'y conforme : l'ordre veut qu'elle contribue, autant qu'il eſt en elle, au bien & à la conſervation de l'univers; les êtres inanimés, toujours ſous la main de leur Modérateur, nous en donnent l'exemple, chacun dans leur état & leur deſtination : l'ordre veut que les inférieurs ſoient ſoumis à ceux qui leur ſont propoſés légitimement, & qu'on leur obéiſſe en tout ce qui eſt raiſonnable, ſans quoi tout n'eſt plus que confuſion : il nous impoſe d'être reconnoiſſants envers ceux de qui nous avons reçu des bienfaits; & ces bienfaits doivent régler l'étendue de notre gratitude. L'ordre & la nature nous diſent d'être humains envers nos ſemblables; de gagner leur bienveillance par nos bons offices; de ne leur cauſer, ni chagrins, ni mécontentements, en les attaquant dans leurs perſonnes, ou dans ce qu'ils poſſèdent, afin que la paix, le plus précieux de tous les biens, regne ſur la terre. D'une main, l'Eternel tient, ſans ceſſe, devant nos yeux le tableau de ſes Loix & de nos devoirs; de l'autre, il nous menace de ſes vengean-

ces, si nous nous écartons de l'ordre qu'il nous a prescrit, en se l'imposant à lui-même. Delà ces frayeurs de la conscience, qui nous arrêtent à la vue du châtiment, & les reproches dont nous sommes troublés après que nous l'avons encouru.

A des traits si bien caractérisés, qui pourroit méconnoître le bon ordre, la raison, la belle nature & la vertu? Vainement en chercheriez-vous le principe, la solidité, l'uniformité dans la législation & les conventions des hommes. Nul d'entre eux, ni eux tous ensemble, n'eurent jamais assez de sagesse pour composer un si beau Code, ni assez d'autorité pour le faire adopter par toute la terre : aussi n'assigna-t-on jamais la date de son origine. Vous n'en découvrirez la source que dans celui qui en a laissé découler quelques ruisseaux dans nos ames, en nous donnant la raison, par laquelle il nous révele l'ordre qu'il a établi dans les œuvres morales comme dans les êtres naturels, dans les principes des sciences & dans les vérités générales : lumiere céleste, qui nous apprend à distinguer le vrai du faux, le bien du mal, le juste de l'injuste, & le vice de la vertu.

Il est donc absurde & insensé : *Dementis est, stultissimum est*, comme parle Cicé-

ron, de supposer qu'il y eut des siecles, & des siecles soi-disant de nature, où les hommes, dans l'état de Sauvages, ou autre pareil, ne connoissoient aucune loi intérieure qui leur apprît à distinguer l'ordre & le désordre, l'humanité & la férocité; où la figure seule les discernoit des bêtes féroces & carnacieres.

Il est absurde de dire que le droit de propriété est un titre d'injustice; que, dans la nature originelle & dans le vrai, tous les biens sont communs; qu'il est permis, sans intéresser la conscience, de les ravir à celui qui les possède; que la seule réflexion qu'il y ait à faire, est de pourvoir à son impunité par le secret, ou par la force.

Il est absurde & affreux de proscrire ce principe si favorable au bien de l'humanité: *Fais à autrui comme tu veux que l'on te fasse;* & de vouloir lui substituer cette autre maxime: *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible.* Chacun pourra donc voler son frère, & sera le juge & le maître d'évaluer jusqu'à quel point il aura droit de lui faire tort. *La pitié* seule en réglera les bornes. (*b*)

Il est absurde & horrible d'enseigner

(*b*) Egalité des conditions, *page* 75.

qu'un homme peut en égorger un autre, soit par haine, soit par crainte que celui-ci ne lui fasse du mal.

Il est absurde de soutenir que l'amour du despotisme est naturel, &, par conséquent, légitime; que chaque Particulier peut employer les moyens propres pour y parvenir, & pour dominer sur les autres.

Il est absurde & séditieux de publier que le bien & le mal, le juste & l'injuste ne consistent que dans notre façon de penser; qu'ainsi il est permis à chacun de faire ce qu'il lui plaît; & que ce qu'on appelle injuste aujourd'hui, sera probablement juste chez nos neveux.

Il est absurde, & contre le sentiment de la nature, d'avancer que le respect & la reconnoissance des enfants envers pere & mere, ne sont que des obligations conventionnelles établies par les loix.

Il est absurde de dire que les Loix positives sont les seuls fondements des principes qui reglent la Morale. Si cela est, qu'on nous nomme les Législateurs particuliers qui ont fait ces belles Ordonnances, reçues par toute la terre; qu'on nous cite ces assemblées de toutes les Nations, qui sont convenues d'adopter les mêmes sentiments, les mêmes façons de penser, les

mêmes maximes de gouvernement. Ne ſait-on pas, au contraire, que tout ce qui eſt Loi poſitive, dans le moral ou dans le civil, chez quelque Nation que ce ſoit, a pour premier caractere celui de la variété? Mais les principes de la Loi naturelle ne different nulle part dans les points eſſentiels. Il y a de la folie à nous objecter la ſtupidité & la barbarie de quelques Inſulaires, qui n'ont jamais fait aucun uſage de leur raiſon, & qui ſont la honte & le mépris du reſte de l'univers.

Je le penſe comme vous, répondit le Gentilhomme, & je conviens que nos Ecrivains Hobbiſtes, qui veulent en tirer des conſéquences contre l'inſpiration générale de la Loi naturelle, raiſonnent fort mal. Mr. de Voltaire n'eſt certainement pas de leur avis; car on ne peut établir plus clairement qu'il l'a fait, l'impreſſion de cette Loi dans l'ame de tous les hommes. Si vous en doutez, je vais vous en convaincre par ces beaux vers du Poëme qu'il a compoſé ſur ce ſujet:

Non, le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait en vain;
Sur le front des Mortels il mit ſon ſceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître;
Il me donna ſa Loi, lorſqu'il me donna l'être.

. . . . . .
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siecles sans fin, parle au nom de ce Dieu.
. . . . . .
Le bon sens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conscience, en sont les défenseurs;
Leur redoutable voix par-tout se fait entendre.
. . . . . .
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie:
Adore un Dieu, sois juste, & chéris ta Patrie.
. . . . . .
Est-ce nous qui créons ces profonds sentiments?
Avons-nous fait notre ame, avons-nous fait nos sens?
. . . . . .
Ainsi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même semence.
Le Ciel fit la vertu, l'Homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture & d'erreur;
Il ne peut la changer; son Juge est dans son cœur.

Etes-vous content d'une si vive sortie sur le parti des Hobbistes? Voilà bien la preuve qu'en qualité d'hommes libres, nous sommes quelquefois en guerre les uns contre les autres.

On ne peut rien de plus admirable, répondis-je, ni pour la poésie, ni pour les sentiments; mais il me semble que Mr. de Voltaire, non content de déclarer ouvertement la guerre aux Hobbistes, se la fait encore à lui-même. Je n'entends pas com-

ment, après une déclaration si authentique en faveur de la Loi naturelle gravée dans tous les cœurs, l'Auteur, en d'autres endroits de ses Ouvrages, (*i*) a regardé les idées innées comme des erreurs monstrueuses. Pesez bien chacun de ces beaux Vers que vous venez de me réciter, & vous verrez clairement qu'il n'y en a pas un qui n'établisse l'inspiration innée de la Loi naturelle; à moins qu'on ne la fasse venir & paroître à je ne sais quel âge, ce qui ne peut pas être chez les Barbares qui la connoissent, & à qui on ne l'apprend point.

(*i*) *Voyez* sur-tout *tome* 9, *chap.* 6. & 7.

Ou Mr. de Voltaire ignore l'état de la question, ou il la dissimule pour en imposer par ce Sophisme ironique : " Je ne me sens pas plus „ disposé que Mr. Locke, à imaginer que, quel„ ques semaines après ma conception, j'étois „ une fort savante ame, sachant alors mille cho„ ses que j'ai oubliées en naissant, & ayant fort „ inutilement possédé dans l'*Uterus* des con„ noissances qui m'ont échappé dès que j'ai „ pu en avoir besoin, & que je n'ai jamais bien „ pu rapprendre depuis. „ Qui a jamais prétendu que nous possédons mille belles connoissances dans le sein de nos meres? Nous y en avons seulement le germe & le principe, qui se développent avec l'âge & par la réflexion. Mr. de Voltaire est forcé d'en convenir & de se renfermer dans ces bornes, dès qu'il admet l'inspiration de la Loi naturelle pour tous les hommes.

Mr. Locke, que Mr. de Voltaire loue extrêmement d'avoir si bien détruit les idées innées (du moins à ce qu'il croit) raisonnoit conséquemment. Dès qu'il ne reconnoissoit point de Loi naturelle gravée dans nos ames, il étoit en droit de rejetter les idées innées : mais comment votre *Oracle* peut-il les nier, après avoir reconnu pour une vérité incontestable, que le Créateur nous a donné les principes de la Loi naturelle en nous donnant l'être; qu'il a gravé sur nos fronts son sceau divin; qu'il a jetté dans nos cœurs les sentiments de la vertu? &c. Le voilà donc visiblement en contradiction avec lui-même, & en guerre avec Mr. Locke. Il faut, de toute nécessité, ou qu'il reconnoisse des idées innées, ou qu'il nie que la connoissance de la Loi naturelle nous soit infuse : or, ce dernier parti n'est pas soutenable, & il l'a détruit.

Vous me faites là une observation qui ne m'étoit jamais venue dans la pensée; & franchement j'ignore ce qu'il y auroit à vous répondre. La premiere fois que nous verrons Mr. de Voltaire, il faudra lui proposer votre difficulté, si l'occasion s'en présente. Pour moi, je ne doute nullement, qu'étant obligé de choisir entre les deux sentiments, il ne se détermine en faveur de

la Loi naturelle; car la prétention des Hobbistes est trop extravagante.

Je le présume, comme vous, lui dis-je, d'autant plus que ce premier parti est le fonds de son système général.

Mais, reprit le Gentilhomme, votre observation jette un nouveau nuage dans mon esprit. Je ne vois pas pourquoi Mr. de Voltaire & tous nos Messieurs d'après Hobbes & Locke, montrent tant d'opposition à reconnoître des idées innées. Cette question me paroît purement scholastique, & de celles qu'on peut admettre ou rejetter sans aucune conséquence pour la Morale. Il faut cependant qu'ils aient de grandes raisons, puisqu'ils ne veulent pas entendre parler de ces idées gravées dans nos ames par l'Auteur de la Nature. Si vous savez ce mystere, vous me ferez plaisir de me le développer; car je vous avoue que je ne le comprends point.

Vous pouvez ajouter, lui dis-je, que beaucoup d'autres ne le comprennent pas plus que vous. C'est le secret des *Nouveaux Philosophes* qu'ils ont long-temps tenu caché; mais enfin il est découvert, & le voici. On disoit autrefois fort innocemment dans l'Ecole d'Aristote, qu'il n'y a rien dans l'esprit qui n'y soit entré par les

ſens : *Nihil eſt in intellectu quod prius non fuerit in ſenſu;* d'où nos Péripatéticiens concluoient, ſans y entendre malice, qu'il n'y a point d'idées innées. Vos Meſſieurs ont la vue beaucoup plus perçante, & ils ſavent faire bien un autre uſage du principe. Eux qui rejettent, avec raiſon, l'antique Philoſophie, la réclament en ce point, parce qu'il vient admirablement à l'appui de leur ſyſtême. Mais pour y arriver, ils prennent un long circuit.

Déterminés à renverſer toutes les notions naturelles du vice & de la vertu, du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte, ils nous font une hypotheſe, qu'eux ſeuls étoient capables d'imaginer. Et qu'ils ne mient pas ce projet formé, parce que nous les renverrons à l'*égalité des conditions* de J. J. Rouſſeau, & au Livre de l'*Eſprit*, où ils le trouveront mis au plus grand jour : ainſi il n'eſt plus queſtion de conteſter le fait. Or, pour arriver à ce point, ils ſuppoſent & vous diſent nettement que les hommes furent d'abord pendant des milliers d'années dans l'état des bêtes & des Sauvages les plus agreſtes que l'on puiſſe imaginer, ſans aucun uſage de la parole, des vêtements & de la ſociété, ſans ſe connoître les uns les autres, ſans aucun ſigne pour

exprimer leurs sentiments & leurs pensées, que celui de la douleur & de la joie; tel que nous le voyons, par exemple, dans un cheval qui souffre, ou bien qui sent l'avoine ou une jument. Voilà nos peres dans leur premier état, tels qu'ils sortirent des mains du Créateur, ou du sein de la terre, comme les insectes : car ces Docteurs n'ont garde de nous dire ce qu'ils pensent & ce qu'il faut croire là-dessus.

Quoi qu'il en soit, selon eux, voici comment ils continuent l'hypothese ou la fable. Insensiblement les hommes se formerent un langage; ils commencerent à établir entre eux une espece de société & de commerce, & ils convinrent, pour le bien commun, de ce qu'ils appelleroient juste ou injuste, vice ou vertu.

Ces notions ne remontent donc pas jusqu'à l'origine de l'humanité. Elles n'ont été imaginées que des milliers d'années après le commencement de son existence; on ne peut pas les regarder comme innées & gravées par le Créateur dans nos ames, pour faire de nous des images qui auroient participé à sa sagesse & à sa justice. Ces idées du bien & du mal sont d'institution purement humaine, arbitraires, locales, bonnes pour un temps, préjudiciables dans un au-

tre; & nous n'en aurions aucune connoiſſance, pas même celle de l'Etre ſuprême, ſi l'on ne nous en rempliſſoit l'eſprit dans notre premiere éducation.

Delà mille conſéquences admirables & très-avantageuſes pour l'homme. On peut, toute ſa vie, ignorer invinciblement, & ſans être coupable, l'exiſtence d'un Etre ſuprême; ſe diſpenſer de lui rendre aucun hommage & aucun culte, même intérieur; & paſſer de cette vie dans une immortalité bienheureuſe. On peut ignorer toute ſa vie ſi le vol, la perfidie, l'homicide ont quelque choſe de mauvais, & les commettre ſans être criminel. Telle action, qui fut déclarée injuſte lors de la premiere légiſlation, peut devenir juſte dans un autre temps. Celle qui paſſe pour une vertu en France, peut être regardée comme vicieuſe & criminelle en Allemagne. Toutes ſont donc indifférentes en elles-mêmes. C'eſt au Prince à décider de leur ſort, ſuivant la nature, les circonſtances & le bien de l'Etat.

Eh bien, avois-je tort de vous dire que le grand projet de vos Meſſieurs eſt de renverſer toutes les notions naturelles du vice & de la vertu, du juſte & de l'injuſte? Concevez-vous à préſent la raiſon pour laquelle ils ont déclaré une guerre implacable aux

idées innées des principes généraux, concernant les vérités de la Morale? Il me paroît démontré qu'ils n'ont pas d'autre objet, que de renverser l'ordre qui fait la beauté de l'Univers, en mettant tous les vices à la place & sur le trône de la Vertu : *Væ qui dicitis malum bonum, & bonum malum; ponentes tenebras lucem, & lucem tenebras.* (*k*)

Je voudrois bien que Mr. Rousseau, qui a pris tant de peine à établir & à développer ce beau système, eût la bonté de me répondre nettement à ces deux questions: 1°. Où avez-vous pris qu'originairement les hommes ont été des temps infinis dans l'état des bêtes & des Sauvages, sans aucun usage de la parole & des vêtements? Car enfin, un fait aussi singulier & aussi important, mérite bien qu'on en donne quelques preuves, puisqu'on en tire de si grandes conséquences. Si vous ne le faites pas, vous voilà convaincu de nous conter des fables qui n'ont ni fondement, ni sens commun, & qui sont indignes d'un génie tel que le vôtre. 2°. Vous vous intitulez *Citoyen de Geneve*, & dès lors vous vous faites gloire d'être bon Protestant. Soit. A ce titre, vous admettez donc l'authenticité

(*k*) *Isa.* c. v. 20.

des Ecritures, comme vous ſemblez en convenir dans votre réponſe à Mr. d'Alembert. Si cela eſt, vous devez voir tomber toutes vos idées, confondues par l'autorité de Moïſe. Si vous ne reconnoiſſez pas l'inſpiration des Livres ſaints, vous enlevez la pierre angulaire du Proteſtantiſme, vous êtes Socinien, &, qui plus eſt, rêveur; vous autoriſez le reproche fait à vos concitoyens par Mr. d'Alembert, & vous démentez les plaintes qu'ils en ont portées à toute l'Europe. Il me ſemble que ces queſtions perſonnelles demanderoient bien autant une réponſe en forme, que l'article de l'*Encyclopédie* ſur la Police & les ſpectacles de votre République. Je l'attends avec d'autant plus d'impatience, que je ſuis toujours charmé, quand je vois quelque nouvelle production de *la plus belle plume des Nouveaux Philoſophes*. Sans doute que Meſſieurs les Volteriſtes vont crier *Haro;* mais je les laiſſerai dire, & je ſuis bien certain d'avoir plus d'un bon connoiſſeur de mon côté. Ce compliment doit piquer d'honneur Mr. Rouſſeau, & l'engager à réſoudre mes deux problêmes.

Revenons au ſujet dont vous m'aviez écarté par votre queſtion. On voit dans le Poëme de Mr. de Voltaire, d'où vous m'avez cité pluſieurs vers, qu'il ne reconnoît

que la Loi naturelle, & qu'il la croit ſuffiſante. C'eſt auſſi le ſentiment de tous vos Meſſieurs qui ont arboré le Déiſme. Mais excuſez-nous, ſi nous ne ſommes pas de votre avis; trop de raiſons nous en empêchent.

Il eſt vrai, dit mon Introducteur, que nous le penſons tous, & difficilement pourriez-vous nous tirer delà. Néanmoins je ſuis prêt à entendre ce que vous avez à oppoſer pour nous prouver l'inſuffiſance de la Loi naturelle.

Très-volontiers, lui dis-je, & je ſuis bien trompé ſi vous pouvez répondre à mes raiſons. Je ne ferai que vous les indiquer ſommairement; car il faudroit des volumes pour vous les développer comme elles demanderoient de l'être.

Inſuffiſance de la Loi naturelle; néceſſité d'une Révélation.

Je ne crois pas que vos Meſſieurs me nient l'état affreux de ſuperſtitions & d'impiété dans le culte, d'ignorance & de corruption dans les mœurs, où le genre humain étoit enſeveli ſous le regne de l'idolâtrie. Je vous prie de ne point perdre de vue cette vérité que perſonne ne conteſtera jamais.

Les Païens eux-mêmes, qui réfléchiſ-

soient sur ces ténebres, sentoient que les hommes ne pouvoient en sortir, si un Etre bienfaisant ne descendoit du ciel, & ne venoit faire luire sur eux un flambeau divin, seul capable de les éclairer. Je me rappelle un bel endroit de Platon, (*l*) qui fait parler ainsi Socrate à son disciple : " Au milieu de nos incertitudes, dit ce Philosophe, le parti que nous avons à prendre, est d'attendre patiemment que quelqu'un vienne nous instruire de la maniere dont nous devons nous comporter envers les dieux & les hommes. Celui qui nous apprendra ces choses, s'intéresse véritablement à ce qui nous regarde. Il procédera, à mon avis, de la même maniere dont Homere raconte que Minerve en agit à l'égard de Diomede. La Déesse commença par dissiper le brouillard qu'il avoit devant les yeux, afin qu'il pût distinguer les objets qu'il ne voyoit que confusément. Il n'est pas moins nécessaire que le nuage qui vous offusque l'esprit, soit écarté, pour que vous puissiez discerner ce qui est bien de ce qui est mal; discernement que vous n'êtes pas aujourd'hui en état de faire.

(*l*) *Plato in Alcib.* II.

„ Qu'il vienne donc inceſſamment, ré-
„ pond Alcibiade. Je ſuis tout diſpoſé à
„ faire ce qu'il me preſcrira; & j'eſpere
„ qu'il me rendra meilleur.

Les plaintes que Platon fait ici ſous le nom de Socrate, regardent principalement le culte regnant, dont il ſentoit bien l'abſurdité. Mais à qui falloit-il s'en prendre, ſi ce n'eſt aux anciens Philoſophes, qui avoient corrompu la pureté de la Religion primitive? Ils s'imaginerent dans leurs écarts, ſuivre les traces de la Raiſon naturelle, dont le flambeau ne les éclairoit plus que foiblement. Remontons à l'origine.

Le ſpectacle de l'univers offre à la vue des hommes tant de merveilles, que pour peu qu'ils y réfléchiſſent, ils ne peuvent en attribuer la formation, la régularité & les révolutions annuelles à une autre cauſe que la Divinité. Mais l'idée qui nous la repréſente ſe rétrécit en proportion de notre eſprit où elle réſide. Dieu, dirent les anciens Philoſophes Chaldéens, premiers auteurs du ſyſtême & des égarements de l'Idolâtrie, Dieu eſt certainement le principe & le modérateur de tout ce que nous admirons dans le ciel & ſur la terre; la raiſon ne permet pas d'en douter: mais conduit-il toutes choſes par lui-même? Nos lumieres naturelles

& notre imagination ne peuvent le concevoir. Elles ne comprendront jamais qu'une intelligence seule puisse diriger immédiatement & par son opération propre, le cours de chaque astre en particulier, la formation de tous les animaux, la production & le renouvellement de toutes les plantes : & quand elle le pourroit, convient-il à un Monarque aussi puissant, aussi majestueux, d'entrer dans ces menus détails qui vont à l'infini ? Ainsi raisonnoient les imbécilles & aveugles mortels, Aristote plus particuliérement encore que les autres ; ils jugeoient de Dieu par eux-mêmes, en croyant tenir le langage de la pure raison.

Tel donc, continuoient-ils, qu'un Souverain de la terre a de principaux Ministres & des Officiers subalternes, qui régissent toutes choses en son nom & conformément à ses volontés, tel l'Etre suprême a des intelligences sans nombre, auxquelles il a distribué les différents départements de l'univers, après les avoir bien instruites de ses intentions. C'est donc une intelligence particuliere, qui anime & conduit le soleil dans son cours périodique, comme on parloit alors. Ce sont d'autres intelligences qui animent & qui dirigent les astres fixes ou errants. D'autres, habitant la terre, présidents

à tout ce qui s'y passe; celles-ci arrangent la matiere pour la formation, la conservation & le caractere des animaux; celles-là fécondent la terre; quelques-unes font agir les éléments. Il n'est point de plante qui n'ait son intelligence directrice, pour la renouveller chaque année. Voilà comment les choses roulent avec une justesse & une uniformité admirable dans le ciel & sur la terre, tandis que l'Eternel, débarrassé de mille soins, demeure tranquille sur son trône. Comment la raison humaine ne s'applaudiroit-elle pas d'avoir conçu un système si conforme à ses prétendues lumieres? Comment croiroit-elle désormais avoir besoin d'une Révélation céleste pour régler son culte? Comment le Peuple craindroit-il de s'égarer, en suivant ses Philosophes & ses Prêtres?

Ne vous étonnez donc plus de voir naître & regner l'Astrologie judiciaire parmi les Chaldéens; l'Egypte adopter tout le système de leur Religion, adorer, non le crocodile, l'ibis, l'escarbot, le veau, le poireau & l'oignon pour eux-mêmes, mais pour les Génies dont on les croyoit animés; la Grece se former des Divinités qui président aux éléments, aux montagnes, aux sources, aux rivieres, aux forêts; & Rome en créer de toutes les especes, plu-

sieurs même pour une porte, ou pour une seule tige de froment. Le Créateur fut oublié; l'on n'invoqua plus que les dieux ou les déesses imaginaires, que l'on croyoit présider à toutes les parties de l'univers, pour implorer leur bienfaisance. Là aboutirent enfin les lumieres de la prétendue raison. Confiez aux hommes, après cela, le soin de composer leur culte; abandonnez-les à la Religion naturelle, & dites que la Révélation leur est inutile.

J'avoue, me dit le Gentilhomme, que les Païens sont tombés dans des égarements pitoyables; mais c'étoit plutôt ici la superstition du Peuple qui adopte tout, que le sentiment des Philosophes qui n'en croyoient rien, & qui s'en tenoient à la Religion naturelle.

Vous vous trompez. Les Philosophes étoient Peuple en ce point. C'est d'eux, & non du Peuple, que venoient les différents systêmes qui regnerent dans toutes les parties du monde. Pythagore, Platon, Aristote, Zénon, Démocrite, Epicure croyoient aux dieux, & leur offroient des sacrifices comme le vulgaire, quoique chacun d'eux s'en fît une idée différente; nouvelle preuve des aberrations de la Philosophie même. Cicéron, qui connoissoit si bien la Loi natu-

relle, montoit au Capitole pour y offrir son encens à Jupiter; & il se trouvoit aux tables communes avec le Peuple, où il célébroit les fêtes publiques. Ce savant Orateur étoit peut-être le plus indécis des Philosophes sur la nature de la Divinité même, sur la vertu, & sur l'objet qui doit faire le vrai bonheur des hommes.

J'en conviens, dit mon Ami : c'est qu'il n'y avoit rien de fixe sur tous ces points dans les écoles Païennes.

Eh, voilà justement, repris-je, ce qui se voit aujourd'hui dans les vôtres. Déterminés à rejetter la Révélation, seule capable de nous éclairer & de nous fixer, vous ne voulez que la Religion naturelle qui ne décide rien, & qui vous permet de choisir ou de composer tel culte qu'il vous plaît. Qui a lu vos Ecrivains, ne sait plus celui qu'il doit croire. C'est une mêlée d'ennemis, qui font jouer toutes leurs batteries l'un sur l'autre, & qui s'égorgent mutuellement. Les uns combattent pour le Matérialisme pur, sous les enseignes de Démocrite, d'Epicure & de Lucrece : les autres admettent une Intelligence suprême créatrice, mais qui ne s'embarrasse pas des mortels. Quelques-uns reconnoissent une main de Dieu qui gouverne l'univers; mais déterminée à ce qu'elle

doit faire, ils ne voient dans elle & dans les hommes aucune liberté; & votre Oracle prouve à un grand Prince, qu'il faut avoir perdu le sens pour nier que l'homme soit libre : lui-même prétend ailleurs qu'il y a de très-fortes raisons pour soutenir que nous ne sommes pas plus libres que tous les êtres inanimés, & il entreprend de les faire valoir. Ceux-ci ne conçoivent point d'autre ame en nous que la sensibilité des organes: ceux-là regardent ce sentiment comme une extravagance & une impiété. Quelques-uns prétendent que les bêtes, ayant les mêmes organes, la même sensibilité, les mêmes idées & les mêmes opérations que l'homme, il n'y a entre elles & lui d'autre différence que la figure, & une intelligence plus ou moins grande; & votre Oracle l'a avancé: d'autres de vos Ecrivains répondent qu'il faut être de la classe des bêtes pour soutenir une pareille absurdité. Quelques-uns veulent qu'on ramene les principes de l'ancienne Philosophie, parce qu'ils espérent y trouver le Matérialisme qu'ils cherchent : les autres soutiennent que c'est un labyrinthe d'erreurs. Ceux-ci ne voient d'autre moyen pour découvrir la vérité, que le raisonnement : ceux-là évoquent tout au tribunal des sens, de l'expérience & de l'analyse, &c.

Quelle

Quelle effroyable confusion regne donc parmi vous ! Les écoles Païennes ne varioient & ne se contrediſoient pas plus ouvertement. Faut-il chercher long-temps pour en découvrir le principe? Non; c'eſt le fruit de votre ſyſtême ſur la ſuffiſance de la Religion naturelle. Parmi cent autres preuves que je pourrois vous en donner, je m'arrête à celle-là, qui vous regarde directement.

C'en eſt aſſez, dit mon Gentilhomme: je conçois que la Loi naturelle ſeule laiſſe l'homme dans un prodigieux aveuglement; parce qu'il ne peut, ou ne veut pas en méditer les principes. Mais il reſte à ſavoir, 1°. ſi votre Révélation remédie à ces inconvénients. 2°. Si elle eſt auſſi certainement divine que vous le prétendez, en ſorte qu'on ne puiſſe refuſer d'en croire les dogmes, & d'en pratiquer la Morale. Voilà ce que nos Meſſieurs vous conteſtent.

Effets de la Révélation.

Je m'étonne, lui répondis-je, qu'ils révoquent en doute les effets divins que la Révélation a produits dans l'univers. Leur langage eſt-il bien celui de la ſincérité? Remontez à ſon origine, & dès lors vous en verrez les fruits. Dieu ſe manifeſte à Abraham, & auſſi-tôt Abraham abjure le

culte des Idoles, qui regnoit dans sa famille; il donne les plus grandes preuves de sa foi & de son obéissance, & sa Religion devient l'héritage de ses descendants. La gloire du Seigneur éclate sur le mont Sinaï: ils lui jurent une fidélité inviolable; & si l'on en excepte quelques prévarications personnelles & passagères, le peuple Juif regarda toujours avec horreur les impiétés du Paganisme, qui composoit la Religion du reste des hommes. Que de choses aurois-je à vous dire sur les lumieres & la sainteté sublimes des Prophetes, fruits des Révélations particulieres dont ils furent favorisés!

Les jours de la grande manifestation sont accomplis. Un nouveau Législateur paroît sur la terre, & le bras du Tout-Puissant s'épuise en prodiges pour confirmer sa mission. Il annonce aux hommes qu'un seul Dieu regne sur eux; il leur apprend comment on doit l'honorer; il prouve, par des miracles sans nombre, qu'il est lui-même Fils de ce Dieu, Créateur & Arbitre souverain de toute la Nature; il envoie douze Disciples le prêcher par tout l'univers; il leur communique sa puissance, & tout l'univers change de face. Les dieux, leurs temples, leurs autels, sont pour toujours renversés: on rougit de l'aveuglement où l'on étoit;

la lumiere, les vertus les plus pures, ſuccedent aux ténebres & à la corruption. Le Prêtre, intéreſſé à la cauſe de ſes Idoles, en avoue la folie. Le Philoſophe reconnoît la chimere de ſa prétendue ſageſſe; il voit la ſolidité de celle de l'Evangile; il en embraſſe la Doctrine, qui, dans ſa ſimplicité, lui découvre mille erreurs, & lui apprend mille vérités, que toutes les écoles de la Chaldée, de l'Egypte, de la Grece & de Rome n'auroient jamais ſoupçonnées.

Nouvelle merveille, non moins admirable que la premiere, & que l'on tenteroit en vain dans toute autre ſcience que celle de l'Evangile. En un inſtant, le Peuple ſe voit auſſi éclairé que le Philoſophe, qui, juſques-là, l'avoit regardé d'un œil contempteur. L'homme vulgaire comprend déſormais comme lui, que l'encens des mortels n'appartient qu'à une ſeule Divinité, que de ſes mains ſont ſorties toutes les beautés qui éclatent dans le ciel & ſur la terre : il ſait que la matiere n'eſt pas éternelle, & il ſeroit en état d'aſſigner l'époque de ſon exiſtence, & la naiſſance de toutes ſes formes; il ne ſe demande plus ſi ſon ame eſt une autre ſubſtance que ſon corps, ſi elle doit finir avec lui, ſi elle eſt différente de celle des bêtes, ſi, après la mort, elle paſſera

dans quelqu'une de celles-ci; la Métempsycose & les Champs Elysiens ne sont plus que des chimeres; il connoît sa destinée. La prospérité, ou les malheurs qui lui arrivent dans cette vie, ne l'affectent que fort peu; il en attend une autre, où ses œuvres décideront de son sort immuable; &, pour le rendre heureux, il ne s'attache qu'à la vertu.

Partisans aveugles & intéressés de la Loi naturelle, niez, après cela, que la Révélation ait causé des changements avantageux dans le monde. Demandez encore si elle a remédié aux ténebres & à la corruption qui y regnoient, & quels sont les biens qu'elle a procurés. Philosophes ingrats, vous méprisez & vous rejettez la lumiere qui vous éclaire; vous battez votre nourrice, pour me servir des termes de votre Oracle, qui la bat lui-même. Si vous parlez de Dieu & de ses attributs dans des termes majestueux, si vous êtes convaincus de son unité, si quelquefois vous donnez de sages régles sur les mœurs, si vous riez de l'éternité du monde & de la métempsycose, si vous croyez la spiritualité & l'immortalité de l'ame; rendez-en graces à la Révélation. C'est elle qui vous a instruit sur tous ces points.

Cela pourroit fort bien être, dit le Gen-

tilhomme : mais le temps nous presse, parce que nous voilà bientôt arrivés; & vous avez encore à me faire voir que cette Révélation est divine, & qu'on ne peut refuser de se soumettre à ses dogmes & à sa morale. Voulez-vous bien passer à ce dernier chef, qui est le nœud principal de la difficulté?

Je le sens bien que le temps me presse; & c'est la raison pour laquelle je ne fais qu'effleurer ces matieres. Ici, je me renfermerai encore dans quelques réflexions courtes, mais développées par nos Apologistes, & auxquelles vos Ecrivains n'ont jamais répondu que par des railleries ou de prétendus bons mots. C'est par ces faux-fuyants qu'ils pensent se mettre au large.

Nul d'entre eux n'a osé dire que l'Evangile fût contraire à la Loi naturelle. L'absurdité seroit trop évidente; puisqu'au contraire, les préceptes évangéliques ne sont que le développement & la perfection de la morale naturelle. Remarquez bien, je vous prie, qu'on est obligé de suivre celle-ci, parce qu'elle vient de Dieu, & qu'elle est conforme à ses attributs de sagesse, de vérité, de bonté & de justice. Or, si nous vous prouvons que l'Evangile émane de la même source, & qu'il a les mêmes caracteres de conformité, il s'ensuivra, par la

même raiſon, que l'on doit également s'y ſoumettre. La conſéquence eſt néceſſaire, & les preuves ſe préſentent ſans nombre en faveur du principe.

I. Les Livres de l'ancien Teſtament ſont la premiere baſe ſur laquelle porte l'édifice de la Religion Chrétienne. Or, l'authenticité de ces Livres eſt inconteſtable. 1°. Quand on les compare avec les Hiſtoires étrangeres, on voit qu'ils ont tous l'ancienneté atteſtée par leurs dates. 2°. Ils ſont liés ſucceſſivement les uns aux autres par la ſuite des faits. 3°. Ceux qui ſont poſtérieurs, parlent de ceux qui les ont précédés. 4°. Ils contiennent l'hiſtoire ſuivie de tout un Peuple, écrite par des Auteurs contemporains. 5°. Ce Peuple, dans tous les ſiecles, les a révérés comme la trace de ſes annales. 6°. Ils ont été connus & cités par les Ecrivains mêmes du Paganiſme, long-temps avant la venue de Jeſus-Chriſt. 7°. Un des plus illuſtres Succeſſeurs d'Alexandre voulut, par eſtime, en avoir une Traduction Grecque. 8°. Du temps de Jeſus-Chriſt, les Juifs en faiſoient leur unique étude, & les regardoient comme les archives où étoient dépoſées leur hiſtoire, leur foi, leurs eſpérances. 9°. De générations en générations ils ſe les ſont tranſmis, & les conſervent

encore avec un respect sans égal. 10°. Enfin, ces Livres sont parvenus jusqu'à nous, sans la moindre altération essentielle. Donc ils sont certains & authentiques, & jamais Livre n'en eut tant de preuves.

II. Ils sont inspirés. Pourquoi le temps ne me permet-il pas d'exposer à vos yeux la sublimité du fonds, des pensées, des images & du style que les plus habiles connoisseurs en ce genre admirerent toujours? Le langage des hommes n'atteignit jamais à ce caractere de majesté; il falloit encore moins l'attendre d'une suite d'Ecrivains, tous originaires d'une Nation grossiere, où les Lettres ne furent jamais cultivées. Mais les Prophéties, semées à chaque page de ces Livres, en portent l'inspiration divine au plus haut dégré d'évidence. Leurs Auteurs ont annoncé un Messie qui viendroit du Ciel; & cela plusieurs siecles avant qu'il dût descendre sur la terre pour y opérer le salut des hommes. Si cette multitude infinie de traits divins, par lesquels ils l'ont désigné, convient & se rapporte à Jesus-Christ, il s'ensuit évidemment que ces Livres sont inspirés, & que Jesus-Christ est Dieu. Il ne s'agit plus que d'en faire un parallele dont tout homme est capable, en comparant les Prophéties avec la vie de Jesus-Christ.

III. Or, ce parallele a été mis cent fois dans le plus grand jour. On a fait voir clairement que Jesus-Christ étoit venu au monde dans le temps même que les Prophéties avoient fixé; qu'il étoit né dans la petite ville de Bethléem, comme un Prophete l'avoit prédit; que l'or & l'encens de l'Arabie lui avoient été offerts dès son enfance, selon la parole de David; qu'un saint Précurseur étoit venu avertir les hommes de se préparer à le recevoir, lorsqu'il étoit sur le point d'annoncer lui-même son Evangile, comme Isaïe l'avoit marqué; qu'il a enseigné précisément la même doctrine pour laquelle il étoit écrit qu'il descendroit sur la terre; qu'il y a fait exactement les mêmes miracles que les Prophetes avoient prédits; que toutes les circonstances de sa Passion & de sa Mort se lisoient dans les Livres prophétiques; que sa Résurrection y étoit contenue en termes exprès & en figures; enfin, que son retour triomphant dans le Ciel avoit été peint par David avec des emblêmes & des couleurs admirables. Que vos Ecrivains nous disent ce qu'ils demandent de plus, pour croire que les Livres de l'ancien Testament étoient inspirés, & que Jesus-Christ est Dieu.

IV. Sa Divinité est confirmée par un titre que les Ecritures avoient annoncé, &

ce titre est celui de PROPHETE. S'il avoit seulement prédit ce qu'il devoit souffrir de la part des Juifs, leur réprobation dans la parabole des Vignerons ingrats & meurtriers, la destruction de Jérusalem, & la publication dans tout l'univers d'un événement aussi simple que celui par lequel la Madelaine répandit un vase de parfum sur ses pieds; peut-être n'y auroit-il rien en cela qui le mît au-dessus des autres Prophetes. Mais je le vois d'un ordre infiniment supérieur à eux, quand je considere que non-seulement il prédit l'avenir, mais qu'il promet encore d'accomplir par lui-même ses prédictions; ce qu'aucun des Prophetes n'a jamais fait. Lorsqu'il envoie ses Apôtres prêcher l'Evangile, il les prévient sur les persécutions qu'ils auront à souffrir pour la défense de son nom, & il les avertit, en même-temps, de ne point craindre, parce qu'il sera avec eux, & que son Esprit parlera en eux. *Gravez* (*m*) *bien, leur dit-il, cette pensée dans vos cœurs, de ne point préméditer ce que vous aurez à répondre; car je vous donnerai moi-même une bouche & une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister, & qu'ils ne*

(*m*) *Luc* 21, 14 & 15.

pourront contredire. Toute l'hiſtoire des perſécutions prouve l'accompliſſement de cette Prophétie, & cette Prophétie démontre la Divinité de Jeſus-Chriſt, qui opere dans les eſprits & ſur la terre, lors même qu'il n'y eſt plus.

V. Je ne vois à vos Ecrivains Déiſtes qu'un ſeul moyen d'écarter le coup déciſivement meurtrier que ces raiſonnements leur portent: c'eſt de nier la vérité des faits rapportés par les Evangéliſtes. Ils diront peut-être que les Diſciples ſont, pour le moins, ſuſpects dans le merveilleux, & dans les grandes louanges qu'ils donnent à leur Maître. Mais qu'il eſt foible ce retranchement, derriere lequel vos Meſſieurs ſe refugient pour ſe défendre!

Si les Apôtres avoient été des hommes façonnés dans l'art de compoſer des Romans, & d'en impoſer au Public par leur ſtyle ſéducteur; s'ils avoient écrit dans un Pays fort éloigné du théâtre où les événements qu'ils racontoient s'étoient paſſés; ſi, après avoir compoſé leurs Ouvrages, ils avoient recommandé qu'on ne les publiât qu'un ou deux ſiecles après; s'ils n'avoient parlé que de ces choſes indifférentes, qui n'influent en rien ſur la Religion, les mœurs & la conduite des hommes, on pourroit

croire qu'ils ont conté de belles fables, & que le genre humain les a témérairement adoptées, comme il en a reçu tant d'autres. Mais tout détruit ces suppositions.

Soupçonna-t-on jamais les Apôtres d'avoir eu le funeste talent de cette éloquence insidieuse, qui sait jetter des charmes enchanteurs dans les esprits, & leur faire prendre le vrai pour le faux? Votre Oracle est bien éloigné de le croire, lui qui dit que les Apôtres ne savoient ni lire, ni écrire. Un autre de vos Ecrivains (*n*) traite, avec un souverain mépris, tout le corps de nos Lettres sacrées quant au style & quant au fonds. Ce n'est pas là croire les Apôtres capables de bâtir un système de Religion sur des fables attribuées à Jesus-Christ.

Que d'autres, s'ils le veulent, en fassent des Rhéteurs habiles. Comment nous persuadera-t-on que prêchant, au milieu de Jérusalem, les miracles, la mort, & la résurrection de Jesus-Christ, cinquante jours après que les choses s'y étoient passées, ils n'ont avancé que des fictions, qui néanmoins ont séduit des milliers de personnes? Les Livres évangéliques sont conformes à la prédication qui eut de si prodigieux succès. Loin

(*n*) *Pensées philosophiques.*

de n'avoir paru que des siecles après l'événement, ils furent publiés & cités par les Ecrivains disciples des Apôtres. Jamais les Juifs, ni les autres ennemis de la Religion, n'ont attaqué la vérité des faits. Cependant leur importance méritoit bien qu'on s'élevât contre l'imposture, si elle eût été réelle. Mais les preuves de fait étoient si certaines, que les Chrétiens n'hésitoient pas de donner leur sang pour les attester. Enfin, les Livres évangéliques sont tels aujourd'hui qu'ils étoient dans leur origine, malgré la fraude des Hérétiques, qui auroient voulu les altérer pour les assortir à leurs erreurs. Les termes dans lesquels ils étoient cités au premier, au second & au troisieme siecle, sont les mêmes que nous lisons dans nos exemplaires. Les Chrétiens n'eurent rien tant à cœur que de conserver dans toute leur pureté ces monuments de leur foi & de leurs espérances. Depuis que ces Livres existent, il n'y a jamais eu que l'Ecrivain hardi dont je viens de vous parler, qui ait eu l'impudence d'avancer que nous sommes forcés de convenir qu'ils ont été corrompus.

Reprenons, en deux mots, ce que je vous ai dit sur la certitude & la divinité de la Religion Chrétienne.

Les Livres de l'ancien Testament, qui en

forment la base, sont authentiques. Ils contiennent des Prophéties qui ont eu leur accomplissement ; ceux qui les ont écrits étoient donc inspirés. Ces Oracles annonçoient un Messie, à qui ils donnoient les caracteres de la Divinité, & tous ces caracteres se trouvent en Jesus-Christ ; Jesus-Christ est donc Dieu ? S'il est Dieu, donc la Religion qu'il a établie est divine ; donc elle est pour nous d'une même obligation que la Loi naturelle ; donc celle-ci ne suffit pas. Dites-moi quels paralogismes il y a dans ces conséquences.

Il peut n'y en avoir aucun, me répondit mon Ami. Mais vous ne me persuaderez pas qu'il n'y ait de bonheur dans l'autre vie que pour les Chrétiens, & que quiconque aura vécu en honnête homme, Chrétien ou non, en soit exclu. Parmi nous, on ne gêne personne ; on laisse chacun croire & vivre à sa mode ; on tolere toutes les Religions.

Tant pis, lui dis-je. S'il en est une prouvée clairement vraie & divine, on est certainement obligé de la suivre, dès qu'on admet qu'il en faut une. Ainsi finit notre entretien en revenant de chez l'Oracle.

III. CONVERSATION.

J'Allai le lendemain matin dans l'appartement de mon aimable Hôte, pour lui faire une politesse. Après quelques propos indifférents, il fit tomber la conversation sur la diversité des Religions, à laquelle il m'avoit vu très-opposé, & sur la liberté qu'on devoit leur accorder dans toutes sortes d'Etats. Notre Oracle, me dit-il, est très-décidé sur ce point, & il vous a dit nettement que si nous avions un peu plus de *Charité*, nous souffririons parmi nous l'exercice de la Religion des Chinois, & nous excuserions le culte qu'ils rendent à Confucius & à leurs autres Philosophes ou Souverains. Le Gentilhomme m'assura que c'étoit l'avis de tous les nouveaux Philosophes.

Je le leur ai entendu répéter si souvent, lui dis-je, je l'ai tant lu dans leurs livres, que je n'en peux pas douter. Mais permettez-moi de vous demander si ceux qui donnent cette permission générale, de suivre telle Religion que l'on voudra, & de les tolérer toutes également, professent eux-mêmes quelque Religion; car enfin, il faut en avoir une, ou consentir à passer pour impie.

L'alternative est forte; mais elle est nécessaire, & il n'y a point de milieu.

Pardonnez-moi, reprit mon Ami; il y a la Religion naturelle.

Quoi! auriez-vous donc oublié les raisons par lesquelles je vous fis voir hier les ténebres où elle nous laisse, & son insuffisance actuelle depuis la publication de l'Evangile, dont l'autorité vient du Ciel aussi certainement que celle de la Loi naturelle? Ne vous ai-je pas fait toucher au doigt que ses obscurités laissent l'homme dans des incertitudes continuelles, & le conduisent à toutes sortes d'égarements? Permettez-moi de vous le dire; c'est l'usage parmi vous de revenir sans cesse au cercle vicieux, en dissimulant les preuves démonstratives que nous vous avons données de nos dogmes & de nos raisons de croire, & en nous répétant sans fin des raisonnements que nous avons cent fois mis en poudre: je dirai même, que vos propres Ecrivains les ont détruits pour la plupart, en combattant pour nous les uns contre les autres. Est-ce ainsi que l'on cherche, de bonne foi, à s'instruire de la vérité?

Je ne veux qu'un exemple pour vous convaincre de l'incompatibilité des Religions contradictoires, que votre Religion naturelle prétend allier toutes indifféremment.

Laissons là le Mahométisme, le Wiclésisme & le Spinosisme. Je ne citerai que la prétendue Réformée, exempte certainement de toutes ces horreurs, & je dis: Si Jesus-Christ est dans l'Eucharistie, tous les Chrétiens sont obligés de l'y adorer, comme ils l'auroient adoré durant sa vie mortelle; & ceux qui lui refusent ce culte, ne le peuvent, sans renoncer à leur Religion. S'il n'y est pas, les Catholiques sont donc non-seulement dans l'erreur, mais encore de grossiers Idolâtres. Dieu est donc nécessairement outragé par les uns ou par les autres. Il est impossible qu'il agrée ni qu'il tolere les deux partis, sans approuver l'impiété; ce que l'on ne peut entendre qu'avec horreur. D'où vous devez conclure que le Tolérantisme n'est point fait pour les Religions contradictoires.

C'est l'affaire des Souverains, me répondit le Gentilhomme. Leur conduite ne nous regarde pas; nous ne justifions que notre façon de penser.

Vous n'êtes pas sincere, lui répondis-je; car non-seulement vous désirez pour vous-même la Tolérance universelle, mais vos Livres sont remplis des prétendus avantages que vous y trouvez; vous devez vous souvenir de tout ce que Mr. de Voltaire nous a dit avoir fait pour l'établir en Prusse.

Vous seriez bien surpris, si je vous faisois voir que, peu d'accord avec lui-même, & oubliant aujourd'hui ce qu'il avoit écrit hier, il a paru sentir les inconvénients que le Tolérantisme entraîne nécessairement dans un Etat. Lisez son *Siecle de Louis XIV.* & vous le verrez infiniment plus modéré sur ce point. Examinez son article du *Calvinisme*, & vous serez convaincu, par son propre récit, des raisons essentielles qui doivent proscrire toute Religion nouvelle & son Tolérantisme. Il consultoit la raison & la saine politique, quand il disoit, au sujet de Henri VIII. Roi d'Angleterre, & l'auteur des fatales révolutions arrivées dans ce Royaume : " Que (*a*) la différence des „ Religions dans un Etat, y est toujours „ dangereuse ; & que les Souverains qui „ l'ont changée, ont été des tyrans. „ N'est-ce pas changer la Religion, que de permettre qu'il s'en introduise d'autres, différentes de celle qui seule y avoit été connue de tous les temps, & d'exposer tout Citoyen à les embrasser quand il voudra ? N'en attendez que le désordre & des suites funestes. Mr. de Voltaire nous en donne la preuve par les faits. " Henri VIII., dit-

(*a*) *Tome* 14, *page* 232.

„ il, (*b*) n'abrogea d'abord que l'union „ avec l'Eglise de Rome, qui ne pouvoit „ approuver la multitude scandaleuse de ses „ mariages, & il demeura toujours opposé „ aux erreurs de Luther. Ce fut un crime „ capital sous lui, de croire au Pape; c'en „ fut un d'être Protestant. Il fit brûler dans „ la même place, ceux qui parloient pour „ le Pontife, & ceux qui parloient pour la „ Réforme d'Allemagne;... sa volonté fai- „ soit toutes les Loix.„ Voilà donc ce Prince devenu tout à la fois Evêque, Controversiste, Novateur & Tyran.

Ce premier éclat d'innovation entraîna bientôt le changement du dogme, & la contagion se répandit au loin. Insensiblement on ne fit plus un crime à ceux qui abandonnerent la croyance Romaine. On les tolera; on leur permit l'exercice de la nouvelle Religion; les dispenses qu'elle accordoit de tout ce qui gêne dans l'Eglise, multiplierent les transfuges; les disputes s'échaufferent dans les deux partis; & le sang fut répandu en Allemagne, en Angleterre, en Hollande & en France. A qui les Puissances pouvoient-elles se plaindre de ces guerres civiles & cruelles, qui dévastoient leurs Etats, si ce

(*b*) *Ibid. page* 225.

n'eſt à la faute qu'elles avoient commiſe, de favoriſer les Novateurs en les tolérant, quoique d'abord elles n'approuvaſſent point leurs écarts? Jamais ils ne trouverent aucun accès en Eſpagne & en Italie; & voyez le calme dont on y jouiſſoit, tandis que tout le reſte de l'Europe étoit en armes, & que les Têtes couronnées voloient ſur les échafauds d'Angleterre.

Croit-on que nous ayons oublié les violences affreuſes, & les impiétés commiſes de toutes parts dans notre Royaume par les premiers Réformés durant près d'un ſiecle, & que leurs deſcendants blâment aujourd'hui? Qu'ils ſe rappellent donc les maiſons des Particuliers attachés à la Religion de leurs peres, forcées & miſes au pillage, les aſyles de la vertu violés hoſtilement; celles qui les habitoient, outragées ſans pudeur; les Temples profanés; les Autels renverſés; nos ſaints Myſteres foulés aux pieds; les Vaſes précieux, deſtinés au culte Divin, mis en pieces, & partagés entre les raviſſeurs; les reſtes vénérables de ceux qui l'avoient ſervi avec piété, traités indignement; les bûchers allumés au milieu des Egliſes, pour réduire en cendres les édifices mêmes, & tout ce qui ne pouvoit pas ſervir à l'avidité de ces nouveaux Zélateurs. Voyez ce tableau

de sacrileges & d'horreurs, bien plus en grand dans *l'Histoire des Variations*, (c) que les Protestants n'ont jamais pu contredire, ni effacer.

Qui étoient alors les Persécuteurs & les Fanatisques? Sur qui falloit-il rejetter ces affreux désordres, sinon sur François I. un peu sur Henri II. & presque entiérement sur Catherine de Médicis, qui avoient eu la foiblesse de laisser introduire l'erreur dans le Royaume, & d'en tolérer l'exercice? Leurs successeurs crurent appaiser l'orage & les disputes par l'imposition du silence. Mais les esprits échauffés & devenus présomptueux, n'étoient plus disposés à se taire & à plier. Ils servent d'exemple pour apprendre qu'il est plus sage de prévenir les inconvénients attachés aux différences, ou même aux querelles de Religion, que de compter sur la puissance que l'on a en mains, pour en arrêter les effets: *Principiis obsta.*

Vous vous opposerez tant qu'il vous plaira, dit mon Ami, à la liberté de Religion; elle est fondée sur l'équité naturelle & sur le droit des gens. Quoi de plus injuste & de plus cruel, que de vouloir forcer des hommes à croire ce qu'ils ne pensent pas? C'est

(c) *Hist. des Variat.* L. 10, n. 50 & suiv.

un projet insensé, dont tous les Souverains, tous les Docteurs, & tous les supplices de la terre ne viendront jamais à bout.

Eh! qui s'en est flatté, répondis-je? Qui de nous entreprit de faire croire à un homme ce qu'il ne veut ni connoître, ni penser? Nous savons, comme vous, que la Religion & les sentiments ne sont pas l'ouvrage de la contrainte; & que la persuasion fondée sur de justes & solides motifs, peut seule gagner l'esprit & le cœur. C'est la voie que les Prédicateurs de l'Evangile ont toujours suivie, depuis les Apôtres jusqu'à nous. Ils ont eu la douce consolation de voir que les Païens, les Hérétiques & autres Incrédules, qui ont voulu écouter la raison, se sont rendus à sa voix, & qu'ils n'ont cru que parce qu'ils étoient sincérement persuadés. En moins de deux siecles, tout l'Univers connu embrassa l'Evangile; & qu'on nous cite les violences employées pour forcer les Païens à croire!

J'avoue, reprit le Gentilhomme avec un ris moqueur, que les progrès allerent assez rapidement; mais ce fut parmi le Peuple, facile à éblouir par la nouveauté, & qui croit toujours sans savoir pourquoi. Les Philosophes furent résister; & les vrais Génies, qui veulent de bonnes raisons, ne se laisse-

rent point séduire. Tels encore ceux de notre siecle.

Quoi! les Justin, les Irénée, les Ammonius, les Origene, les Tertullien, les Arnobe, les Lactance, les Basile, les Grégoire, les Cyrille, les Athanase, les Hilaire, les Eusebe, les Jérôme, les Augustin, & tant d'autres, qui (*d*) ont marché sur leurs traces dans la suite des siecles jusqu'à nous, étoient

(*d*) Le grand *Aphoriste* Mr. Diderot, l'un des plus zélés ennemis du Christianisme, quoi qu'il en dise, compare dans ses *Pensées philosophiques*, les Peres de l'Eglise avec les Prêtres de l'Egypte païenne; & il ajoute que, comme l'autorité de ceux-ci n'étoit pas une preuve que leur culte fût bon, celle de tous les Peres ne prouve pas davantage en faveur de la Religion Chrétienne. Que répondre à une si juste comparaison? Ecoutez encore deux phrases de ce Philosophe merveilleux: " Je suis né dans l'Eglise Catholique, „ Apostolique & Romaine, *& je me soumets, de* „ *toute ma force, à sa décision*... Mais les preu„ ves de la Religion seroient-elles cent fois plus „ grandes, le Christianisme ne me seroit point „ encore démontré. Pourquoi donc exiger de „ moi que je croie qu'il y a trois Personnes en „ Dieu? *n.* 58 *& suiv.* „ Quand un Ecrivain raisonne ainsi, le plus foible de ses Lecteurs dira tout aussi-tôt: *Cet homme-là n'est, ni Philosophe, ni Chrétien.* Tout ce Livret si fameux est rempli de semblables paradoxes. Voilà cependant une des principales colonnes du parti: la belle idée qu'il nous en donne!

des esprits foibles, à qui on en imposoit aisément, incapables de découvrir les sophismes de l'erreur, & toujours prêts à adopter ses illusions! J'aime la belle modestie, qui ose accuser de foiblesse & de crédulité les Oracles de tous les temps, & renverser leurs statues pour s'en faire un piedestal. Comparez le nombre, la force & la beauté de leurs Ouvrages avec les brochures, démenties entre vous, qui entreprennent d'attaquer leur réputation, leur doctrine, leurs raisonnements; & vous nous direz, si vous êtes sinceres, de quel côté vous aurez vu pencher la balance.

Je vous demande encore quel affoiblissement ont reçu les motifs qui ont déterminé ces grands hommes à croire? Quelles raisons supérieures & convaincantes avez-vous données pour les anéantir? La curiosité m'a porté à lire attentivement les Livres de vos principaux Ecrivains, & j'ai trouvé que tout s'y réduit à ces deux chefs: 1°. A répéter cet admirable Adage de Locke, qui met en problême de savoir si la matiere est susceptible de pensée; question que vos Anti-Matérialistes traitent d'absurde: 2°. A s'inscrire en faux contre les dogmes du Christianisme, pour se concentrer dans les bornes de la Religion naturelle.

Mais depuis quand suffit-il de nier des vérités prouvées de cent manieres, pour se flatter de les avoir détruites? Depuis quand ne faut-il qu'avancer des absurdités, pour oser dire qu'on les a établies? On a démontré la divinité de la Religion Chrétienne par l'inspiration de ses Ecritures, par la certitude des miracles de Jesus-Christ, par le rapport de toutes les circonstances de sa vie, avec tout ce que les Prophetes en avoient annoncé, par l'établissement incroyable de l'Evangile, par la sainteté & la perpétuité inaltérable de ses dogmes. On a fait voir que les caracteres de la pensée sont inconciliables avec ceux de la matiere: voilà nos raisons de croire.

Dites-nous à présent lesquelles de ces vérités vous avez détruites, pour avoir droit de les rejetter; indiquez-nous du moins dans lequel de vos Livres sont les arguments par lesquels vous les avez renversées, ou je vous applique l'ancien Proverbe: *Plus negaret....* Je suis en possession de ces vérités; mon titre est public; il est dans toutes les régles; prouvez, pour m'évincer, que le vôtre est meilleur. C'est ainsi que Descartes, Mallebranche & Newton ont fait éclipser la Philosophie d'Aristote. Mais tant que vous vous en tiendrez à déclamer dans les airs, chacun

chacun dans votre sens, jamais vous ne persuaderez les esprits équitables. Quel nom donneriez-vous à un homme, qui, en plein soleil & au milieu de la campagne, s'obstineroit à fermer les yeux, & à soutenir qu'il est dans les ténebres? Vous abandonneriez cet insensé dans son entêtement; vous lui représenteriez que ce n'est pas la faute de la lumiere, s'il ne voit point; & vous le laisseriez dire qu'il est injuste & cruel de vouloir le forcer à croire ce qu'il ne pense pas. Plus il persévérera dans son obstination, plus vous gémirez de son délire.

Mais, reprit mon Introducteur, pourquoi voulez-vous que je professe une Religion qui me paroît contraire à la raison que le Ciel m'a donnée pour me conduire?

A Dieu ne plaise, lui dis-je, que je pense seulement à vous le proposer; il y auroit en moi de l'impiété & de l'extravagance. Mais où avez-vous trouvé que la Religion Chrétienne est contraire à la raison? Est-ce parce que celle-ci n'en comprend pas les Mysteres? J'aimerois autant vous entendre dire, qu'un grossier forgeron est bien fondé à soutenir que le feu qui le brule, a la même chaleur qu'il ressent dans sa main, parce qu'il ne conçoit pas qu'il pût se bruler autrement. Combien d'exemples semblables ne pour-

rois-je pas vous citer? Votre cher frere J. J. Rousseau vous dit si bien, (e) que le Monde intellectuel, sans excepter la Géométrie, est plein de vérités incompréhensibles, & pourtant inconteſtables.

Si vous êtes Déistes, je vous défie de comprendre, non-seulement la nature & les perfections infinies de la Divinité, mais encore son action continuelle sur tous les Etres qui ont existé & qui existent dans tout l'Univers. Niez donc par cette raison l'existence de Dieu. Si vous êtes Matérialistes, faites-nous entendre comment le choc fortuit des atomes a pu produire, de tous les temps & avec la même uniformité, toutes les merveilles que vous attribuez à une Nature purement corporelle & aveugle; montrez-nous comment les chefs-d'œuvres, que dis-je? les plus petits ouvrages de ce que nous appellons les Arts & les Sciences, peuvent naître du seul mouvement qui n'est dirigé par aucune Intelligence. Quelque parti que vous embrassiez, vous voilà forcé de convenir qu'il est une infinité de choses que vous ne pouvez pas comprendre, quoique vous n'en puissiez nier l'existence.

La Divinité & la Nature sont remplies de

(e) Réponse à Mr. d'Alembert, *page 6.*

mysteres impénétrables; & vous ne voulez pas que la Religion, qui vient nécessairement de Dieu, & qui l'a pour objet, en renferme quelques-uns auxquels la raison ne sauroit atteindre. Direz-vous pour cela qu'ils lui sont opposés, & que dès lors il ne faut pas les croire? Je parle à un enfant de la distance, de l'immensité & de la rapidité des Astres dans leur mouvement périodique... Je lui dis que la Terre tourne sans cesse sur son axe, & que tous les jours ceux qui habitent sous la ligne, font un circuit de neuf mille lieues, & il ne peut le comprendre. Conclurai-je delà que ce que je lui ai dit, est contraire à sa raison? Non: je dirai seulement que toutes ces choses sont au-dessus de sa portée. Quoi! nous concevons clairement des vérités que cet enfant ne sauroit comprendre; & nous ne voulons pas qu'il y en ait d'incompréhensibles à nos lumieres dans la Sagesse éternelle, dans ses conseils & dans sa Religion! Nous refusons de les croire, quoique Dieu nous les ait manifestées par sa parole & par des preuves de fait, autant qu'il étoit nécessaire pour nous en convaincre! Notre orgueil s'élevera-t-il jusqu'à se flatter que nous devons être aussi pénétrants vis-à-vis de Dieu, que nous le sommes à l'égard d'un enfant?

J'apperçois dans votre Bibliotheque le Dictionnaire de Bayle, qui me rappelle plusieurs choses que j'y ai lues sur ce sujet, lesquelles prouvent bien qu'il n'y a pas si longtemps que l'incrédulité est parvenue à ce dernier période. Vos Messieurs citent à tout propos cet Ecrivain, & se font gloire de le suivre à titre d'excellent Philosophe. Croiriez-vous néanmoins qu'il rejette hautement & par principe ce qu'ils osent avancer aujourd'hui (*f*) en faveur de la prétendue raison? Ecoutez cet endroit dans l'Article des Manichéens. " La raison est un principe de „ destruction, & non pas d'édification; elle „ n'est propre qu'à former des doutes à droite „ & à gauche, pour éterniser les disputes; „ à faire connoître à l'homme ses ténebres „ & son impuissance, & la nécessité d'une „ autre Révélation, qui est celle des Ecri„ tures; qu'il n'y a rien de plus insensé que „ de raisonner contre des faits; & que le „ Tribunal de la Philosophie pour juger de „ la Religion Chrétienne est incompétent. „

(*f*) Suivant J. J. Rousseau dans sa *Réponse à Mr. d'Alembert*, *page* 5, chacun a sa propre raison qui le détermine, & les bornes de celle-ci ne sont point fixées.... La belle chose, qu'une raison qui croit n'avoir point de bornes, & qui se persuade que tout ce qu'elle pense est vrai!

Liſez avec moi ce qu'il dit dans ſes éclairciſſements ſur le Pyrrhoniſme : " Que perſonne ne doit être reçu à examiner s'il faut croire ce que Dieu dans les Ecritures ordonne de croire; que le devoir de l'homme eſt de faire taire la raiſon, & de captiver ſon entendement ſous l'obéiſſance de la Foi; que la grandeur & la ſublimité des choſes révélées ne leur permettent pas de ſubir l'épreuve des diſputes philoſophiques; que leur caractere eſſentiel eſt d'être un objet de foi, & non pas un objet de ſcience; que les Myſteres divins ceſſeroient d'être tels, ſi la raiſon en pouvoit réſoudre toutes les difficultés; qu'ainſi, au lieu de trouver étrange que quelqu'un avoue que la Philoſophie peut les attaquer, mais non pas repouſſer l'attaque, on devroit ſe ſcandaliſer, ſi quelqu'un diſoit le contraire. " Ecoutez encore ces deux mots qu'il dit dans ſes Remarques ſur les Pauliciens & les Marcionites : " Si les Partiſans de la raiſon contre la Révélation veulent continuer à diſcourir opiniâtrément, il faut les laiſſer parler ſeuls, & ils ſe tairont bientôt.

Voyez le prodigieux eſpace qu'il y a entre les ſentiments de Bayle, & ceux de vos Ecrivains. Ils le réclament & l'exaltent comme le premier de ces courageux Philoſo-

phes qui aient osé parler librement; & d'avance il les a désavoués & réfutés dans le point fondamental de leur système. Ils se portent à des excès que Bayle faisoit hautement profession d'anathématiser; mais depuis lui, l'incrédulité a fait bien du chemin dans le pays de l'erreur.

Si c'étoit ici le lieu, ajoutai-je à mon Introducteur, j'aurois beau jeu pour vous faire voir que cette Religion Chrétienne, qui vous paroît si contraire à la raison, y est parfaitement conforme. La raison, vous dirois-je, demande que vous reconnoissiez pour authentiques des Livres (g) dont une

(g) L'incomparable Auteur des *Pensées philosophiques* n'avoit garde de manquer à dresser ses plus redoutables batteries contre nos Livres saints. Cet homme conséquent, qui se dit Chrétien, soumis de toute sa force aux décisions de l'Eglise, & qui ne peut pas croire qu'il y ait trois Personnes en Dieu, attaque le Christianisme jusques dans ses premiers fondements. Voici des *Adages*, car c'est ainsi qu'il aime à parler. „ La divinité des Ecritures n'est point un ca„ ractere si clairement empreint en elles, que „ l'autorité des Historiens sacrés soit absolument „ indépendante du témoignage des Auteurs pro„ fanes. (C'est-à-dire, qu'Hérodote, Thucidide, Diodore, Plutarque, devoient nous attester & nous prouver l'inspiration divine des Livres de Moïse & des Prophetes. Admirez la justesse

Nation essentiellement intéressée à les rejetter pour son honneur, ne peut s'empêcher de révérer l'ancienneté & la certitude.

& la solidité de cette réflexion. Continuons.) „ Où en serions-nous, s'il falloit reconnoître „ le doigt de Dieu dans la forme de notre Bi„ ble?... Les Originaux mêmes ne sont pas „ des chefs-d'œuvres de composition. Les Pro„ phetes, les Apôtres & les Evangélistes ont „ écrit comme ils s'y entendoient... Moïse & „ ses Continuateurs ne l'emportent pas sur Tite„ Live, Sallustе, César & Joseph, tous gens „ qu'on ne soupçonne pas assurément d'avoir „ écrit par inspiration; & ne préfere-t-on pas „ même le Jésuite Berruyer à Moïse? *n.* 45. „ (On trouve là tout ce que l'on peut demander: un homme qui se connoît admirablement en style, & un Chrétien bien convaincu des fondements & des principes de sa Foi. Allons un peu plus loin, au *nombre* 60.) " Pourquoi la collec„ tion de vos Ecritures est-elle à présent moins „ ample qu'elle ne l'étoit il y a quelques sie„ cles ? „ (Cela est faux; car l'Eglise universelle a toujours reconnu le même Canon.) " De „ quel droit a-t-on banni tel ou tel ouvrage, „ qu'une autre Secte révéroit ? „ (Les Peres des premiers siecles n'ont rejetté que les Livres composés par les Hérétiques, pour établir leurs erreurs, & ils ont religieusement conservé ceux qui venoient des Apôtres.) " Sur quel fondement „ avez-vous donné la préférence à ce manus„ crit ? Qui vous a dirigé dans le choix que „ vous avez fait entre tant de copies différen„ tes, qui sont des preuves évidentes que ces

La raison veut que vous les regardiez comme inspirés du Ciel, puisque les événements qu'ils avoient annoncés, se trouvent claire-

„ Auteurs sacrés ne vous ont pas été transmis „ dans leur pureté originale & premiere ? „ (Est-on bien convaincu que l'Auteur n'y va pas de main morte, pour anéantir l'autorité des Livres saints, & pour prouver qu'étant corrompus, ils ne méritent plus aucune foi? Je lui réponds par ce seul mot : Je vous défie, savant Auteur, de me montrer un seul passage de nos Ecritures, cité dans les Peres avec des différences essentielles de ce que nous le lisons dans notre Texte sacré. Jusqu'à ce que vous nous en ayez donné des preuves, je vous accuse d'imposture au premier chef.) Mais, continuez-„ vous, si l'ignorance des Copistes, ou la ma-„ lice des Hérétiques a corrompu ces Livres, „ *comme il faut que vous en conveniez*, (quelle atroce calomnie de nous imputer un tel aveu!) „ vous voilà forcés de les restituer dans leur „ état naturel, avant que d'en prouver la divi-„ nité ; car ce n'est pas sur un recueil d'Ecrits „ mutilés que tomberont vos preuves, & que j'é-„ tablirai ma croyance. Or, qui chargerez-vous „ de cette réforme ? l'Eglise? Mais je ne peux „ convenir de l'infaillibilité de l'Eglise, que la „ divinité des Ecritures ne me soit prouvée. „ Me voilà donc dans un scepticisme néces-„ té... Les Livres qui contiennent les motifs „ de ma croyance, m'offrent en même-temps les „ raisons de l'incrédulité. „ O l'Ecrivain sincere! ô le judicieux Critique! ô le parfait Chrétien, *soumis de toute sa force aux décisions de l'Eglise!* Cur portenta refellam? Expostuisse sat est.

ment accomplis : la raiſon ne permet certainement pas de douter que Jeſus-Chriſt a exiſté ſous l'empire d'Auguſte & de Tibere, & que le don des miracles lui étoit familier; puiſque des milliers de Juifs qui en avoient été témoins, l'ont atteſté hautement, de même que ſa Réſurrection, cinquante jours après ſa mort : la raiſon ne peut nier que les Peuples voiſins l'ont également reconnu de proche en proche juſqu'aux extrémités de la terre, & en ont ſcellé le témoignage par l'effuſion de leur ſang, tant les faits étoient certains : la raiſon dit que ceux qui vivoient dans le premier & le ſecond ſiecle, étoient plus à portée d'en juger que nous : la raiſon ſent que les Livres Apoſtoliques n'ayant point été attaqués ſur les faits, il s'enſuit que les Miracles, les Prophéties, la Mort & la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, ſont donc inconteſtables. Voyez, à préſent, ſi la raiſon nous défend de croire la divinité du Chriſtianiſme, & ſi, au contraire, elle ne nous y force pas, quoiqu'il ne lui ſoit pas donné de pénétrer dans ſes myſteres.

A vous permis, reprit mon Introducteur avec un peu de vivacité, d'en penſer tout ce qui vous plaira; mais il n'eſt porté par aucune Loi, que les motifs qui ſont im-

preſſion ſur vous, doivent m'obliger à croire. Chaque eſprit a ſa trempe & ſon point de ſenſibilité. N'eſt-il pas affreux que vous vouliez mettre des entraves à ma conſcience, & que vous prétendiez m'interdire la liberté de propoſer & d'éclaircir mes doutes, de dire franchement ce que j'ai dans l'ame, & de le rendre public, comme il vous eſt permis d'expoſer vos propres ſentiments? Il me ſemble que la condition doit être égale entre vous & moi.

Vous voudriez, répondis-je, nous faire prendre le change par l'amertume de vos plaintes inſidieuſes; mais nous ne donnons pas dans le piége. Qui vous empêche de croire intérieurement tout ce que bon vous ſemble? Va-t-on dans vos maiſons vous demander ſi vous êtes Sociniens, Spinoſiſtes ou Athées? Vous cite-t-on devant les Tribunaux, pour vous obliger de déclarer à quelle Religion vous donnez la préférence; ſi vous reconnoiſſez les dogmes de la Révélation, ou ſi vous vous en tenez à la Religion naturelle? On vous défie de rapporter un ſeul exemple de pareille vexation; nous nous bornons à déplorer votre ſort. Comment pouvez-vous donc dire que l'on veut mettre des entraves à votre eſprit & à votre conſcience, dès qu'on vous laiſſe libres

de penſer tout ce qu'il vous plaît ſur la Religion & ſur Dieu même?

Mais ce que nous ne croyons pas devoir tolérer en vous, c'eſt l'enſeignement de l'erreur, par la publication que vous en faites dans vos Livres. Depuis plus de dix-ſept ſiecles, le Chriſtianiſme eſt en poſſeſſion de ſes dogmes, comme d'un héritage qui lui a été tranſmis de main en main. Il a triomphé des Légions ennemies, qui, dans tous les âges, lui déclarerent la guerre. La force du Tout-Puiſſant peut ſeule lui avoir donné tant de victoires. Il eſt le titre de nos eſpérances éternelles, & ſes biens nous ſont plus chers que tous les domaines de la terre. Comment le laiſſerions-nous attaquer impunément? Pourrions-nous demeurer tranquilles, en voyant renverſer ſon culte, ſes Autels, & élever, ſur leurs ruines, les Idoles d'Epicure, de Socin ou de Spinoſa: *In his omnis homo miles.*

Votre doctrine eſt nouvelle; elle n'eſt pas même conſtante parmi vous; un de vos derniers Ecrivains ſent, dès ſa Préface, qu'il va s'égarer, *& il compte marquer l'erreur par ſon naufrage.* Il n'eſt pas difficile d'être Prophete en pareil cas. La nôtre, au contraire, eſt de tous les temps; elle porte tous les caracteres de la vérité;

& dès lors la condition n'eſt plus égale entre vous & nous.

A vous entendre dans la converſation ou dans vos préambules, vous n'avez d'autre objet que de propoſer les doutes qui vous inquietent, de vous en éclaircir, & par vos recherches, de parvenir à connoître le vrai. Mais quand on lit vos Ouvrages, on vous voit employer tous les efforts & les ruſes de l'art, pour détruire les vérités les plus généralement reçues & les plus ſacrées. Comment nous ſeroit-il permis d'obſerver le ſilence & le Tolérantiſme, quand nous voyons l'Auteur trop connu des *Penſées philoſophiques* pointer droit & nommément ſur les trois Perſonnes divines, ſur Jeſus-Chriſt, ſur la certitude de ſes miracles; déclarer nettement qu'il ne peut les croire, & les traiter de merveilleuſes illuſions, pareilles à celle de l'Augure *Navius*, &c. couvrir d'un mépris ignominieux nos Livres inſpirés; ſoutenir hardiment qu'ils ſont corrompus ſans reſſource, & nous imputer d'en convenir; vouloir ravir l'eſtime ſi juſtement due aux Peres de l'Egliſe; s'épancher en regrets amers & en gémiſſements, ſur la perte qui a été faite des Livres de Celſe, de Porphyre, ou des autres ennemis de l'Egliſe; nous accuſer de les avoir détruits, pour écarter les coups

mortels qu'ils portoient au Christianisme; se déclarer l'Apologiste de toutes les passions; dédier ces belles maximes aux Esprits forts par une allégorie fadement ironique; enfin, consacrer un autre Ouvrage du même goût aux jeunes gens?

Que penseriez-vous des Chrétiens, s'ils voyoient tranquillement déchirer ainsi l'Evangile? Vous les prendriez pour des hommes vaincus, qui n'ont rien à répondre, ou pour des lâches & des indifférents, que les intérêts de leur Religion n'émeuvent point. Si nous repoussons l'attaque en vous réfutant, nous sommes, selon vous, des persécuteurs & des fanatiques. Croyez-moi, vous nous imputez ici vos défauts, & j'en appelle au Public sensé; il en jugera par cet exemple entre mille autres. Après que votre dernier Ecrivain a si bien prouvé par sa propre conduite, de quels égarements l'*Esprit* est capable, il prévoit qu'on ne manquera pas de relever les siens; &, pour parer les coups, il veut se mettre sous la sauvegarde de la liberté & du Tolérantisme. Qu'on lise le vingt-quatrieme Chapitre du *II. Discours*, & l'on y verra un fanatisme réel, armé contre un fanatisme imaginaire; & non content de s'être si violemment emporté dans cet endroit, il y revient avec une nouvelle fureur au

dixieme Chapitre du *IV. Discours.* Voilà ce que vous prétendez que nous devons voir & écouter en silence; mais ne vous y attendez pas. Le Ciel suscitera toujours parmi nous des défenseurs de sa cause, comme les Histoires vous apprennent qu'il en a suscités dans tous les siecles, pour confondre les erreurs. Nous avons la confiance qu'il dissipera ces torrents fangeux, trop foibles pour renverser les arbres; mais qui abattent le roseau, & le couvrent de leur limon. Oui, si nous avions la foiblesse de nous taire, les pierres crieroient pour nous: *Si hi tacuerint, lapides clamabunt.* (*b*)

Ne perdez point de vue, je vous prie, que vous êtes ici les aggresseurs, & que nous demeurons sur la défensive, en repoussant les traits que vous lancez contre une Religion démontrée vraie de cent & cent manieres. Or, si la défense, en général, est de droit naturel, en cette occasion elle devient un devoir. Où en seroient les hommes & la Religion quelconque, si l'on avoit laissé introduire dans le monde toutes les Sectes qui se sont élevées depuis dix-sept siecles? Je ne serois pas embarrassé d'en compter trois cents, qui deshonorent essentiellement la Divinité

(*b*) *Luc.* 19, 40.

& la raiſon humaine. Il n'y en avoit aucune qui ne pût réclamer comme vous en faveur du Tolérantiſme, & de la liberté de penſer & d'écrire. Eh bien! que verrions-nous, ſi on les eût ſouffertes? Une foule innombrable d'infames Gnoſtiques, qui, ſous le voile d'une prétendue Philoſophie ſublime, de la raiſon & des droits de la Nature, ſe formoient à l'envi des ſyſtêmes plus qu'abſurdes ſur la Divinité, par la chimere de leurs Eons; qui aſſocioient ſon culte à celui des Puiſſances infernales dans les opérations de la Magie; qui, dans leurs aſſemblées ténébreuſes, ne reſpectoient ni l'âge, ni le ſang, ni le ſexe, & s'abandonnoient à des abominations que l'on n'oſe décrire. Nous verrions regner publiquement toutes les impiétés, les horreurs & les extravagances du Manichéiſme & de ſes branches. Que dis-je? Les Moſquées ſe croiroient en droit de diſputer la premiere place à nos Temples, & nous verrions encore fumer l'encens des Païens aux pieds de leurs Idoles, puiſque votre *Oracle* voudroit qu'on les excuſât & qu'on les tolérât comme les autres. Dans vos principes, tous pourroient dire d'après vous, qu'il eſt affreux de vouloir mettre des entraves à leur eſprit & à leur conſcience, ſi on ne leur permettoit pas d'ex-

poſer leurs ſentiments, & d'exercer leur Religion.

Nous n'entreprenons pas, me dit le Gentilhomme, d'exclure le Chriſtianiſme, ni même le Catholiciſme de la France. Nous les laiſſons ſubſiſter comme toutes les autres Religions; & nous prétendons que ce Tolérantiſme univerſel, loin de troubler l'Etat, y feroit, au contraire, regner l'union entre les Citoyens. Voyez ſi les choſes ne ſe paſſent pas ainſi en Angleterre, où toutes les Sectes ſont permiſes. Tout y eſt tranquille dans le Gouvernement. Le Déiſte écrit en faveur des Unitaires; le Chrétien défend l'Evangile; le Proteſtant ſoutient la Réforme; les Hobbiſtes combattent la Loi naturelle; les différentes claſſes du Matérialiſme travaillent, chacune de leur côté, à établir le regne univerſel de la matiere : Berkley ſoutient qu'il n'exiſte pas même de corps dans la Nature, & ainſi des autres. Toutes ces Sectes publient hautement leurs opinions; il eſt permis d'écrire indifféremment pour & contre. Pourquoi ne nous accorde-t-on pas la même liberté en France?

Voilà, en peu de mots, répondis-je, beaucoup de choſes qui mériteroient bien d'être examinées; mais je n'y répondrai que ſuccinctement.

1°. Eſt-il bien vrai que vous conſentiez à laiſſer ſubſiſter en France le Chriſtianiſme & le Catholiciſme? J'ai bien de la peine à me le perſuader; & vous nous aſſurez vous-même, (*i*) avec enthouſiaſme, que, ſi

(*i*) Je ne ſerois pas embarraſſé d'en donner cent preuves formelles, tirées des *Oeuvres de Mr. de Voltaire*, des *Mœurs*, des *Penſées philoſophiques*, de l'*Hiſtoire de l'Ame*, de l'*Inégalité des conditions*, &c. On dit qu'il y en a grand nombre dans le *Dictionnaire Encyclopédique*; mais je n'ai point lu ce livre. Je ne citerai que cet échantillon de l'*Eſprit*, *page* 229. " A quel mépris faut-il „ donc condamner quiconque veut retenir les „ Peuples dans les ténebres de l'ignorance? On „ n'a point encore, juſqu'à préſent, aſſez inſiſté ſur cette vérité... Avant d'attaquer des „ erreurs généralement reçues, il faut envoyer, „ comme des colombes de l'Arche, quelques „ Vérités à la découverte, pour voir ſi le Déluge des préjugés ne couvre point encore la „ face du Monde; ſi les erreurs commencent à „ s'écouler; & ſi l'on apperçoit çà & là dans „ l'Univers quelques Iſles, où la Vertu & la „ Vérité puiſſent prendre terre, pour ſe communiquer aux hommes.

„ Mais tant de précautions ne doivent ſe „ prendre qu'avec des préjugés peu dangereux. „ Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la „ domination, veulent abrutir les Peuples, pour „ les tyranniſer? Il faut, d'une main hardie, briſer le taliſman d'imbécillité auquel eſt attachée „ la puiſſance de ces Génies malfaiſants, découvrir aux Nations les vrais principes de la Mo-

vous pouviez extirper jusqu'à la racine & au dernier germe de la Religion Chrétienne, l'œuvre seroit bientôt consommée. Vous l'at-

---

„ rale, leur apprendre qu'insensiblement entraî-
„ nés vers le bonheur apparent ou réel, la dou-
„ leur ou le plaisir sont les seuls moteurs de
„ l'Univers moral, &c. „

On ne sait à qui il en veut le plus, ou aux Croyants, ou au Christianisme, dans cette *Déclaration de Guerre*, où il s'arme en fanatique réel, contre un fanatisme imaginaire. Quoi qu'il en soit, voici comment il traite ceux qu'il appelle *Moralistes*. " Ces ambitieux hypocrites & dis-
„ crets, sentent que, pour s'asservir les Peu-
„ ples, ils doivent les aveugler. Aussi ces IM-
„ PIES crient-ils, sans cesse, à l'impiété contre
„ tout homme né (comme nous) pour éclairer
„ les Nations; toute vérité leur est suspecte. Ils
„ ressemblent aux enfants que tout effraie dans
„ les ténebres. Ils ne veulent point de *Vérités*
„ *nouvelles*. Ce sont des hommes dont l'esprit
„ est dépourvu de talents, & l'ame de vertus,
„ auxquels, pour être de grands scélérats, il
„ ne manque que du courage; incapables de
„ vues élevées & neuves, ils croient que leur
„ considération tient au respect imbécille ou
„ feint, qu'ils affichent pour toutes les opinions
„ & les erreurs reçues. Furieux contre tout
„ homme qui veut en ébranler l'empire, ils ar-
„ ment contre lui les passions & les préjugés
„ mêmes qu'ils mépriſent, & ne cessent d'effa-
„ roucher les esprits foibles par le mot de *Nou-*
„ *veauté*, comme si l'on ne pouvoit être ver-
„ tueux, sans être imbécille. Ils veulent qu'on

taquez avec trop de zele & d'ardeur dans ſes fondements & dans ſes principes, pour nous en laiſſer douter un inſtant. Eh! comment n'en ſerions-nous pas convaincus, quand vous ne la déſignez que par les noms odieux de foibleſſe, d'ignorance, de préjugés, de crédulité, d'imbécillité & de fanatiſme? Conviendroit-il que vous lui permiſſiez de ſubſiſter plus long-temps, ſi vous étiez maîtres de ſon ſort? Il eſt dans l'homme de ſouhaiter le dernier anéantiſſement des ſentiments & de la Religion, qui lui ſont diamétralement contraires. Ce n'eſt donc pas pour nous, c'eſt pour vous, que vous demandez le Tolérantiſme.

2°. Il s'enſuit, de ce ſentiment naturel à l'humanité, que vous êtes dans l'erreur, ou que vous voudriez nous y jetter, quand vous dites que l'union & la concorde regnent entre les différentes Sectes qui ſe trouvent en Angleterre. La poſſibilité s'y oppoſe, & le fait vous dément. Votre très-cher frere, l'Auteur des *Lettres Juives*, a vu les choſes par lui-même, & voici comme il nous les rend. " Quant à la Re-

---

„ tienne les Peuples proſternés devant les pré-
„ jugés, comme devant les Crocodiles de Mem-
„ phis. „ *Ibid. page* 224.

„ ligion, dit-il, (*k*) chaque Anglois paroît „ en avoir une à sa mode. Si l'on obligeoit „ tous les habitants de cette Isle, de mettre en écrit leur profession de Foi, il y „ en auroit autant de différentes, qu'il y a „ de différents Particuliers. Un Anglois *hait* „ *souverainement* un Presbytérien, & celui-ci lui rend parfaitement le change. Doutez-vous que les autres Sectes, opposées en des chefs bien plus importants, ne se traitent de la même maniere?

Vous ne parlez jamais de l'Angleterre que sur le ton de l'enthousiasme; & cela, parce qu'on y professe hautement toutes sortes de Religions, & même l'Athéisme, qui les exclut toutes, sans excepter celle dont les sentiments & les devoirs sont gravés en nous des mains de la Nature. Renaissez donc de vos cendres, infames Gnostiques, blasphémateurs Manichéens, Idolâtres insensés; cette Isle fortunée vous ouvre ses ports, & vous offre un asyle & un théâtre, où vous pouvez prêcher aussi librement vos dogmes impies, que le Wicléfiste & le Quaker. Le beau sujet d'éloge pour un Royaume, qui, en admettant toute Religion, autorise les monstres mêmes qui

(*k*) Lettre 122. *Item* 128 & 146.

la mettent en piece. " Nos Insulaires, me disoit un jour à Paris un Anglois sincere, de beaucoup d'esprit, & qui occupe actuellement une des premieres places de l'Etat, „ tiennent quelque chose de toutes les Re„ ligions, & fonciérement n'en ont au„ cune. Comparez-les à ces hommes pré„ tendus universels, qui s'imaginent possé„ der toutes les sciences, & qui, au vrai, „ ne savent rien. Je tremblerai, ajouta-t-il, „ aux premiers troubles civils que je verrai „ dans ma Patrie: la diversité des Religions „ y grossira furieusement l'orage.

Eh! reprit mon Introducteur, comment l'Etat pourroit-il empêcher cette variété? Il n'a nulle inspection sur la croyance des Citoyens. Quand je suis soumis au Tribut, à la Police & aux Loix du Royaume, que lui importe si je crois, ou non, la Divinité de Jesus-Christ, l'inspiration de vos Ecritures, la Révélation de vos Dogmes, la Spiritualité de l'Ame? Si je suis dans l'erreur, ce sont mes affaires, j'en porterai la peine; mais vous n'avez nul droit de me contraindre & de me damner.

Vous confondez encore, lui dis-je, la croyance intérieure avec les démarches publiques. Le Ministere ne vous fait aucune question sur vos sentiments personnels; mais

il est de son devoir de vous réprimer, quand vous publiez une Doctrine contraire à la Religion professée dans l'Etat. Alors vous devenez perturbateurs de son repos, dignes des peines que mérite ce crime, & vous n'avez plus de droit à la Tolérance secrete. L'Etat, dit le véritable *Ami des Hommes*, ne punit pas les omissions, mais seulement les commissions.

Si l'on veut en croire les grands termes dont vous vous parez, il n'est point de sujets plus fideles que vous aux Loix du Royaume où vous vivez. Mais dans le fait, vous employez tous vos efforts pour anéantir la principale de ses Loix, la base de toutes les autres, je veux dire sa Religion.

Que faites-vous pour éluder le reproche que nous vous en adressons? Vous soutenez, & je l'ai entendu moi-même, que le Christianisme n'est point une Loi de l'Etat. Il faut que l'antipathie que vous avez conçue contre lui, vous ait jettés dans un prodigieux aveuglement, pour avancer un paradoxe aussi énorme. Mais à qui appartient-il d'en décider? Est-ce à vous, ou au Souverain, aux Magistrats qu'il a rendu dépositaires de ses sentiments & de son autorité, enfin à la voix publique? Eh bien! interrogez le Monarque, & priez-le de vous décider la question.

Il le fera avec cette bonté & cette droiture d'ame qui forment son caractere ; il vous dira sincérement ce qu'il en pense. Consultez ses Organes, qui président, avec tant de sagesse, à ces augustes Tribunaux, où la Justice & la Vérité se font entendre par leurs bouches ; adressez-vous au Corps célebre des Jurisconsultes ; rassemblez tous les Ordres de l'Etat, & demandez-leur si le Christianisme n'en est pas la premiere Loi.... Vous êtes trop sûrs de la réponse, pour risquer la question à visage découvert. Pourquoi donc mettez-vous le fait en doute, ou plutôt pourquoi le niez-vous ?

Parcourez l'Histoire du Monde depuis l'origine des Empires & des Républiques, vous y verrez que chaque Etat eut toujours sa Religion pour premiere Loi, & que tous les Particuliers qui entreprirent de l'attaquer, ou d'en introduire une nouvelle, soit par leurs écrits, soit par la prédication, en furent toujours punis par le Ministere public. Une Mission divine, constatée par de vrais prodiges surnaturels, ou une Doctrine prouvée par cette voie, peuvent seules autoriser les hommes à vouloir changer la Doctrine préexistente. Quelle pitié de voir plusieurs de vos Ecrivains faire ici la comparaison de la Philosophie d'Aristote, qu'un antique &

aveugle préjugé avoit, disent-ils, rendu aussi sacrée que la Religion, & dont on a enfin abjuré les erreurs? Un tel raisonnement se couvre assez de honte lui-même, sans qu'il ait besoin que l'on y en ajoute.

J'ose le dire; quelque absurdes que fussent les impiétés de l'Idolâtrie, les Païens eussent été en droit de demander aux Apôtres & à leurs successeurs, par quel titre ils venoient attaquer le culte des Dieux, & proposer une Doctrine inconnue, s'ils n'avoient vu les Ministres de l'Evangile opérer des Miracles, & produire ainsi leurs Lettres de créance avec la preuve de leur Mission. Aussi Jesus-Christ y avoit pourvu, en leur donnant le pouvoir de chasser les Démons, de guérir subitement toutes les maladies, & de ressusciter les morts. Il continua ce don à son Eglise, jusqu'à ce que la Doctrine évangélique fût suffisamment établie.

Vous faites jouer tous vos ressorts pour la détruire par vos Ecrits insidieux, & pour lui substituer le Déisme, le Matérialisme, le Naturalisme, ou même l'Anti-naturalisme de Hobbes; car il s'en faut bien que vous soyez tous du même avis. Eh bien, si vous voulez que l'Univers se range sous vos drapeaux, donnez la preuve de votre mission, citez vos miracles, ou montrez vos titres d'exception.

Pour

Pour moi, je ne vois d'autre prodige en vous qu'un excès d'aveuglement & de témérité. Où nous conduira-t-on, si tout Particulier a droit de s'ériger, de sa propre autorité, en Dogmatiste & en Prédicant, pour renverser l'ancienne croyance, & en établir une nouvelle?

Loin de vous plaindre, & de dire que le Ministere public vous persécute injustement, sachez-lui gré, au contraire, de ce qu'il ne condamne que vos Ecrits. Il a même le ménagement de supprimer vos noms, quoiqu'ils ne soient que trop connus; & il ne blesse vos personnes, que lorsque vous vous êtes mis totalement à découvert, & témérairement présentés sous ses coups. Mais souffrez que je vous renvoie sur tout ceci à *l'Ami des Hommes*, II. Partie, Ch. IV.

Quand votre Oracle s'est mis en vivacité de ce que nous le *damnons*, & ceux qui pensent comme lui, que n'ai-je osé lui répondre par ces belles paroles de Tertullien: *O testimonium animæ naturaliter Christianæ!* O témoignage précieux d'une ame qui tient naturellement le langage du Christianisme, tant il est profondément gravé en elle! Vous craignez donc d'être damnés; & vous le craignez si fort, que vous redoutez jusqu'à l'arrêt que nous en portons. *O testimonium!* Mais qu'appréhendez-vous, si,

comme vous dites le croire, les Ecritures qui vous en menacent, ne sont que des Livres purement humains; si Jesus-Christ, qui a prononcé votre condamnation, n'a été qu'un homme tel que les autres; si l'idée d'un Dieu vengeur n'est qu'une idée fausse & barbare, ou l'imagination de quelques fanatiques atrabilaires, qui se le représentent tel qu'ils sont eux-mêmes; si la Religion Chrétienne que vous rejettez, n'est que chimere & superstitions; si enfin il n'y a pas même de châtiment éternel pour les Idolâtres, les Mahométans & les libertins? Quelle contradiction entre vos discours & les frayeurs de votre conscience! Le trouble dans lequel elle vous jette est si grand, qu'il offusque votre raison. *O testimonium!*

Eh, quel mal peut vous faire le jugement que je porte sur votre sort à venir? Ai-je le pouvoir de vous précipiter dans les abymes éternels? Vous vous effrayez sur la simple menace que je vous en fais. Sur quoi est-elle fondée cette menace? Est-ce sur mon autorité propre? Non; car elle ne mériteroit que vos mépris. Mais je vous juge d'après la Loi de l'Evangile, dont vos frayeurs mêmes attestent la vérité. *O testimonium animæ naturaliter Christianæ!*

Voilà assurément la plus palpable de tou-

tes les contradictions: la perſuaſion de l'impunité, & la crainte d'être puni. Votre Oracle aura beau s'étourdir tant qu'il voudra; il aura beau nier en nous l'idée innée d'un Etre ſuprême, juſte Juge & Vengeur des infidélités commiſes contre ſa Loi; je le défie d'en jamais rien croire ſincérement, ni d'impoſer ſilence aux remords de ſon ame; &, en dernier reſſort, j'en appelle à la premiere maladie ſérieuſe dont il ſera attaqué. C'eſt alors que l'on verra encore bien mieux, (& je le demande au ciel par l'eſtime très-réelle que j'ai pour lui,) combien ſa conſcience eſt en oppoſition avec ſa plume. Souffrez que je vous rappelle ces beaux Vers que vous me citiez hier, & que je lui en faſſe l'application.

. . . . . .

Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence:
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur;
Il ne peut la changer; *ſon Juge eſt dans ſon cœur.*

Vous me paroiſſez bien aigri contre notre Oracle, me dit le Gentilhomme. Seriez-vous tellement rebuté, que vous ne vouluſſiez plus le voir? Certes, lui répondis-je, il s'en faut beaucoup que j'y renonce. Je ſerois même très-fâché, ſi les réflexions que je viens de vous confier, parvenoient juſ-

qu'à lui ; car je compte bien lui faire ma cour, toutes les fois qu'il voudra me le permettre, & que vous aurez la bonté de m'y introduire. Je vous le conseille, dit mon Ami ; les Conversations suivantes éclairciront, sans doute, ce que vous ne comprenez pas encore, & je me prêterai, de grand cœur, à satisfaire vos désirs.

IV. CONVERSATION.

MOn Ami me tint parole. Deux jours après, il me demanda obligeamment si je voulois aller voir l'Oracle. Très-volontiers, lui dis-je ; vous ne sauriez me proposer une partie plus agréable. Sur le champ nous nous mîmes en chemin.

L'Oracle me reçut avec beaucoup d'amitié, me témoigna la joie qu'il avoit de me revoir, & me fit entendre qu'il n'y comptoit presque plus. N'avez-vous pas été un peu surpris, me dit-il, des principes que je vous ai donnés dans notre premiere Conversation ? Ils ont dû vous paroître étranges ; car j'avoue qu'ils sont fort différents de ceux que l'on enseigne parmi vos Croyants. A ce mot, je regardai mon Introducteur, qui sourioit. Je compris aussi-tôt qu'il m'a-

voit décélé, & que ces Messieurs ne se piquent pas d'une grande exactitude sur le secret qu'ils ont promis. Je convins avec l'Oracle que j'avois trouvé des difficultés sur certaines choses qu'il m'avoit dites très-contraires aux maximes que l'on m'avoit enseignées dès l'enfance ; mais j'ajoutai que c'étoit peut-être ma faute, ou l'effet des préjugés, & que la suite de ses instructions leveroit probablement tous mes doutes. Vous avez eu tort, me dit-il, de ne me pas faire part de vos réflexions sur ce qui vous embarrassoit. Je ne l'aurois point trouvé mauvais. Je vous aurois satisfait avec plaisir; & je vous en donne toute permission pour l'avenir. Reprenons le sujet où nous l'avions laissé.

J'avois commencé à vous parler du Christianisme, & je vais vous faire voir que j'en ai dit plusieurs choses qui y sont parfaitement conformes. Lisez ces belles paroles qui commencent mon Ode à Messieurs de l'Académie des Sciences, qui ont été au Cercle polaire & sous l'Equateur, pour déterminer la figure de la Terre; j'invoque ainsi le secours du Verbe, cette Sagesse éternelle, engendrée du Pere, & source de toutes nos lumieres. (*a*)

(*a*) *Tome 6, page 94.*

O Vérité ſublime! ô céleſte Uranie!
Eſprit né de l'Eſprit, qui forma l'Univers,
Qui meſure des cieux la carriere infinie,
Et qui peſe les airs,
. . . . . .
Entends ma foible voix.

Je louai beaucoup l'Oracle ſur la ſublimité de ce début; & je lui dis, qu'un homme qui n'auroit aucune connoiſſance de la Révélation, ou qui ne l'admettroit pas, ne s'exprimeroit jamais en termes auſſi divins, la plupart tirés de nos Ecritures. Les *Nouveaux Philoſophes* ne ſont pas aſſez reconnoiſſants à cet égard.

Ecoutez ce que j'ai dit de la même Sageſſe incarnée dans mon Poëme ſur *la vraie Vertu.* (*b*)

Quand l'Ennemi divin des Scribes & des Prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres,
De cet air inſolent, qu'on nomme *Dignité*,
Le Romain demanda: *Qu'eſt-ce que Vérité?*
L'Homme-Dieu, qui pouvoit l'inſtruire ou le confondre,
A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſoit aſſez à tous,
Que ce vrai tant cherché n'étoit pas fait pour nous.
Mais lorſque, pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple Citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, Diſciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'homme, & quel eſt ſon devoir:

(*b*) *Tome 6, page 43.*

Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui savoit tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un seul mot ses décrets solemnels:
Aime Dieu, lui dit-il, mais aime les Mortels.
Voilà l'Homme & sa Loi.

Je ne pouvois parler plus correctement sur les Miracles de Jesus-Christ, quand j'ai dit, que " la Physique (*c*) n'a rien de commun avec les Miracles. La Religion ordonne de les croire, & la raison défend de les expliquer. " Auparavant j'avois reconnu celui des quatre mille personnes, rassasiées avec cinq pains & trois poissons.

J'ai rendu hautement témoignage à l'établissement divin de l'Eglise Chrétienne, à la primauté de celle de Rome, à la pureté de sa Foi, & à la sainteté de l'auguste Sacrifice qu'elle célebre. (*d*)

Près de ce Capitole, où regnoient tant d'allarmes,
. . . . . .
Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante;
Là, son premier Apôtre, avec la Vérité,
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque temps l'imiterent,
D'autant plus respectés, que plus ils s'abaisserent.

(*c*) *Tome 9, page 333.*
(*d*) Henriade, *Chant 4.*

Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu ;
La pauvreté soutint leur austere vertu ;
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien désire,
Du fond de leur chaumiere ils voloient au Martyre.
. . . . . .
Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle, (e)
Voit, connoît, aime enfin sa lumiere immortelle.
Il avoue, avec foi, que la Religion
Est au-dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnoît l'Eglise, ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

J'ai rendu publiquement hommage de mon respect & de ma soumission au Pape Benoit XIV, en lui dédiant ma Tragédie de *Mahomet*. Je lui parle en ces termes : " Si je „ suis (f) un des moins élevés des Fideles, „ je suis un des plus grands admirateurs de „ votre vertu. J'espere donc que sa Sain-

(e) La Vérité : ceci est du *Chant* 10, vers la fin.

(f) *Tome* 3, *page* 116.

„ teté voudra bien me pardonner la liberté
„ que je prends de soumettre *au Chef de*
„ *la vraie Religion* un Ouvrage fait con-
„ tre le Fondateur d'une Secte fausse &
„ barbare. A qui mieux qu'au *Vicaire* &
„ à l'imitateur d'un Dieu de Paix & de Vé-
„ rité, pourrois-je dédier cette satyre de
„ la cruauté & des erreurs d'un faux Pro-
„ phete?

Après des témoignages aussi formels, rendus publiquement à la Religion des Chrétiens, peuvent-ils douter que je n'en sois un fidele Disciple? Et vous-même, qu'en pensez-vous? Laissez parler votre cœur. Tels que soient ses aveus, je vous proteste qu'ils ne vous feront aucun tort dans mon esprit.

Puisque vous me défendez expressément, répondis-je à Mr. de Voltaire, de vous rien dissimuler, je vous avouerai que je suis dans la plus grande indécision. D'une part, vous venez de me faire une confession exacte, sublime & complette de nos dogmes fondamentaux. Il me paroîtroit injuste de rien exiger de plus précis; & il semble que la persuasion seule peut tenir un si beau langage. Je dois vous supposer de la sincérité dans une matiere aussi grave; & avec ce préjugé favorable, dû aux honnêtes gens, je ne saurois croire que vous ne pensiez rien de ce

que vous dites avec tant d'éloquence. D'autre part, je sais des hommes, bons connoisseurs en ce genre, qui n'ont aucun motif de rivalité ou de haine contre vous, incapables de calomnie, qui, après avoir lu attentivement vos Ouvrages, assûrent que le plus subtil poison de l'incrédulité y est par-tout répandu avec un art infini, & qui soutiennent que l'enfer ne pourroit en produire de plus funeste à la Religion.

Eh bien, reprit l'Oracle en riant, dites-leur, de ma part, qu'ils ont raison : j'ai été charmé de vos aveus; je vais vous en faire à mon tour.

Né avec une passion extrême de me faire un nom parmi ceux que l'Esprit philosophique a rendu célebres, j'y aspirai dès ma jeunesse, par la liberté que je donnai de secouer le joug de tout ce qui peut contraindre l'Esprit & la Nature. Plus d'une fois mon bonhomme de pere en versa des larmes ameres. Le pere le Jay, mon Professeur de Rhétorique au Collége de Louis le Grand, s'apperçut comme lui du penchant qui me dominoit, & fit un jour mon horoscope. En me prenant par la boutonniere, il me dit en pleine classe : *Malheureux, tu seras le drapeau des Incrédules & des Impies.*

Il étoit trop honnête homme pour que je

vouluſſe le faire mentir. Je me ſentois du talent pour les vers; & les premiers eſſais de ma muſe furent déja des eſcarmouches d'incrédulité & de libertinage. J'entrepris ma *Henriade* à vingt-cinq ans à la ſortie de la Baſtille. La nature de ce Poëme, le ſujet que je traitois, la Cour & la Nation à qui il étoit préſenté, demandoient que je parlaſſe de la Religion en termes auſſi avantageux que je l'ai fait, & que vous l'avez entendu dans les vers que je vous en ai rapportés. Mais dès lors même, la politique ſeule conduiſoit ma plume. Depuis ce temps, je n'ai plus gardé qu'un coin du maſque, dont je crois encore devoir me couvrir, comme il eſt de regle parmi nous. Les eſprits ſuperficiels, ou prévenus en ma faveur, y ſont trompés; mais les Philoſophes ne s'y méprennent pas, & c'eſt par-là que je ſuis devenu leur Oracle.

Ceux d'entre vous qui ſe diſent attachés à leur Religion, & qui ne croient pas que je m'en écarte jamais, ſont donc bien ſimples & bien bornés, s'ils penſent que je n'avois pas Jeſus-Chriſt en vue, quand, ſans le nommer, j'en fais le parallele avec (g) l'Idole de *Fo*, ou *Foé*, adorée par les In-

(g) *Eſſai ſur l'Hiſtoire génér.* chap. I.

diens & les Chinois; quand j'ai dit que précisément dans le premier siecle de notre Ere, son culte commença à devenir célebre; qu'il passa pour un Dieu descendu sur la terre, à qui on rendit le culte le plus ridicule, &, par conséquent, le plus fait pour le vulgaire; que cette Religion infecta l'Asie; que les Bonzes, (les Prêtres & les Gens de Communautés,) sont les principaux Adorateurs de ce Dieu prétendu; que c'est en son nom qu'ils promettent une vie éternelle; qu'ils consacrent leurs jours à des exercices de pénitence qui effraient la nature; que leur fanatisme se subdivise à l'infini; qu'ils passent pour lui offrir des prieres & des sacrifices agréables, pour chasser les démons, pour opérer des miracles, & qu'ils vendent au Peuple la rémission des péchés; que cette secte séduit quelquefois des Mandarins; & que, par une fatalité qui montre que la superstition est de tous les Pays, quelques Mandarins ou grands Seigneurs se sont fait tondre en Bonzes par piété.

Le vulgaire de vos Croyants est donc bien aveugle, s'il ne voit pas que j'ai ajusté à ma façon l'histoire du *Dalailama*, pour tourner en ridicule votre Eglise & le Pape, que j'avois appellé en lui écrivant: *Le Chef de la vraie Religion, le Vicaire & l'I-*

mitateur du Dieu de Paix & de Vérité. Ce Dalailama, ai-je dit, passe pour Successeur & Vicaire du Dieu *Fo*, & l'on croit son trône éternel. Les Princes lui parlent à genoux. Il décide souverainement les points de la Foi, sur lesquels les *Lamas* ou *Prêtres* sont divisés. Il s'est, depuis quelque temps, fait Souverain; l'Empereur reçoit ses Ambassadeurs, & lui en envoie, avec des présents considérables. Ces Sectes sont tolérées à la Chine pour l'usage du vulgaire, comme des aliments grossiers faits pour le nourrir; tandis que les Magistrats & les Lettrés, séparés en tout du Peuple, se nourrissent d'une substance plus pure. Je laisse à faire l'application de ce parallele.

Elle est aussi claire qu'ingénieuse, dis-je à l'Oracle. C'est un tableau si bien allégorisé, que tout le monde en voit le rapport. Vous vous feriez même fait injure & à vos Lecteurs, si vous eussiez cru qu'il a besoin de commentaire.

Celse & Julien, continua-t-il, quoique gens d'esprit, n'y entendoient rien, quand ils combattoient votre Religion par le raisonnement. Cette voie ne réussira jamais: aussi n'en veut-on point parmi nous. Ils devoient déguiser leur marche & les coups qu'ils vouloient porter à leur adversaire, afin de le sur-

prendre, & de le percer lorſqu'il ne s'y attendoit pas : ils devoient, comme moi, imaginer d'ingénieuſes fictions, par leſquelles ils auroient d'abord amuſé l'eſprit ; & enſuite lui faire voir, dans des ſujets étrangers & bizarres, les abſurdités de la Foi Chrétienne. Voilà ſenſiblement où j'en voulois venir dans ce que j'ai écrit ſur le Dieu *Fo* & ſur le *Dalailama* des Tartares.

Je conviens, Monſieur, qu'il y a beaucoup d'eſprit dans cet emblême. Mais qui ſait manier le pinceau, & aſſortir les couleurs & les caracteres avec autant d'art que vous l'avez fait ? Il y a dans ce tableau des licences & des traits hardis dont vous ſeul êtes capable.

Penſez-vous encore, reprit-il, que j'avois un autre but, quand j'ai donné l'Hiſtoire des Quakers ? Ces dévots fanatiques & du premier ordre ne méritent que le ſouverain mépris d'un homme ſenſé. Mais je m'en ſuis ſervi comme d'une allégorie, pour montrer que ce qu'ils ont conſervé de l'Evangile & de la Religion Chrétienne n'eſt qu'un tiſſu de folies, & que ce qu'ils en ont rejetté eſt, au jugement de la raiſon philoſophique, une preuve de leur ſageſſe. Je ſuppoſe qu'un ancien de leur Secte répondit ainſi aux queſtions que je lui avois faites.

„ Non, (*h*) je ne ſuis point baptiſé, &
„ cependant je ſuis Chrétien. Mais je ne
„ crois pas que le Chriſtianiſme conſiſte à
„ jetter de l'eau ſur la tête d'un enfant
„ avec (*i*) un peu de ſel. Le Chriſt reçut
„ le Baptême de Jean; mais il ne baptiſa ja-
„ mais perſonne. Nous ne ſommes pas les
„ Diſciples de Jean, mais du Chriſt, &
„ nous croyons que ceux qui profeſſent une
„ Religion toute ſainte & toute ſpirituelle,
„ doivent s'abſtenir des cérémonies Judaï-
„ ques. Nous n'avons point d'autre Com-
„ munion parmi nous que celle des cœurs.
„ Tous vos Sacrements ſont d'invention hu-
„ maine, & ce mot ne ſe trouve pas une
„ ſeule fois dans l'Evangile. Tu peux lire
„ l'expoſition de notre Foi par *Robert Bar-*
„ *cley;* c'eſt un des meilleurs Livres qui
„ ſoit jamais ſorti de la main des hommes.
„ Nos ennemis conviennent qu'il eſt très-
„ dangereux; cela prouve combien il eſt
„ raiſonnable. Nous affirmons la vérité par
„ un *oui* ou par un *non*. Les Juges nous
„ en croient ſur notre ſimple parole, lorſ-
„ que tant d'autres Chrétiens ſe parjurent

(*h*) Religion des *Quakers*, *tome* 7, *page* 196 & ſuivantes.

(*i*) On n'a jamais jetté du ſel ſur la tête de ceux que l'on baptiſe.

„ ſur l'Evangile. Le premier d'entre nous,
„ homme ou femme, jeune ou vieux, qui
„ ſe ſent inſpiré, explique l'Evangile aux
„ autres. A Dieu ne plaiſe que nous oſions
„ ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint
„ Eſprit le Dimanche, à l'excluſion de tous
„ les autres Fideles. Graces au Ciel, nous
„ ſommes les ſeuls ſur la terre qui n'ayons
„ point de Prêtres. Nous nous en trouvons
„ bien, & ne nous enviez point ce bon-
„ heur. Ces mercenaires domineroient bien-
„ tôt parmi nous, & nous opprimeroient.
„ Irons-nous marchander l'Evangile, ven-
„ dre l'Eſprit ſaint, & faire, d'une aſſem-
„ blée de Chrétiens, une boutique de Mar-
„ chands? Nous ne donnons point d'ar-
„ gent à des hommes vétus de noir, pour
„ aſſiſter nos pauvres, pour enterrer nos
„ morts, pour prêcher les Fideles. Nous
„ remontons notre établiſſement juſqu'à Je-
„ ſus-Chriſt, qui fut le premier Quaker.
„ Mais il fut renouvellé & réformé en An-
„ gleterre en 1642. par *George Fox*, qui
„ prêcha en vrai Apôtre, c'eſt-à-dire, ſans
„ ſavoir, ni lire, ni écrire. Il fut mis en pri-
„ ſon, & traité comme un fou. Un ſoldat
„ lui ayant donné un grand ſoufflet, parce
„ qu'il tutoyoit le Juge, Fox préſenta l'au-
„ tre joue, ſelon l'Evangile, & le pria de lui

„ donner un autre soufflet pour l'amour de
„ Dieu, &c.

Un badinage tel que celui-là, semé d'ironies & de traits lancés contre votre Religion, fera plus d'effet sur les trois quarts des Lecteurs, que tous les arguments de la Métaphysique & de la Théologie.

Vous avez raison, lui dis-je; car il y a peu de personnes qui aiment ces raisonnements abstraits, & même qui soient en état de les soutenir. Ils gênent l'esprit, & vos apologues l'amusent. On est bien près de croire un Ecrivain qui a le talent de plaire; & dans notre siecle, ce talent vaut beaucoup plus que le solide & le vrai. Quand on le possede comme vous, on peut hardiment tout hazarder, & l'on est sûr de trouver des approbateurs.

Je vous avouerai franchement, me répondit Mr. de Voltaire, que j'y compte un peu. Pour varier mes armes, tantôt j'avance un paradoxe, & je dis (*k*) que tout ce qui compose votre Religion, jusqu'aux noms, aux usages, aux cérémonies & aux dignités de l'Eglise Romaine, est de l'institution des Grecs: *Baptême*, *Eucharistie*, *Liturgie*, *Diocese*, *Paroisse*, *Evêque*, *Prêtre*, *Dia-*

(*k*) *Essai sur l'Hist. génér.* chap. 21.

cre, *Moine*, *Egliſe*, tout eſt Grec. Rien de plus pitoyable que ce ſophiſme, par lequel je veux faire croire que toutes ces choſes ont été inventées par les Grecs, parce qu'elles en portent le nom; comme ſi les noms d'une Langue ou d'une autre prouvoient l'origine de la choſe. Je ſais que ce raiſonnement eſt ridicule. Mais qu'importe; le plus grand nombre de mes Lecteurs y ſera trompé, & c'eſt tout ce que je demande.

Tantôt j'attaque les premieres ſources & les fondements de votre Foi, en niant l'authenticité & l'inſpiration de vos Ecritures; & cela par deux raiſons qui n'ont pas l'ombre de la ſolidité & de la vraiſemblance. Premiérement, je ſoutiens que les Livres des Chinois (*l*) précedent de pluſieurs mille ans ceux de Moïſe, & que le *Hanſcrit* des Brachmanes Indiens (*m*) eſt le plus ancien Livre de toute l'Aſie. Il ne manque à cela qu'un témoin qui les ait vus, & qui ait ſu les lire. C'eſt la premiere fois qu'on a cité un Livre des Brachmanes. Ainſi on doit me croire en faveur d'une ſi belle découverte; de même que quand je donne (*n*) neuf mille ans aux dogmes de Zoroaſtre.

(*l*) *Tome* 8, *page* 530.
(*m*) *Tome* 7, *page* 177.
(*n*) *Tome* 11, *page* 48.

Secondement, j'établis pour principe certain & pour pierre (*o*) de touche, que tout Livre qui peche contre la Physique, n'est point inspiré du Ciel; parce que Dieu n'est, ni absurde, ni ignorant. Or, il y a dans vos Ecritures des fausſetés grossieres en ce point: les Eaux (*p*) supérieures; la Création des Etres (*q*) aussi impossible que leur anéantissement; le période journalier du soleil autour de la terre démontré faux, quoique cette derniere expression doive naturellement être excusée par le langage commun fondé sur l'apparence, & que moi-même je m'en sois servi plusieurs fois. (*r*) Je sais bien que ces coups ne feront pas d'impression sur les connoisseurs & sur les gens sensés; mais ils ne composent pas le grand nombre, & les autres ne doutent point de ce que je dis.

Comme je m'étois contenté de répandre des nuages sur l'authenticité & l'inspiration de vos anciennes Ecritures, je suis la même méthode sur la Divinité de Jesus-Christ, qui est le point capital de votre Religion. Pour abréger la discussion infinie de cette matiere, j'oppose à toutes vos raisons l'autorité & le

(*o*) *Tome* 11, *page* 55.
(*p*) *Tome* 9, *page* 115. & *Tome* 11, *page* 114.
(*q*) *Tome* 7, *page* 204.
(*r*) *Tome* 11, *page* 38. & alibi.

ſentiment des immortels Wolf, Leibnitz, Newton, Clarke, Milord Bolinbrocke, & de pluſieurs autres Philoſophes, dont les génies ſublimes ont pénétré dans le ſanctuaire de la Nature & de la raiſon. " Or, ces Oracles „ de l'humanité entiere ne ſont (ſ) point „ du tout de l'avis de ſaint Athanaſe ſur le „ Chapitre de la Trinité; & ils vous diſent „ nettement que le Pere eſt plus grand que „ le Fils.... Le célebre Mr. Newton faiſoit „ à cette opinion l'honneur de la favoriſer. „ Ce Philoſophe incomparable, & toujours „ sûr dans ſes déciſions, penſoit que les Uni- „ taires ou Déiſtes raiſonnoient plus géo- „ métriquement. Mais le plus ferme Patron „ de la Doctrine Arienne eſt l'illuſtre Doc- „ teur Clarke, uniquement occupé de cal- „ culs & de démonſtrations, aveugle & „ ſourd pour tout le reſte, une vraie ma- „ chine à raiſonnements. C'eſt lui qui eſt „ Auteur d'un Livre aſſez mépriſé ſur *la Vé-* „ *rité de la Religion Chrétienne*; il ne „ s'eſt point engagé dans de belles diſputes „ ſcholaſtiques, que notre Ami appelle de „ *vénérables Billeveſées*; il s'eſt contenté „ de faire imprimer un Livre qui contient

(ſ) *Des Sociniens* & *Ariens*, tome 7, page 231. & ſuivantes.

„ tous les témoignages des premiers siecles,
„ pour & contre les Unitaires, & a laissé aux
„ Lecteurs le soin de compter les voix, &
„ de juger. Ce Livre du Docteur lui a at-
„ tiré beaucoup de partisans; mais l'a em-
„ pêché d'être Archevêque de Cantorbe-
„ ry.... Je crois que Clarke s'est trompé
„ dans son calcul, & qu'il valoit mieux être
„ Primat orthodoxe d'Angleterre (à la ma-
„ niere du Pays) que Curé Arien.

Ici je pris la liberté d'interrompre l'Oracle, pour lui représenter que je savois, de bonne part, sur Mr. Clarke & sur ses Ouvrages, des Anecdotes qui ne s'accordoient nullement avec ce qu'il venoit de dire.

Quelles sont ces Anecdotes, me dit-il? je serai charmé de les apprendre.

1°. On voit bien que vous n'avez pas lu son Livre sur *la Vérité de la Religion Chrétienne*, & que vous vous en êtes rapporté à des Juges imposteurs qui vous ont trompé. Vous dites que c'est un Ouvrage mépriſé. Il ne peut l'être que parmi les Déistes, qui voudroient se venger d'y être confondus par la force convaincante des raisonnements de l'Auteur.

2°. On convient que Mr. Clarke a été long-temps dans le parti des Ariens, lors même qu'il étoit déja Curé de la Paroisse

Royale de saint Jacques de Londres. A ce titre il étoit odieux aux vrais Protestants, &, par la même raison, grand ami de la Reine Caroline, femme du Prince aujourd'hui regnant, qui jouoit l'esprit fort, pour faire croire qu'elle avoit beaucoup d'esprit. Une des Dames d'honneur, fatiguée par les instances de la Reine, qui la pressoit de renoncer au Catholicisme, promit d'embrasser sa Doctrine, si on lui prouvoit que le Verbe n'est pas Dieu. Elle pria Mr. Hooke de lui procurer une conversation entre Mr. Clarke & un Théologien Catholique, où l'on discuteroit la matiere. Mr. Hooke lui amena le Docteur Hawarden, de la Faculté de Douay, qui commença la Conférence par demander à Mr. Clarke, *s'il croyoit que le Verbe de Dieu pût être anéanti.* S'il le peut, ajouta-t-il, il est au rang des simples créatures; s'il ne le peut pas, il est donc Dieu, consubstantiel à son Pere. Mr. Clarke fut tellement embarrassé & interdit par la question, qui alloit droit au fait, qu'il ne put pas répondre une seule parole. Mr. Hibson, Evêque de Londres, présent à la Conférence, éclata tellement de rire en voyant le grand Docteur des Ariens réduit au silence dès le premier mot, qu'il se retira, pour ne point augmenter sa honte, & alla publier l'avan-

ture par toute la Ville. Il y eut d'autres Conférences, qui ne firent pas moins de tort à la réputation du Curé de saint Jacques. Mr. Hawarden les a fait imprimer en Anglois.

Mr. Clarke étoit, de bonne foi, dans l'Arianisme, parce qu'il croyoit y voir la vérité; mais dès qu'il en eut reconnu l'erreur par sa propre défaite, il l'abjura : il eut même la droiture de chanter publiquement la palinodie dans les Sermons ou Lectures qu'il fit en chaire, pour concourir au prix des cinquante livres sterling, ou environ cinquante louis, fondé par Mr. *Boyle*, en faveur de ceux qui prouveroient mieux *la Vérité de la Religion Chrétienne*, *contre les Athées*, *les Déistes*, *les Païens*, *les Juifs*, *les Mahométans*, *& autres Incrédules*. Digne fondation d'un homme tel que Mr. Boyle, qui produit tous les ans d'excellents Ouvrages en Angleterre, & qui mériteroit bien d'avoir des Imitateurs en France, pour y animer les Apologistes de la Religion.

Mr. Clarke prêcha donc dans l'Eglise de saint Jacques ses faux Sermons de Controverse, où il suivit, dit son Editeur, tout le plan d'Abadie, & qui ont été réduits en son Traité sur la Vérité de la Religion Chrétienne. Lisez le Chap. XVII. sur la Trinité, & vous verrez comment il y parle de la

Divinité du Verbe qui s'eſt incarné. " Le
„ ſecond Article de notre Foi, dit-il, porte
„ que cet Etre exiſtant par lui-même, (la
„ Cauſe ſuprême & le Pere de toutes cho-
„ ſes,) a engendré une Perſonne divine,
„ qui eſt émanée de lui avant tous les ſie-
„ cles, & cela d'une maniere incompré-
„ henſible; que cette Perſonne eſt appel-
„ lée *Logos*, *la Parole*, *la Sageſſe*, *ou*
„ *le Fils de Dieu*; *qu'elle eſt Dieu de*
„ *Dieu*, *& que en elle habite toute la*
„ *plénitude de la Divinité*, c'eſt-à-dire,
„ qu'elle poſſede tous les attributs divins
„ dans toute leur perfection; qu'elle eſt l'I-
„ mage du Dieu inviſible, la ſplendeur de
„ la Gloire du Pere, & l'empreinte de ſa
„ Perſonne.

„ Que cette Perſonne étoit au commen-
„ cement avec Dieu; qu'elle jouiſſoit avec
„ Dieu de ſa gloire avant que le monde fût
„ fait; qu'elle ſoutient toutes choſes par ſa
„ parole puiſſante; qu'elle eſt enfin, pour
„ tout dire, *Dieu ſur toutes choſes*, *béni*
„ *éternellement* par communication de la
„ gloire du Pere. J'avoue, continue Mr.
„ Clarke, que la raiſon toute ſeule n'eſt pas
„ capable de nous donner la connoiſſance
„ de ce Dogme; mais elle acquieſce à la
„ découverte qui en eſt faite par la Révéla-
tion,

„ tion, & elle n'y trouve rien qui ſoit ab-
„ ſurde, ou contradictoire. On ne ſauroit
„ aſſez s'étonner de la hardieſſe de certains
„ Partiſans prétendus de la raiſon, qui ſe
„ récrient étrangement contre ce Dogme,
„ & qui s'efforcent, &c.

Après une Profeſſion de Foi auſſi ample & auſſi préciſe, je ſoutiens que Mr. Clarke n'a été dans l'Arianiſme ou le Déiſme que pendant un temps, & que, mieux inſtruit, il abandonna l'erreur en conſéquence de ſes conférences avec Mr. Hawarden ; témoignage authentique, qui prouve la force victorieuſe de nos raiſons, ſous leſquelles le plus ſavant des Ariens d'Angleterre ſuccomba. Eh ! pourquoi ceux de France ne veulent-ils pas les diſcuter d'auſſi bonne foi que lui ? La ſincérité demandoit donc, à mon avis, que vous reconnuſſiez ſon changement ; car enfin, s'il étoit encore Arien, lorſqu'il fit l'Ouvrage dont nous parlons, ce Docteur, que vous appellez *une vraie Machine à raiſonnement*, ne ſavoit nullement raiſonner, & la preuve s'en préſente d'elle-même par ce ſimple argument : Jeſus-Chriſt a dit qu'il étoit le Fils de Dieu, une même choſe avec lui ; que toutes choſes leur étoient communes ; qu'il avoit opéré de tout temps, & qu'il opéroit encore avec lui ; & il fai-

soit des Miracles pour le prouver : s'il a dit vrai, donc il étoit Dieu, donc sa Religion est divine. Mais s'il a trompé les hommes, donc sa Religion n'est plus qu'imposture ; parce que Dieu ne peut approuver ni le mensonge, ni le blasphême. Or, pour prouver, comme Mr. Clarke l'a fait, que la Religion Chrétienne est divine, il est indispensable de croire que Jesus-Christ est Dieu ; sans quoi, le fondement même de l'édifice s'écroule. Il faut donc opter entre ces deux partis : ou Mr. Clarke avoit changé de sentiment, quand il prêcha ses Sermons sur la vérité de la Religion Chrétienne ; ou, s'il étoit encore Arien, le voilà manifestement en contradiction avec lui-même, & personne ne sut moins raisonner. Voulez-vous bien me résoudre le problême ?

Je n'entre point dans vos questions, me répondit Mr. de Voltaire, avec un peu d'humeur. *Ce qui est de certain*, (*t*) c'est que Mr. Clarke avoit trop d'esprit & raisonnoit trop bien pour penser comme les Catholiques. Ces miseres ne sont pardonnables qu'à des Philosophes de vos écoles. Je les aban-

(*t*) Mot favori & tranchant de Mr. de Voltaire, dans les choses les plus douteuses & les plus fausses. C'est l'expédient par lequel il se tire de tout, & décide tout.

donne à votre Pere Mallebranche, dont on fait tant de cas parmi vous, & qui, au fond, n'étoit qu'un (*u*) Quaker. Mais reprenons le fil de notre discours, & les différentes manieres dont j'attaque votre Religion.

Ecoutez ce que j'ai répondu à la consultation de Mad... dans ma fameuse *Epître à Uranie*, que le Parlement s'avisa de condamner au feu.

Tu veux donc, charmante Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrece nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
A la Religion j'arrache le bandeau;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés, dont la terre est remplie;
Et qu'enfin ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau,
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes sens,
De ma Religion blasphémateur profane,
Je veuille, par dépit, dans mes égaremens,
Détruire, en libertin, la Loi qui les condamne.
Examinateur scrupuleux
De ce redoutable Mystere,
Je prétends pénétrer, d'un pas respectueux,
Au plus profond du Sanctuaire
Du Dieu mort sur la Croix, que l'Europe révere.
L'horreur d'une effroyable nuit
Semble cacher son Temple à mon œil téméraire;
Mais la raison qui m'y conduit,
Fait marcher devant moi son flambeau qui m'éclaire.

(*u*) *Tome 7, page 206.*

Les Prêtres de ce Temple, avec un ton sévere,
M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr;
Un Dieu qui nous forma pour être misérables;
Qui nous donna des cœurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir;
Qui nous créa d'abord à lui-même semblables,
Afin de nous mieux avilir,
Et nous faire à jamais souffrir
Des tourments plus épouvantables.
. . . . . .
Je ne suis pas Chrétien; mais c'est pour t'aimer mieux.
. . . . . .

On supprime ici plus de quatre-vingt Vers, remplis d'imputations si atroces, & de blasphêmes si affreux contre le Créateur & contre Jesus-Christ, qu'on n'ose les exposer aux yeux du Public. L'Auteur, après avoir feint que Jesus-Christ lui apparoît & lui reproche son incrédulité, continue ainsi:

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure vérité;
A toi, que la Nature honora d'un génie
Qui seul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la Sagesse immortelle
A gravé de sa main, dans le fond de ton ame,
La Religion naturelle:
Crois que ta bonne foi, ta bonté, ta douceur,
Ne sont point les objets de sa haine éternelle:
Crois que, devant son trône, en tous temps, en tous lieux,
Le cœur du Juste est précieux:
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis charitable,

Trouvent plutôt grace à ſes yeux,
Qu'un Janſéniſte impitoyable,
Ou qu'un Jéſuite ambitieux.
Eh! qu'importe, en effet, ſous quel titre on l'implore!
Tout homme le connoît, mais aucun ne l'honore.
Ce Dieu n'a pas beſoin de nos vœux aſſidus:
Si l'on peut l'offenſer, c'eſt par des injuſtices.
Il nous juge ſur nos vertus,
Et non pas ſur nos ſacrifices.

Voilà le centre & les principes auxquels ſe rapporte tout ce que j'ai dit dans mes Ouvrages. Liſez-les avec attention, & vous verrez que je ſuis ſyſtématique.

Cela eſt clair, dis-je à l'Oracle : après des ſorties auſſi vives ſur Jeſus-Chriſt & ſur la Religion, on ne peut pas douter que vous ne ſoyez parfait Arien, parfait Déiſte. Mais une choſe qui m'étonne, c'eſt que vous & vos Meſſieurs, qui enſeignez le Déiſme dans vos Ecrits, & qui y faites tous vos efforts pour l'établir, vous rougiriez & ſeriez très-offenſés, ſi, dans une compagnie reſpectable, ou même dans la ſociété ordinaire, on vous donnoit le nom de *Déiſtes*; vous vous retireriez bientôt avec la honte & la colere. Un Catholique ſe donne pour ce qu'il eſt; un Proteſtant avoue qu'il ſuit la Réforme; un Turc mettroit le ſabre à la main, plutôt que de renier Mahomet & l'Alcoran; en général, perſonne ne rougit de

son sentiment quand il le croit vrai; & aucun de vous ne veut convenir qu'il est Déiste. Voilà une étrange Religion, & de bien foibles disciples, qu'un enfant ou une femmelette font aussi-tôt apostasier. La plupart de vos Ecrivains n'osent finir leurs Ouvrages, sans y avoir inséré quelques correctifs en notre faveur; mais si grossiers, que personne n'y est trompé. S'ils sont repris par le Ministere public, ils donnent, sur le champ, les *Rétractations* les plus fortes & les plus humiliantes; je ne parle pas de la sincérité. Quoi! seriez-vous contredits par la conscience, confondus par la vérité, dépourvus de réponses, arrêtés par la politique, effrayés par la crainte du Public qui se souleve contre vous? Ces motifs combattroient bien votre cause. Quelle idée nous donnez-vous d'une Religion que vous abandonnez si promptement? Je me rappelle que, de tous les temps, les Hérétiques ont eu, pour maxime générale, de déguiser ou de renier leurs sentiments quand on les leur demandoit. Ils ne sympathisoient point avec la lumiere. Excusez, je vous prie, la liberté de ma comparaison.

La prudence inspire, me dit l'Oracle, la conduite que tiennent nos Ecrivains. Les préjugés sont encore trop forts, & la lu-

miere trop foible pour se déclarer ouvertement. Ceci est la réforme d'une Doctrine illusoire, malheureusement enracinée dans les esprits. Il faut que la Philosophie ait fait plus de progrès, avant de s'en déclarer les Protecteurs. Donnez-vous patience, & vous verrez que nous nous montrerons un jour à visage découvert.

Je n'en suis pas bien convaincu, lui répondis-je. Le livre de l'avenir est un livre bien obscur & bien incertain pour les hommes; ils y voient volontiers les prophéties & le succès des projets qui les flattent. Tout ce que l'on peut dire jusqu'à présent, c'est que le passé ne vous donne pas de grandes espérances; mais, en attendant, si vous regardez votre entreprise comme une réforme de la Philosophie, que vous voulez rendre meilleure par une autre dont la vérité vous paroît sûre, pourquoi rougir des sentiments nouveaux? Dès les commencements du Cartésianisme, tous les gens d'esprit se disoient Cartésiens. Dès que le système de Newton parut, une foule de Philosophes se fit gloire de le soutenir hautement; & aucun de vos Messieurs n'ose avouer le Déisme, le Matérialisme, ni la Religion purement naturelle. Pourquoi cela?

Ce sont des lâches, me répondit l'Oracle

avec vivacité. Pour moi, je dis nettement ce que je suis. Non-seulement je ne dissimule point dans la conversation les bons mots & les satyres qui me viennent dans l'esprit contre votre Religion; mais je les ai fait imprimer publiquement dans le Recueil de mes Ouvrages. Mon nom est à la tête, & mes disciples (x) n'osent encore mettre le leur.

Par exemple, vous regardez comme un miracle éclatant en faveur de votre Religion, qu'elle se soit établie dans le monde malgré les obstacles qu'elle avoit à vaincre de la part des Empereurs Romains, & de leurs Ministres dans les Provinces, que vous dites avoir répandu des torrents de sang, pour détruire jusqu'au dernier des Chrétiens : & moi, pour vous enlever cette preuve de la divinité du Christianisme, je soutiens hardiment, dans mon *Histoire générale*, que c'est la plus chimérique de toutes les illusions. "L'ignorance (y) se représente d'ordi-

(x) D'environ trente Brochures que ces Messieurs ont données pour établir leurs différents systêmes, aucun n'a osé mettre son nom que Mr. Toussaint; encore l'a-t-il défiguré, en le grécisant sous celui de *Panage*.

(y) *Essai sur l'Histoire générale*, chap. 5. Lisez tout le chapitre où cette matiere est traitée, & vous verrez si le langage que je fais tenir ici à l'Auteur, est autre chose que le développement

„ naire ces Princes, & sur-tout Dioclétien,
„ comme un ennemi armé sans cesse con-
„ tre les Fideles, & son regne comme une
„ saint Barthelemi continuelle. „ Vain préjugé que je laisse aux Baronius, aux Pagi, aux Ruinart, aux Bossuet, aux Fleury, aux Tillemont. Il est vrai que je n'ai jamais perdu mon temps, comme eux, à étudier les anciens monuments de l'*Histoire Ecclésiastique*; mais, en revanche, j'ai bien lu la judicieuse & sincere Dissertation du fameux Dodwel, sur *le petit nombre des Martyrs*. C'étoit un excellent Cacouac, rempli de l'esprit philosophique, s'il y en eut jamais en Angleterre, & de qui j'ai appris beaucoup de bonnes choses. La lecture de ses Dissertations m'a tenu lieu d'une infinité de Livres que je cite, & que je n'ai jamais vus.

Je veux donc vous assurer, sur sa parole, qu'il n'y a pas eu la millieme partie des Martyrs, dont vos Historiens anciens & modernes ont fait mention. Les roues, les chevalets, les ongles de fer, les chaudieres bouillantes, les buchers, sont autant de fables inventées dans les siecles d'ignorance &

de ses paradoxes sur ce point, démentis par toute l'Histoire. Il faudroit un Livre, pour en réfuter toutes les absurdités.

de superstition, par les faiseurs de Légendes. N'allons point rendre barbares des Princes remplis de sagesse & d'humanité, pour trouver un miracle de trois siecles dans l'établissement du Christianisme. Insensiblement il gagna du terrein, & s'étendit naturellement, comme toutes les Sectes de l'Erreur & de la Philosophie: voilà le fait & la vérité.

„ Ce qui est de certain, c'est que le gé-
„ nie du Sénat ne fut jamais de persécuter
„ personne pour sa croyance; & aucun des
„ Césars n'inquiéta les Chrétiens jusqu'à
„ Domitien. „ Je n'en excepte pas même Néron. Je sais ce que Suétone, Sulpice Sévere, & Paul Orose, ont dit des cruautés horribles que ce Prince inhumain fit souffrir aux Fideles, & la vive peinture que Tacite nous en a laissée. Dowel est bien bon d'en convenir. Pour moi, je nie tout, & je recuse leur autorité.

Il s'en faut bien que je représente Trajan, Marc-Aurele & les Antonins, comme des Princes capables de verser le sang. J'assure expressément qu'ils ne furent point persécuteurs. Il est vrai que les Apologies de saint Justin, de Tatien & d'Athénagore, leur furent présentées pour les conjurer, & en même-temps le Sénat, de ne pas souf-

frir qu'on fît mourir les Chrétiens pour le seul motif de leur Religion. Mais, ou il faut que les Ouvrages qui portent leur nom soient supposés, ou que les Auteurs aient été bien insensés d'oser parler ainsi à des Empereurs qui ne persécuterent jamais personne. J'en dis autant de l'Apologétique de Tertullien.

Inutilement Lactance & Eusebe, témoins oculaires de ce qui se passa dans l'Asie & dans l'Egypte par les ordres de Dioclétien, rapportent des cruautés sans nombre, & telles que l'on ne conçoit pas comment des hommes ont été capables de s'y livrer. Je suis convaincu que le zele de ces deux Historiens avoit échauffé leur imagination, & qu'ils ont cru voir ce qui n'exista jamais.

A l'égard de tant d'*Actes de Martyrs*, rapportés par Dom Ruinart, ce Bénédictin superstitieux & fanatique, ce sont autant de pieuses rêveries, enfantées dans le cerveau des anciens Moines ses confreres. Dowel n'y pensoit pas, quand il en a reconnu la plus grande partie pour vraie.

Dès que j'ôte aux Chrétiens la gloire d'avoir versé leur sang pour rendre témoignage à l'Evangile, vous comprenez que je ne suis guères disposé à louer leurs vertus. J'ai fait l'éloge des Chinois, que j'ap-

pelle (z) le plus ancien & le plus ſage de tous les Peuples. J'ai donné les mêmes qualités aux Indiens. En vingt endroits de mes Ouvrages, j'ai préconiſé Socrate, Platon, Ariſtide, Titus, Trajan, Marc-Aurele, Antonin, Julien, & tant d'autres Païens, que je dis s'être rendu dignes des récompenſes immortelles, dont je les crois couronnés. J'ai cru même devoir rendre juſtice à Mahomet & à ſes Diſciples, des ſages maximes & de la bonne conduite que j'avois reconnues en eux.

Il étoit naturel que, dans une *Hiſtoire générale*, où je parle de tous les ſiecles, de tous les Peuples, de toutes les Religions, je fiſſe un chapitre ſur celle des Chrétiens; que je diſe quelque choſe de Jeſus-Chriſt, après avoir tant loué *Confucius;* que je donnaſſe, du moins, à entrevoir la rapidité inconcevable avec laquelle l'Evangile s'eſt répandu, en moins de deux ſiecles, juſqu'aux extrémités de l'univers, dont il a changé la face, comme j'ai remarqué les progrès immenſes du Mahométiſme dans ſes trois premiers regnes. Enfin, on devoit s'attendre que je dirois quelque choſe de la ferveur des premiers Chrétiens, & de tant

(z) *Eſſai ſur l'Hiſt. génér.* chap. I & II.

de beaux génies, parmi les Apologiſtes & les Peres qui ont écrit en faveur du Chriſtianiſme. Cette matiere auroit fourni d'auſſi beaux traits, pour le moins, que les Chinois, les Indiens, les Gaures & les Quakers, ſur leſquels je me ſuis beaucoup étendu.

Mais elle étoit inſipide & odieuſe pour moi. Je n'y ai jamais apperçu que des ſuperſtitions, des vices, des cruautés & les horreurs du fanatiſme. Cherchez bien dans tous mes Ouvrages, je vous défie d'y trouver une ſeule fois l'éloge des Chrétiens. Le premier Prince, qui les a protégés, Conſtantin le Grand, étoit un monſtre à mes yeux. Voyez (*a*) toutes les barbaries que j'entaſſe ſur ſa tête, ſans avertir que la haine des Païens l'a chargé de tous ces crimes, la plupart ſans fondement; & que, s'il en a commis, ils ſont antérieurs à ſon Baptême: voyez les cruautés effroyables que j'impute aux Chrétiens de ſon temps en Syrie & dans la Paleſtine. Voyez comment je traite Charlemagne, le plus grand de nos Rois, parce qu'il étoit plein de zele pour la propagation & le bon ordre de l'Egliſe; je ne lui connois pas l'apparence d'une vertu. Voyez enfin, ſi, lorſque j'ai parlé des

(*a*) *Eſſai ſur l'Hiſt. génér.* chap. 5.

Chrétiens attachés à leur Foi, j'ai jamais manqué de leur donner les titres de superstitieux & de fanatiques. Je suis tolérant pour toutes les Religions du monde; il n'y a que la leur qui me soit odieuse.

Il en est un, sur-tout, qui a échauffé ma bile plus que tous les autres, par un certain projet qu'il avoit conçu, mais qu'il n'a pu exécuter. C'est ce *Blaise Pascal*, (*b*) si célebre dans le monde par ses découvertes, par le seul Ouvrage qu'il a donné, & par les matériaux qu'il amassoit pour en composer un autre sur la Religion. Les principes qu'il devoit y développer, sont tellement opposés aux miens, que je n'ai pu les

(*b*) *Voyez* le portrait contempteur qu'il en fait dans une de ses *Epîtres* au Roi de Prusse, *tome* 6, *page* 205. L'Auteur des *Pensées philosophiques* en juge tout différemment, *n.* 13. " Pascal, dit-il, „ avoit de la droiture; mais il étoit peureux „ & crédule. Eloquent Ecrivain & Raisonneur „ profond, il eût, sans doute, éclairé l'univers, „ si la Providence ne l'eût abandonné à des gens „ qui sacrifierent ses talents à leurs haines, & „ qui ne méritoient pas d'être ses disciples. „ Concilie qui pourra ces caracteres disparates de peureux, de crédule, de raisonneur profond, de beau génie, capable d'éclairer l'univers, supérieur à tout Port-Royal. Voilà comment ces Messieurs s'accordent avec eux-mêmes, & les uns avec les autres; voilà l'uniformité de leur système & leur judiciaire.

lire, sans en être courroucé jusqu'au fond de l'ame. A peine eus-je parcouru ses *Pensées*, que je pris la plume pour les réfuter; mais la colere qui me transportoit, m'offusqua la raison. Au jugement de tous les gens sensés, on ne me reconnoît point dans un Ecrit si pitoyable; & je le sens moi-même, quand, à tête reposée, je relis mes *Remarques*. La chienne de Brochure! Elle m'a fait mille fois plus de tort, que je n'en comptois faire à *ce Misantrope sublime, ennemi du genre humain.*

Je demande donc un peu d'indulgence au Public pour cette éclipse passagere, arrivée à mon génie, capable certainement de faire mieux sur d'autres sujets; & j'en reviens au jugement que j'ai prononcé sur moi-même. " Quelle défiance (*c*) ne dois-„ je point avoir, moi qui, né avec des ta-„ lents si foibles, accablé de maladies con-„ tinuelles, (& d'ailleurs si rempli de pré-„ jugés,) n'ai, ni le don de bien imagi-„ ner, ni la patience de corriger, par un „ travail assidu, les défauts de mes Ou-„ vrages!

L'Oracle parloit depuis long-temps, & avec tant de feu, qu'il en étoit épuisé &

(*c*) Préface sur la Tragédie de Mariamne.

hors de lui-même. La derniere réflexion avoit, sur-tout, extrêmement affecté son ame. Il nous congédia, en nous disant de revenir le lendemain, parce qu'il avoit de nouvelles choses à m'expliquer.

Comme mon Introducteur m'avoit trahi sur mes premieres confidences, je ne m'avisai pas de lui en faire de nouvelles; je me contentai de réfléchir, à part moi, sur les horreurs que l'Oracle venoit de nous débiter avec enthousiasme. Il m'auroit été facile de le confondre sur tout ce qu'il m'avoit avancé dans nos deux conversations; mais une réfutation discutée auroit trop coupé le discours; elle nous auroit écartés; elle n'auroit point fini, & la chaleur de la dispute auroit bientôt rompu tout commerce. C'est ce que je ne voulois pas. Mon dessein étoit de laisser parler Mr. de Voltaire en toute liberté, & de me couvrir du voile de la politesse & de l'admiration, pour voir jusqu'où il porteroit l'excès de ses égarements. C'est le parti que je pris encore dans les conversations suivantes.

V. CONVERSATION.

JE trouvai l'Oracle bien remis de l'émotion où je l'avois laiſſé la veille, & je vis à ſon air ſerein, qu'il étoit de fort bonne humeur. Eh bien, me dit-il, nous diſcutâmes hier le fond de votre Chriſtianiſme, examinons aujourd'hui quelques-uns de ſes Dogmes. Dans ce que j'ai le plus admiré en Angleterre & en Pruſſe, parmi les grands avantages & les traits de ſageſſe que je trouve dans ces deux Royaumes, rien ne m'a tant fait de plaiſir que *la Liberté* ineſtimable, accordée à tout Particulier, de penſer, de dire, d'écrire & de faire tout ce qu'il veut. Delà naît une infinité de Livres ſavants & admirables, où l'on plaide pour & contre la cauſe de tous les ſentiments & de toutes les Religions. Voilà ce que ne connoiſſent pas vos timides Croyants, qui, ſe renfermant dans la ſphere étroite d'un ſeul parti, ne donnent aucun eſſor au génie, & aiment mieux le voir languir, que d'oſer franchir les barrieres des préjugés conſacrés par l'imbécillité de leurs peres. De telles chaînes ne ſont pas faites pour moi. J'aime à voyager dans toutes les régions de l'eſprit hu-

main, & quelquefois à m'y égarer volontairement. Je crois y voir de nouvelles beautés. Que m'importe si les autres ne les regardent pas comme telles; il suffit qu'elles me plaisent. Telle idée me flatte aujourd'hui, que je rejetterai demain. Est un sot qui ne trouve pas toujours des probabilités & des vraisemblances, pour contredire les vérités les plus universellement reçues, & celles mêmes qu'il a établies.

J'ai cru, par exemple, pendant un temps la spiritualité & l'immortalité de l'ame, ou, du moins, je paroissois la croire; car je m'exprimois sur les biens éternels, juste récompense du sage, comme un homme fermement convaincu de cette espérance. Insensiblement cette certitude s'est affoiblie dans mon esprit. Je me suis rapproché de ceux qui en doutoient, parce que c'étoient de ces Philosophes que j'estime; j'ai souvent rapporté leurs paroles sceptiques, & enfin j'ai commencé à hésiter comme eux. (*a*)

Pour comble de malheur, je sens de ma pensée
Se déranger les ressorts.
Mon esprit m'abandonne, & mon ame éclipsée
Perd en moi de son être, & meurt avant mon corps.

(*a*) Lettre à Monsieur de Génonville, *tome 6, page 240.*

Eſt-ce là ce rayon de l'Eſſence ſuprême,
Qu'on nous peint ſi lumineux?
Eſt-ce là cet eſprit ſurvivant à nous-même?
Il naît avec nos ſens, croît, s'affoibit comme eux.
Hélas! périroit-il de même?
JE NE SAIS; mais j'oſe eſpérer
Que de la mort, du temps, & des deſtins le Maître,
Dieu conſerve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

A coup sûr, ce langage vous paroîtra un peu extraordinaire; car il y a là dequoi amuſer tous les partis, & rien qui puiſſe les contenter. Je doute de tout ce qui concerne cette matiere, & je ne veux pas aller plus loin que Newton, qui ne s'étoit (*b*) point „ fait de ſyſtême ſur l'ame, ni ſur la ma„ niere dont elle eſt unie au corps, & ſur „ la formation de ſes idées. Il croyoit ſeu„ lement qu'il étoit poſſible qu'il y eût des „ millions d'autres ſubſtances penſantes, „ dont la nature pouvoit être abſolument „ différente de la nature de notre ame.... „ ennemi des ſyſtêmes, il ne jugeoit de „ rien que par analyſe; & lorſque ce flam-

(*b*) *De l'Ame & des Idées*, tome 9, page 58. On prête ici des ſentiments fort injurieux à la mémoire de Mr. Newton. C'eſt à ſes diſciples à le venger. On ne lit rien de tel dans ſes Ouvrages. Mr. de Voltaire ne l'a jamais vu; ſur quoi eſt-il donc fondé?

„ beau lui manquoit, il savoit s'arrêter. „ Or, comme l'analyse ne démontre, ni la spiritualité, ni l'immortalité de l'ame, il a dû être absolument indécis sur l'une & sur l'autre; & c'est aussi à quoi je m'en tiens.

L'analyse démontre si peu ces deux points, que tout ce que Mr. Locke a dit de mieux dans son traité de l'*Entendement* est " que „ nous n'avons pas assez de connoissance „ de la Nature, pour oser prononcer qu'il „ soit impossible à Dieu d'ajouter le don de „ la pensée à un Etre étendu quelconque... „ Celui qui peut tout, ne peut-il pas faire „ penser un Etre matériel, un atome, un „ élément de la matiere? *On* (*c*) assure „ que Newton croyoit la chose possible, „ ainsi que Locke... Cependant affirmer que „ la matiere pense en effet, parce que Dieu „ a pu lui communiquer ce don, seroit le „ comble de la témérité; mais affirmer le „ contraire est-il moins hardi? „ Pour moi je suis si convaincu de cette importante vé-

(*c*) Voilà la grande ressource de Mr. de Voltaire, pour hazarder les plus grossieres fausseté́s. Il fait toujours parler cet *On* chimérique. *On* assure, *on* a dit, *on* a fait imprimer, &c. Eh! ne sait-il pas que *on* est un menteur? Les Ecrivains judicieux & solides n'emploient pas une pareille autorité.

rité, que je l'ai répétée plus de trente fois dans mes Ouvrages.

J'en ai fait la réflexion en les lisant, pris-je la liberté de dire à l'Oracle, & je n'ai jamais pu comprendre pourquoi vous y reveniez si souvent. Car enfin, vous convenez qu'on ne peut affirmer que la matiere pense ; & vous vous en tenez à demander seulement qu'on vous accorde la possibilité du fait. Eh bien ! quand les Croyants en conviendroient, je ne vois pas que cette possibilité intéresse plus que la possibilité de mille mondes, différents de celui que nous habitons. Pourquoi donc rappellez-vous cette question à tout propos ? Je n'en apperçois, ni l'objet, ni la conséquence.

Je le crois, me répondit l'Oracle, & bien d'autres que vous ne pénetrent pas plus loin. Si je n'avois pas des vues, pouvez-vous penser que je rappellerois si souvent comme importante, une question qui vous paroît frivole, & qui l'est en apparence ? Puisque vous venez ici pour vous instruire, je vais vous découvrir ce secret. Regardez-moi comme un bon pere de famille, plus que sexagénaire, qui plante des avenues & des forêts, dont il ne jouira jamais, & que ses neveux seuls verront dans leur beauté. Je ne me flatte pas que l'hypothese de Locke

sera reçue de mon vivant : mais à force de la répéter & de la rendre plausible, j'espere qu'un jour on la regardera enfin comme telle ; & de cette possibilité une fois convenue, mes successeurs n'auront plus qu'un pas à faire pour passer à la réalité.

Quand on aura accordé que *la matiere quelconque* est susceptible de pensée, on se détachera bientôt de recourir pour cela à l'ame, que Newton appelle *une substance incompréhensible ;* on prouvera aisément que Dieu communique, par sa toute-puissance, (*d*) nos idées à nos sens ; on le fera voir par la construction même de notre corps, dont chaque partie a ses propriétés différentes, & a été formée dans cette vue. Ce sera leur configuration particuliere, qui déterminera l'espece de nos pensées. Celles-ci deviendront communes aux bêtes, qui

(*d*) *Voyez* le chap. sur l'*Ame*, tome 7, page 279. Vous y trouverez que Mr. de Voltaire nous y égale absolument aux bêtes sur le principe de la pensée. Est-ce à nous ou aux bêtes à le remercier ? Ailleurs, il nous met au dessous d'elles. Voici ses termes : " J'ose dire que la raison de „ l'homme ainsi obscurcie, est bien au dessous „ des connoissances si bornées, mais si sûres, „ que nous appellons *instinct* dans les brutes. „ *tome 9, page 91.* Ainsi nous voilà plus bêtes que les bêtes.

ſont pourvues des mêmes ſens que nous. On comprendra déſormais comment Archimede ne differe d'une Taupe que par une plus grande perfection des organes, & comment un enfant n'eſt eſſentiellement rien de plus qu'un petit chien, ainſi que je l'ai avancé. On concevra que les déſirs & les plaiſirs phyſiques ſont auſſi naturels & auſſi licites aux hommes qu'aux animaux; & comme il ſeroit abſurde de dire qu'il y a, dans une autre vie, des peines & des récompenſes pour les animaux, on ſentira le ridicule de croire qu'il y a quelque choſe à eſpérer où à craindre pour les hommes. La démonſtration en eſt complette; puiſque les uns & les autres ſont uniquement de la même nature, c'eſt-à-dire, compoſés de la ſeule matiere, dont l'organiſation, qui eſt le ſujet où réſide la penſée, ſe diſſout après la mort. Qu'on vienne, après cela, menacer le genre humain de la damnation éternelle. Voilà où j'en veux venir, en accoutumant les hommes peu à peu à croire que la matiere eſt ſuſceptible de penſée. Je poſe le fondement de l'édifice; mes diſciples en ſavent le plan, & ce ſera leur affaire de l'élever quand le moment en ſera venu.

Aſſurément, répondis-je à Mr. de Voltaire, vous aviez bien raiſon de dire que,

ni moi, ni beaucoup d'autres, ne comprenions pas la fin & toute l'étendue de votre projet. Il eſt vaſte, ſolide & digne de vous. Je ne vois qu'une difficulté dans le ſuccès de ſon exécution. C'eſt que tout porte ici ſur une ſimple poſſibilité, qui eſt de ſavoir ſi la matiere peut être ſuſceptible de la penſée. Or, quand on vous l'accorderoit, croyez-vous qu'on ira tout d'un coup conclurre qu'elle penſe en nous? Parce qu'une choſe eſt poſſible, donc elle l'eſt. L'Empereur du Mogol peut avoir vingt pieds de haut, donc il les a. En vérité, ceux mêmes qui n'ont jamais étudié en Philoſophie, ne vont pas ſi vîte en conſéquences. On pourroit bien vous appliquer ces paroles très-ſenſées, par leſquelles vous concluez le jugement que vous portez ſur la diſpute de Mr. Leibnitz & de Mr. Newton, au ſujet de la formation des idées: " Quand même, dites-vous, (e) il „ ſeroit poſſible que Dieu eût fait tout ce „ que Leibnitz imagine, faudra-t-il le croire „ ſur une ſimple poſſibilité? Qu'a-t-il prouvé „ par tous ces nouveaux efforts? Qu'il avoit „ un très-beau génie; mais s'eſt-il éclairé, „ a-t-il éclairé les autres?... Si l'on veut ſavoir

(e) *Tome 9, page 67.*

„ ſavoir ce que Newton penſoit ſur l'a-
„ me, ſur la maniere dont elle opere, &
„ lequel de tous ces ſentiments il embraſ-
„ ſoit, je répondrai qu'il n'en ſuivoit au-
„ cun. Que ſavoit donc ſur cette matiere
„ celui qui avoit ſoumis l'infini au calcul,
„ & qui avoit découvert les Loix de la pe-
„ ſanteur? Il ſavoit douter. „ C'eſt-à-dire, ajoutai-je, qu'après avoir bien donné la torture à ſon eſprit, il en revenoit au mauvais bon mot de Socrate, & qu'il étoit auſſi peu avancé ſur la connoiſſance de lui-même, que le plus ignorant de tous les hommes. Je doute fort que ce génie ſublime s'y ſoit aſſez mal pris, pour n'acquérir que des incertitudes ſur ſon ame. N'eſt-ce pas bien la peine de conſumer ſon eſprit en fraix, pour ne découvrir que des raiſons de douter, tandis que tout le monde en connoît d'invincibles, qui démontrent la néceſſité de croire?

L'Oracle fut un peu interdit du jugement qu'il avoit porté lui-même contre ſon ſyſtême des poſſibilités & du ſcepticiſme. Il en rit, ce qui ne lui eſt pas ordinaire avec ceux qui le contrediſent, & il changea de propos.

On s'étonnera, dit-il, tant qu'on voudra, de mes variations; on en fera même l'Hiſ-

toire, si l'on veut; jamais on ne m'ôtera la liberté de dire ce qui me vient dans l'esprit suivant le temps & les circonstances. C'est une puérile timidité, que de vouloir toujours marcher sur la même ligne, par la crainte de tomber dans des précipices, pour peu que l'on s'en écarte sur la droite ou sur la gauche.

L'impression qu'avoit fait sur moi la force du sentiment & de la vérité, m'éloigna d'abord du Manichéisme, & du Fataliſme qu'il enseigne. J'avois dit de fort belles choses contre ses impiétés, en parlant de l'existence de Dieu, de sa sagesse & de sa providence; mais comme je ne contractai jamais d'attachement indissoluble à aucune idée, je me réservai la liberté d'écrire, en d'autres temps, tout ce qui me passeroit par la tête.

Ce fut dans un de ces moments où je me croyois tout permis, que je composai la plus sanglante & la plus horrible de toutes les Satyres contre le Créateur & contre ses Ouvrages. L'antiquité feignit, dans les Titans, une image des audacieux & des impies; mais elle n'en a fait que des pygmées, des timides & des lâches, par comparaison à ce que j'ai avancé. Pour donner à entendre que c'est la raison & le bon sens qui

parlent dans cette prétendue fiction, je la mets sous le nom de Platon, le plus éclairé & le plus sage des Philosophes. Lisons ensemble cet endroit que les Cacouacs ont fort goûté.

„ Platon (*f*) rêvoit beaucoup, & l'on „ n'a pas moins rêvé depuis.... Voici un „ de ses songes, qui n'est pas un des moins „ intéressants. Il lui sembla que le grand „ *Demiurgos*, l'éternel Géometre, ayant „ peuplé l'espace infini des globes innombrables, voulut éprouver la science des „ Génies qui avoient été témoins de ses „ Ouvrages. Il donna à chacun d'entre „ eux un petit morceau de matiere à arranger.... *Démogorgon* eut en partage le „ morceau de boue qu'on appelle *la Terre ;* & l'ayant arrangée de la maniere „ qu'on la voit aujourd'hui, il prétendoit „ avoir fait un chef-d'œuvre. Il fut bien „ surpris d'être reçu avec des huées. (*g*)

(*f*) *Songe de Platon*, tome 8, page 352. C'est l'imitation, ou plutôt la copie d'une pareille chimere, imaginée par l'Héréſiarque *Ménandre*, & adoptée par les Gnostiques dans leur système des *Eons*. Voyez SAINT IRENÉE *contrà Hæreſes, Lib.* 1, *c.* 24, *novæ Edit.*

(*g*) Les Manichéens disoient que le Dieu de l'ancien Testament étoit un Dieu mauvais, & l'auteur du mal. Leurs raisonnements n'avoient

„ L'un de ſes confreres, qui étoit un
„ fort mauvais plaiſant, lui dit : Vraiment
„ vous avez bien opéré; vous avez ſéparé
„ votre monde en deux, & vous avez mis
„ un grand eſpace d'eau entre les deux
„ Hémiſpheres, afin qu'il n'y eût point de
„ communication entre l'un & l'autre. On
„ gélera de froid ſous vos deux Poles; on
„ mourra de chaud ſous votre Ligne équi-
„ noxiale. Vous avez prudemment établi
„ de grands déſerts de ſables, pour que les
„ paſſants y meurent de faim & de ſoif.
„ Je ſuis aſſez content de vos moutons,
„ de vos vaches & de vos poules; mais
„ franchement, je ne le ſuis pas trop de
„ vos ſerpents & de vos araignées. Vos
„ oignons & vos artichauts ſont de très-
„ bonnes choſes; mais je ne vois pas quelle
„ a été votre idée, en couvrant la terre de
„ plantes venimeuſes; à moins que vous
„ n'ayez eu le deſſein d'empoiſonner ſes
„ habitants. Il me paroît d'ailleurs que vous

---

rien de plus fort, que ce que dit ici Mr. de Voltaire. C'eſt préciſément la Doctrine blaſphématoire de l'Anglois Wiclef dans ſon *Trialogue*. Je voudrois bien qu'on lût Mr. Boſſuet ſur l'impiété qu'il y a de nier la Divinité du Créateur & de ſes Ouvrages. *Hiſtoire des Variations*, Liv. 11, n. 201. & ſuiv. Ce qu'il dit ſemble être fait pour cet endroit.

„ avez formé une trentaine d'especes de singes, beaucoup plus d'especes de chiens, & „ seulement quatre ou cinq especes d'hommes. Il est vrai que vous avez donné à „ ce dernier animal, ce que vous appellez „ *la Raison.* Mais, en conscience, cette „ raison-là est trop ridicule, & approche „ trop de la folie. Il me paroît d'ailleurs „ que vous ne faites pas grand cas de cet „ animal à deux pieds, puisque vous lui „ avez donné tant d'ennemis & si peu de „ défenses, tant de maladies & si peu de „ remedes, tant de passions & si peu de „ sagesse. Vous ne voulez pas apparemment qu'il reste beaucoup de ces animaux-là sur la terre : car, sans compter „ les dangers auxquels vous les exposez, „ vous avez si bien fait votre compte, qu'un „ jour la petite vérole emportera régulièrement tous les ans la dixieme partie de „ cette espece; & que la sœur de cette „ petite vérole empoisonnera la source de „ la vie dans les neuf parties qui resteront; „ & comme si ce n'étoit pas encore assez, „ vous avez tellement disposé les choses, „ que la moitié des survivants sera occupée à plaider, l'autre à se tuer : ils vous „ auront, sans doute, beaucoup d'obligation, ils vous en remercieront tous les

„ jours, & vous avez fait là un beau chef-
„ d'œuvre.

„ Démogorgon rougit; il sentoit bien
„ qu'il y avoit du mal moral & du mal
„ physique dans son affaire; mais il soute-
„ noit qu'il y avoit plus de bien que de
„ mal. Il est aisé de critiquer, dit-il; mais
„ pensez-vous qu'il soit si facile de faire un
„ animal qui soit toujours raisonnable, qui
„ soit libre, & qui n'abuse jamais de sa li-
„ berté? Pensez-vous que, quand on a neuf
„ à dix mille plantes à faire provigner, on
„ puisse si aisément empêcher que quelques-
„ unes de ces plantes n'aient des qualités
„ nuisibles? Vous imaginez-vous, &c.

Mon goût pour les critiques hardies en ce genre réveilla ma verve au sujet des désastres affreux arrivés à Lisbonne au mois de Novembre 1755. Quelques-uns de vos Moralistes prétendirent que l'éclat de ces malheurs étoit un signal que le Ciel nous donnoit, pour nous faire rentrer en nous-mêmes, & nous rappeller à lui; que nous devions craindre pour nous, adorer les coups de sa main vengeresse, & que tout étoit *bien* dans l'ordre de ses desseins éternels. Je saisis l'occasion d'examiner cette grande maxime: TOUT EST BIEN. Je n'ai omis aucune des raisons qui peuvent en faire douter; & je

conviens d'avoir imité Bayle, qui a discuté le pour & le contre de toutes les questions épineuses, sur-tout de celle qui regarde la cause du bien & du mal, & qui n'a rien décidé. Pour écarter les soupçons & les cris auxquels je m'attendois bien, j'ai cru devoir emprunter pour un moment le langage de vos Piétistes, (*b*) & même le ton dévot dans ma Préface, dans quelques vers, & dans mes notes. Y sera trompé qui voudra l'être; mais tenez-vous-en à ces premiers vers; ils vous apprendront ce que je pense de la nature & de la justice de ce fléau. (*i*)

O malheureux Mortels, ô Terre déplorable!
O de tous les fléaux assemblage effroyable!
D'inutiles douleurs éternel entretien!
Philosophes trompés, qui criez: *Tout est bien*,
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés,
. . . . . .
Aux cris demi formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, c'est l'effet des éternelles Loix,

(*b*) Epithete que Mr. Panage nous donne par dérision.

(*i*) Poëme sur le désastre de Lisbonne, ou Examen de cet axiome : TOUT EST BIEN. *Tome 6, page 335.*

Qui d'un Dieu libre & bon néceſſitent le choix?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes,
Dieu s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants,
Sur le ſein maternel écraſés & ſanglants?
Lisbonne, qui n'eſt plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne eſt abymée, & l'on danſe à Paris.
. . . . . .
Croyez-moi: quand la terre entr'ouvre ſes abymes,
Ma plainte eſt innocente, & mes cris légitimes.

Ces deux traits lancés contre le Créateur & contre ſes Œuvres, vous apprendront ma maniere ordinaire d'éclaircir & d'établir les dogmes les plus ſacrés : c'eſt en faiſant valoir (*k*) avec force tout ce qui eſt le plus capable de les combattre. Quel danger y auroit-il de l'expoſer ſous les yeux de tout homme qui ſait lire? Il y a dans Cicéron & dans Lucrece mille traits qui paroiſſent plus pernicieux, (*l*) & cependant on en a fait de très-belles Editions pour l'uſage de Mr. le Dauphin; pourquoi n'aurois-je pas la liberté de penſer & de parler comme ces grands hommes?

(*k*) Voyez *tome 9, page 11 & ſuiv.* L'affectation avec laquelle il pouſſe au plus loin les objections des Matérialiſtes.

(*l*) C'eſt le raiſonnement de Mr. de Voltaire dans ſes notes ſur *ce Poëme.*

On a faussement soupçonné Bayle de Manichéisme, parce qu'il en a plaidé la cause avec toute la sagacité de son esprit. Mais l'estime (*m*) & le respect, dont je suis pénétré pour ce célebre Sceptique, sont les deux motifs qui m'engagent à faire son apologie. Je suis même sa méthode sur le Chapitre de la *Liberté de l'Homme*. Je la reconnois, cette Liberté, dans une (*n*) Lettre que j'eus l'honneur d'écrire au Roi de Prusse, & dans un Poëme exprès, (*o*) où je suppose qu'un Ange descendu du Ciel est venu me convaincre de cette vérité; mais il n'a pas levé tous les doutes de mon esprit : car je prétends qu'on peut faire *d'excellentes objections* contre elle; &, à tout prendre, la chose n'est pas si certaine que cet Esprit céleste me l'avoit assuré. Avez-vous lu les réflexions (*p*) que j'ai faites sur cette matiere?

Oui, Monsieur, je les connois, & elles sont même assez présentes à ma mémoire. Eh bien, comment les trouvez-vous? Monsieur, je révere infiniment tout ce qui émane de votre plume. La réponse est obligeante;

(*m*) *Voyez* le Temple du Goût, *tome 7*.
(*n*) *Tome 6*, *page* 200.
(*o*) *Ibid. page* 15.
(*p*) Voyez *tome 9*, *chap.* 4. & 5. sur la Liberté de l'Homme.

mais elle peut bien n'être qu'une politesse. Je veux que vous me disiez franchement ce que vous en pensez, & je vous donne ma parole de ne le pas trouver mauvais. Puisque vous me l'ordonnez, je le ferai d'autant plus librement, que tout ce que vous dites paroît tiré du fameux *Collins*, Magistrat de Londres, Auteur du Livre sur *la Liberté de penser*, & de plusieurs autres Ouvrages aussi hardis que philosophiques. Celui qu'il écrivit contre la Liberté de l'homme est, dites-vous, si bon & si excellent, que le Docteur Clarke n'y put répondre que par des injures. Quoique vous l'ayez adopté & beaucoup loué, mes réflexions ne tomberont pas sur vous; ce sera l'affaire de Collins.

„ 1°. Les plantes, dites-vous d'après „ lui, sont des Etres organisés dans lesquels „ tout se fait nécessairement. Quelques plan- „ tes tiennent au regne animal, & sont, en „ effet, des animaux attachés à la terre. Ces „ animaux-plantes n'ont certainement point „ de Liberté. „ D'où vous prétendez conclure que les hommes n'en ont pas davantage. Voilà la premiere de ces *excellentes objections* que vous annoncez. Oh, je vous assure que si c'est là le bon sens des *Nouveaux Philosophes*, nos cultivateurs & nos

enfants en ont mille fois davantage; car ils ne s'aviseront jamais de mettre l'homme en parallele avec l'herbe des champs.

„ 2°. Les animaux brutes n'ont-ils pas „ (q) un sentiment, un instinct, une rai„ son commencée, une mesure d'idées & „ de mémoire?.... Or, il n'est pas vraisem„ blable que ces Etres possedent ce qu'on „ appelle *la Liberté;* on peut donc avoir „ des idées sans être libre? „ Quoi! vous mettez aussi les bêtes parmi vos semblables; vous leur donnez de la raison, des idées & de la mémoire; vous ne connoissez de différence entre elles & vous que du plus au moins?

Oh, que nous sommes bien plus fiers! Nous ne croyons point du tout être de la nature des bêtes; nous ne leur donnons pas même un commencement de raison, ni conséquemment la liberté, qui est une suite de la raison. Il faudroit leur supposer une ame, & nous sommes bien loin de le croire.

„ 3°. Les hommes reçoivent & combi„ nent des idées dans leur sommeil. On ne „ peut pas dire qu'ils soient libres alors. „ N'est-ce pas une nouvelle preuve qu'on „ peut avoir des idées sans être libre? „ Si

(q) *Voyez* le chap. sur l'Ame, *tome 7, page 279.*

quelqu'un venoit vous faire cet argument : L'homme quand il dort a des yeux, des oreilles, un nez, une langue, & cependant il ne voit, ni n'entend, ni ne ſent, ni ne parle ; donc il peut avoir des ſens, & n'en faire aucun uſage : vous lui diriez, mon ami, vous rêvez ; apprenez à raiſonner avant de parler à gens qui ont le ſens commun ; & ſachez que quand on diſcute la nature de l'homme, on le prend toujours dans ſon état naturel, tel qu'il doit être pour agir & converſer avec ſes ſemblables. Ne ferois-je pas un plaiſant argument, ſi je diſois : Tout homme qui a deux jambes peut marcher ; or, un paralytique a deux jambes ; donc, &c. ?

„ 4°. L'homme a par deſſus les animaux „ une mémoire plus vaſte : cette mémoire „ eſt l'unique ſource de toutes ſes penſées. „ Or, cette ſource, commune aux animaux „ & aux hommes, pourroit-elle produire „ la Liberté ? „ Je ne m'étois pas même douté que la mémoire fût l'unique ſource de nos penſées. Si cela étoit, nous ne pourrions rien apprendre de nouveau ; parce que, pour apprendre quelque choſe de nouveau, il faut mettre dans ſon eſprit des idées qui n'y étoient pas, & qui, par conſéquent, ne ſe puiſent pas dans la mémoire, comme dans la ſource de toutes nos penſées. Je

vous avoue que cette Philosophie est toute nouvelle pour moi. Comme je ne l'entends pas trop bien, je ne sais si elle ne seroit pas contraire à ce que vous avez protesté, en réfutant les idées innées de Descartes. " Pour „ moi, disiez-vous alors, (r) je me vante „ de l'honneur d'être en ce point aussi stupide que Mr. Locke. Je ne me sens pas „ plus disposé que lui à imaginer que, quelques semaines après ma conception, j'étois une fort savante ame; sachant alors „ mille choses que j'ai oubliées en naissant, „ & ayant fort inutilement possédé dans „ l'*Uterus* des connoissances qui m'ont „ échappé dès que j'ai pu en avoir besoin, „ & que je n'ai jamais bien pu rapprendre „ depuis. „ Il me semble que c'est assez bien tourner en ridicule cette mémoire universelle & préexistente, que vous appellez ici la source de nos pensées. Vos ennemis n'en pourroient pas dire plus de mal.

„ 5°. Les hommes ne sont-ils pas tous „ déterminés par *leur instinct;* & n'est-ce „ pas la raison pourquoi ils ne changent jamais de caractere ? Cet instinct n'est-il „ pas ce qu'on appelle *le naturel?* Si

(r) *Voyez* le chap. 34. sur Locke, *page* 276, *tome* 7.

„ l'on étoit libre, quel eſt l'homme qui ne
„ changeât ſon naturel? Mais a-t-on jamais
„ vu ſur la terre un homme qui changeât
„ ſeulement de goût? „ Je ſavois bien que les hommes ont chacun des goûts & des attraits naturels, ſuivant leur famille, leur patrie, leur éducation, l'habitude & la diſpoſition de leurs organes; mais j'ignorois que ce fût là un *inſtinct*. Je crois même qu'on feroit un fort mauvais compliment à un honnête homme à qui l'on diroit: Monſieur, votre *inſtinct* vous donne du goût pour le gibier, pour la chaſſe, pour les livres; ou bien: Madame, votre *inſtinct* vous donne de l'amour pour le jeu, la danſe & les ſpectacles. Allez apprendre à parler aux gens, me répondroit-on; vous nous prenez pour des chiens, des loups & des renards. Il eſt vrai que je pourrois m'excuſer, en citant la phraſe que vous ajoutez pour ſervir d'éclairciſſement & de comparaiſon très-honnête. " Le loup a la perceptions de quelques moutons paiſſants dans
„ une campagne, & ſon inſtinct le porte à
„ les dévorer. *Un Conquérant auſſi a la*
„ *perception d'une province que ſon inſ-*
„ *tinct le porte à envahir. Y a-t-il une*
„ *grande différence entre ce loup & ce*
„ *Prince?* „ Pour moi, je vous avoue

que je ne me sens point d'instinct pour ces raisonnements-là. Autant que je peux m'y connoître, l'instinct dans les animaux consiste dans la disposition particuliere de leurs organes; & dès lors il en résulte des impressions nécessaires & uniformes dans chaque espece. Mais ce que nous appellons penchant & naturel de l'homme, est en lui une inclination bonne ou mauvaise, qui varie sans fin dans les différents sujets, & qui y change tous les jours. Vous m'étonnez de dire que personne ne changea jamais de goût. Toute la terre vous démentira.

„ 6°. La volonté, dites-vous, n'est-elle „ pas toujours la suite des dernieres idées „ que l'on a reçues? „ Non, vous répondrai-je, ces dernieres idées ne nous plaisent pas toujours. Les anciennes, au contraire, ont acquis plus d'empire sur nous, & ce sont elles qui nous décident préférablement. La nouveauté n'entraîne que les esprits foibles & volages, chez qui le dernier venu est presque sûr d'avoir raison. " Ces idées „ étant nécessaires, ajoutez-vous, la volonté „ ne l'est-elle pas aussi? „ Non, encore une fois; parce que toute idée ne nous décide pas infailliblement. La preuve en est sensible. Je délibere si je prendrai le parti des armes ou celui de la robe. Vingt raisons de

part & d'autre s'offrent à mon esprit, qui me représentent les avantages & les inconvénients de ces deux états. J'abandonne celles qui favorisent les armes; je préfere les autres qui m'attirent vers le Barreau; & parmi ces vingt raisons, il n'y en a qu'une qui me détermine; c'est la premiere à laquelle j'avois d'abord pensé.

„ 7°. Cet Univers ne paroît-il pas assu„ jetti dans toutes ses parties à des Loix „ immuables? „ Eh, qui en doute? Mais qu'entendez-vous par-là? Voulez-vous dire que l'ordre établi par le Créateur pour les mouvements célestes, est invariable; que chaque semence produit, avec une uniformité merveilleuse, son espece particuliere; que les corps gravitent toujours vers leur centre commun; que les Loix du mouvement sont constamment les mêmes, &c.? Personne ne vous le conteste. Mais prétendez-vous que l'homme (*f*) est tellement asservi à des Loix immuables, qu'il en suit nécessairement le cours, de même que les Etres physiques; qu'il est entraîné par ce torrent, comme un fétu est emporté au gré d'un tourbillon; que toutes ses actions sont

(*f*) C'est l'objet d'un Dialogue sur la nécessité & l'enchaînement des choses, *tome* 8, *page* 39.

aussi invariablement réglées que les périodes des astres & de la nature ; qu'il n'est pas seulement le maître de cracher à droite ou à gauche ? Il faudroit avoir perdu le sens, pour avancer un paradoxe si hautement démenti par l'expérience & par la conscience.

„ 8°. Si un homme pouvoit diriger à „ son gré sa volonté, il pourroit alors dé„ ranger les Loix immuables. „ Eh, que dérangeroit-il ? Voyons. Le soleil iroit-il se lever & se coucher aux poles ? Le cumin s'éleveroit-il à la hauteur des cedres, & les cedres ne s'éleveroient-ils plus qu'à la hauteur du cumin ? Les fleuves se glaceroient-ils en Eté, & souffriroit-on des chaleurs étouffantes en Hyver ? Les saisons seroient-elles dérangées, & les louves enfanteroient-elles des agneaux ? Ce seroit là un affreux bouleversement des Loix immuables ; & vous croyez qu'il arriveroit, si l'homme pouvoit diriger à son gré sa volonté ? Vous ne sauriez l'avoir dit sérieusement ; & je ne croyois pas qu'on pût même l'écrire en plaisantant, encore moins qu'on pût l'avancer comme une *excellente objection*.

„ 9°. Mais par quel privilége, ajoutez„ vous, l'homme ne seroit-il pas soumis à „ la même nécessité que les astres, les ani„ maux, les plantes & tout le reste de la

„ nature? „ Si vous blâmez cette exception comme une faute commise par votre Démogorgon dans la composition de l'univers, parmi nous on en juge tout autrement. Nous l'admirons comme un trait de la Sagesse suprême, qui créa l'homme à son image, capable de connoître son Créateur, de l'aimer, de lui obéir, de mériter, par sa soumission & par ses bonnes œuvres, des récompenses ineffables. Il falloit, pour cela, qu'il fût libre; qu'il eût la puissance de faire le mal comme le bien, afin que se portant à celui-ci, & préférant à tout la volonté de son Créateur, il....

Je n'en étois qu'à la moitié de mes remarques sur *les excellentes objections* de l'Oracle, quand il m'arrêta ici pour me dire que mes réflexions ne le convertiroient pas; que la Providence divine (*t*) est un Mystere incompréhensible à la raison; qu'il ne reconnoissoit rien de cette espece; "qu'une „ bizarre destinée (*u*) se joue de ce mon„ de; & que rien ne justifie si complété„ ment ceux qui croient une fatalité à la„ quelle rien ne peut se soustraire, que

(*t*) *Voyez* une Satyre de la Providence dans le Roman de l'Hermite, *tome* 8, *page* 256.
(*u*) *Tome* 14, *page* 173.

„ cette suite de malheurs qui a persécuté „ la Maison de Stuart pendant plus de trois „ cents ans. „ (x) Il termina notre entretien par quelques autres sentences.

Le Sort aveugle, Roi des aveugles Humains, (y)
Contredit la Nature, & détruit ses desseins.
Il affoiblit ses traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au hazard, & rien n'est à sa place.

„ A quoi tiennent (z) les révolutions? „ Un coup de pierre un peu plus fort que „ celui que reçut Mahomet dans son pre- „ mier combat, donnoit une autre destinée „ au monde.... Mais des hommes qui pen- „ sent, (a) peuvent-ils croire que Dieu „ prenne parti pour un petit Peuple qui „ combat contre un autre petit Peuple dans „ un coin de notre Hémisphere?

Cette Conversation me surprit, pour le moins, autant que les deux précédentes. Mr. de Voltaire s'y étoit hautement déclaré Déiste, ennemi des Ecritures, & de tout culte religieux. Ici, il vient de me prouver bien clairement qu'il est Fataliste & Mani-

(x) *Tome* 17, *page* 310.
(y) Encouragement des Arts.
(z) De l'Alcoran & de Mahomet, *tome* 7, *page* 431.
(a) Des Mensonges imprimés, *tome* 8, *page* 99.

chéen. Je ne pus même m'empêcher de m'en expliquer ironiquement avec le compagnon de mon retour, au risque d'être encore décélé.

Manès, lui dis-je, est, aux yeux de votre Oracle, non le saint Esprit & l'Apôtre de Jesus-Christ, comme cet Imposteur croyoit devoir le dire, pour donner du poids à ses dogmes impies; mais c'est un homme divin, le Prophete de la Perse & du monde entier. Le Ciel lui avoit, sans doute, fait connoître la différence des deux principes, le combat perpétuel qui regne dans la Nature, & l'erreur où est le vulgaire de croire que *Tout y va bien.* Il pensoit en Philosophe sur la Fable de la Création rapportée par Moïse, sur la prétendue Théocratie des Juifs, sur la nature de leurs Loix, de leurs Sacrifices, de toute leur Religion, & sur les révélations imaginaires faites à leurs Prophetes. Il étoit sagement persuadé qu'il n'y a point de liberté, ni dans Dieu, ni dans l'homme; qu'un aveugle destin est le grand mobile de la nature & de nos actions; que les Juifs, les Chrétiens & les Païens adorent tous le même Dieu; que cet Etre suprême est content du culte que les uns & les autres lui rendent; que ce n'est point un mal de fléchir le genou devant une Ido-

le; que les Païens mêmes ne ſont pas exclus de la béatitude céleſte; que notre ame n'eſt point différente de celle des bêtes; que le Baptême, ni la Foi ne ſont nullement néceſſaires, & que nous ne devons rien croire que ce que la raiſon a préalablement bien compris. Enfin, Manès eut ſes Elus favoris, qui poſſédoient plus éminemment le ſecret de ſes Myſteres, & qui n'en communiquoient aux ſimples Auditeurs que ce qui étoit convenable à leur portée. Voilà, dis-je à mon Introducteur, la pure Doctrine des Manichéens; & il n'eſt aucune de leurs erreurs que votre Oracle ne nous ait enſeignée. Que penſez-vous du parallele?

J'avoue qu'il eſt frappant, répondit mon Gentilhomme; mais, à coup sûr, Mr. de Voltaire n'a pas prévu toutes les conſéquences de ce qu'il a dit.... Je changeai de propos, pour finir cette matiere, & je priai qu'on ne lui rendît pas ma réflexion, parce que je ne voulois pas me brouiller avec lui.

VI. CONVERSATION.

LOrſque je retournai voir l'Oracle deux ou trois jours après, je ne m'apperçus pas qu'il eût été informé de ce que j'avois

dit sur la conformité de sa Doctrine avec le Manichéisme. Il n'auroit pas manqué de m'en témoigner son mécontentement; mais il ne m'en parla pas.

Il faut, me dit-il, que je vous entretienne aujourd'hui de la VERTU, suivant les principes de la nouvelle Philosophie.

Oh! lui répondis-je, vous m'obligerez infiniment. J'ai lu différents Livres de vos Messieurs, qui m'ont bouleversé la tête sur ce sujet. Nos Docteurs disent tout simplement que la Vertu est une habitude de l'ame qui nous porte à des actions louables & religieuses, comme le vice nous porte à celles qui sont honteuses & mauvaises. Les vôtres, au contraire, me donnent des notions toutes différentes, & auxquelles je ne comprends rien.

J'ai lu, par exemple, dans un Livre fort mal intitulé, DE L'ESPRIT, que la Vertu n'est autre chose que le désir du bonheur général, *page* 134 *& suivante*; que par-là on nous en donne une idée nette & précise; que les actes de la Vertu different suivant les pays, les nations, & les formes du gouvernement; que c'est une Vertu chez certains Sauvages de faire mourir leurs sexagénaires; chez d'autres de ne donner aucun secours à leurs malades, à quelque âge que

ce soit; de les étrangler à l'isle de Formose, pour les arracher à la douleur; parmi les Chinois, de détruire leurs propres enfants, de peur que les hommes se multipliant trop, la terre ne pût pas fournir à leur nourriture; qu'il faut sacrifier à l'utilité publique jusqu'au sentiment de l'humanité, & que telle est la perfection de la Vertu, *page* 80.

Ailleurs, l'Auteur renverse toutes les notions qu'il avoit fait naître dans mon esprit. La Vertu, me dit-il, *page* 232, n'est & ne peut être fondée que sur le plaisir physique, l'amour de soi & l'intérêt personnel. Il m'assure, *page* 276, que sans la sensibilité au plaisir & à la douleur physique, il n'y auroit rien de juste ou d'injuste, & que toute action eût été indifférente; que l'amour, *page* 361, est le principe efficace de la Vertu guerriere; que pour animer les jeunes Officiers, & en faire des Héros, il faudroit leur promettre les plus belles femmes du Royaume; laisser aller leurs maîtresses à l'armée, les placer à côté d'eux au combat; que celles qui ne les auroient pas suivis, devroient venir au devant d'eux à leur retour dans ce désordre d'habillement & de parures que le transport leur inspireroit; & qu'alors ces jeunes guerriers seroient ivres de vertu, &c. &c. &c. Que la Pudeur, *page* 159,

est une invention de l'amour & de la volupté raffinée; qu'entre une femme prude & une femme galante, *page* 86, il n'y a jamais que la beauté de différence; que la Morale, *page* 164, est une science frivole, si on ne la confond avec la politique & la législation; qu'il faut éloigner bien loin de nous ces pédants, épris d'une fausse idée de perfection; que rien n'est plus dangereux que ces Moralistes, qui recommandent sans cesse la modération des désirs, & veulent en tous les cœurs anéantir les passions. Ils ne sentent pas que leurs préceptes seroient la ruine des nations qui les adopteroient.

J'analyse les avantages qu'il promet de son Système sur la Vertu, & les voici, *page* 167 *& suiv.*

1°. Le Particulier plus instruit, seroit moins dépendant de l'opinion des autres.

2°. Il seroit affranchi de la crainte puérile du ridicule fantôme qu'anéantit la présence de la raison.

3°. Il secoueroit le joug de ces Moralistes atrabilaires, à la critique desquels on ne peut échapper, dès qu'on a le malheur d'en être connu.

4°. Uniquement soumis à la vertu, telle que nous venons de la faire connoître, il pourroit alors braver les préjugés, & s'armer

mer de ces sentiments mâles & courageux, qui forment le caractere distinctif de l'homme vertueux.

5°. La connoissance de nos principes ci-dessus établis, lui donne une idée nette & sûre de l'honnête.

6°. Elle arrache son ame à toute espece d'inquiétude.

7°. Elle assûre le repos de sa conscience.

8°. Elle lui procure, en conséquence, les plaisirs intérieurs attachés à notre vertu.

9°. Conséquemment à ces principes, on pourroit, si j'ose le dire, composer un *Catéchisme* de probité, dont les maximes simples, vraies, & à la portée de tous les esprits, apprendroient aux Peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle se propose, ne l'est point dans les moyens propres à remplir cet objet.

10°. On verroit, dans cet admirable Catéchisme, qu'il faut regarder toutes les actions comme indifférentes en elles-mêmes; que c'est au besoin de l'Etat à déterminer celles qui sont dignes d'estime ou de mépris; & enfin au Législateur à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vicieuse, & devient vertueuse.

11°. Par ce moyen, le Législateur éteindroit les torches du fanatisme & de la su-

perſtition : il ſupprimeroit les abus ; il réformeroit les coutumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établiſſement, ſont devenues depuis ſi funeſtes à l'univers.

12°. En affoibliſſant la ſtupide vénération des Peuples, on mettroit les Souverains en état de purger la terre des maux qui la déſolent.

Ne venez pas m'alléguer les oppoſitions de la probité, de la prudence & du bon ſens. Leurs cris ne méritent pas qu'on les écoute. La probité, *page* 133, ne peut être que l'habitude des actions utiles à la Nation ; comme perſonnelle, & ſe rapportant au commerce de la ſociété, elle n'eſt encore rien. Cette prudence, *page* 582, ſi vantée, n'eſt pas une vertu ſi déſirable qu'on l'imagine ; elle deviendroit même le don le plus funeſte que le Ciel pût faire aux hommes, s'il la rendoit commune à tous les Citoyens. Enfin, ce beau ſens commun que je mépriſai toujours, ſa prétendue ſageſſe & bonne conduite ne ſont que l'appanage, *page* 600, de la médiocrité de génie. Ceux qui s'en glorifient, *page* 369, ſont plus eſtimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font : ils ſont toujours retenus par les liens de la pareſſe dans le chemin de la vertu, parce qu'ils n'ont

pas même la force de s'en écarter. S'ils connoissent le plaisir, ce n'est que pour le fuir. C'est néanmoins sa présence & sa vue toute-puissante qui brave les malheurs éloignés, & anéantit sagement la prévoyance. Convenez, Monsieur, que l'Auteur de l'Esprit embrouille furieusement les idées du genre humain sur la nature de la vertu.

Oh! me répondit Mr. de Voltaire, ne me parlez pas de cet Ecrivain. Sa témérité nous a trop compromis; & nous délibérons si nous ne le retrancherons pas de notre corps. Il a voulu se faire un nom dans la postérité en composant un Livre, & il n'a que trop bien réussi pour son malheur & pour le nôtre. Vous avez entendu nommer ce fou, qui voulant faire parler de lui dans les siecles à venir, s'en alla, la torche à la main, mettre le feu au Temple de la grande Diane. Au reste, les idées de cet Auteur lui sont propres, & vous ne trouverez rien de semblable dans nos autres Ecrivains.

Rien de semblable! repris-je, je n'en ai que trop lu pour vous assurer le contraire. Est-ce pour faire des vertueux & des familles heureuses, que l'Auteur des Lettres Juives (*a*) apprend à la jeunesse que l'amour

(*a*) Lettre 46.

est un présent de la Divinité; qu'on ne doit point rougir d'y être sensible, ni d'en suivre les impressions naturelles, qui n'ont rien de criminel qu'autant que nous les corrompons par la débauche?

Est-ce la vertu qui inspiroit l'Auteur hypocrite & insidieux *des Mœurs*, quand il écrivit ces paroles : " Les Moralistes déclament contre les passions, & ne se lassent „ point de vanter la raison. Je ne craindrai „ point d'avancer qu'au contraire, ce sont „ nos passions qui sont innocentes, & notre raison qui est coupable? (*b*)

Est-ce une grande preuve de pudeur & de vertu, que d'avoir mis, pour frontispice, aux *Pensées philosophiques*, une femme nue dans l'attitude la plus indécente; de commencer l'Ouvrage par faire l'apologie des passions qui y répondent, & de s'élever avec zele contre les moyens que la Religion inspire pour les contenir?

Est-ce la vertu qui parle ainsi dans l'*Histoire d'Ema*, *page* 90. " La raison dit „ aux jeunes personnes qu'il faut être circonspecte avec les femmes & sévere avec „ les hommes; & moi je vous dis, au contraire, qu'il faut être fiere avec les sem-

(*b*) Les Mœurs, *page* 80.

„ mes, & facile avec les hommes?... La „ raiſon perd ſon crédit ſur nous, pour „ nous avoir abuſés tant de fois, *page* 236.

Ecoutez ce que dit l'Auteur bien connu de *l'Hiſtoire de l'Ame*, *page* 173. Si ce n'eſt pas ſans plaiſirs que la raiſon nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toujours ainſi.... Pourquoi un Philoſophe ſe refuſeroit-il aux plaiſirs pour leſquels les ſens ont été faits?

Mais laiſſons là les maximes licencieuſes, les obſcénités & le Cyniſme dont vos Ecrivains ſont remplis, & que je me donnerai bien de garde de tranſcrire : revenons à la promeſſe que vous m'avez faite de me parler de la vertu. Ce ſont vos principes que je deſire de ſavoir, bien convaincu qu'ils ſont très-oppoſés à ceux dont je viens de vous donner un échantillon.

Mr. de Voltaire chercha d'abord dans ſon *Diſcours* (c) *ſur la vraie vertu* quelque trait qui pût m'en donner une idée, & la peindre par ſa beauté, ſon caractere & ſes œuvres; mais il n'y trouva que des déclamations vagues contre la bonne foi mutuelle des Princes, contre Brutus, Zénon, les Religieux, les Convulſionnaires, les Ma-

(c) *Tome* 6, *page* 42.

gistrats & l'Auteur des Nouvelles Ecclésiastiques.

On se forme de la vertu, me dit-il, un fantôme plus capable de nous en éloigner, que propre à la rendre aimable & praticable. Un antique préjugé a fait croire qu'elle avoit pour fondements les principes d'une Religion véritable, & qu'elle exigeoit de nous des devoirs & un culte pur envers la Divinité. Belle chimere! Je la vois, cette vertu, à son plus haut dégré dans Socrate, Platon, Titus, Trajan, Antonin, Marc-Aurele & le célebre Julien; & je n'en apperçus pas même l'ombre depuis le premier des Chrétiens jusqu'à ceux de nos jours. C'est ce qui m'a empêché d'en louer jamais aucun.

Je regarde comme une foiblesse, bonne pour les dupes, de croire que la vertu défende à l'homme la jouissance des plaisirs & des voluptés qui flattent nos sens. Lisez mes Lettres libres; (*d*) & si vous avez oublié les mœurs & les maximes des Epicuriens & des Cyniques, vous les retrouverez toutes dans les miennes. J'en faisois mon système & ma gloire.

Voyez mon Poëme du *Mondain*, où j'a-

(*d*) *Tome 6, page 216 & suiv.*

vois parlé si librement sur la Religion & sur les Mœurs, que le Cardinal de Fleury me fit signifier un ordre de sortir du Royaume, & aussi pour mon Epître à Uranie. C'est l'époque de mon premier voyage en Prusse en 1736. Voyez mon *Apologie du Luxe*, où je confirme tout ce que j'avois dit dans le Mondain. Voyez mon *Epithalame* sur le mariage de Mr. le Duc de R.... où je conseille à sa femme de se venger des infidélités qu'elle en recevra.

Il est, en effet, ridicule que les Loix de l'Europe (*e*) répriment les inceſtes, les adulteres & les divorces. Les Orientaux ont été beaucoup plus sages, de n'avoir jamais gêné les Particuliers sur les femmes que l'on pouvoit aimer. Voyez sur-tout mon célebre Poëme sur *la Pucelle d'Orléans*, auquel j'ai mis la derniere main depuis que je sens & que je répete sans ceſſe qu'il me reſte fort peu de jours à vivre; mais je me suis hâté de le finir, comme un monument qui conſtatera à la poſtérité ce que j'ai toujours penſé sur la vertu. Cherchez dans telle langue qu'il vous plaira, un Poëme auſſi rempli de tout ce que vos Piétiſtes abhorrent; je vous défie d'en trouver un seul. Auſſi,

(*e*) *Tome* 11, *page* 239.

aucun d'eux n'oſe le lire, ou ſe vanter de l'avoir lu. Ce ſont des Dévots & des Cagots, qui ne méritent pas les gentilleſſes qu'un Poëte aimable & galant ſe donne la peine d'écrire. (*f*)

Il eſt vrai, Monſieur, que vous leur en avez donné cent fois les épithetes, & qu'ils ne s'en fâchent pas. Par ce mot de *Dévots*, diſent-ils, Mr. de Voltaire entend-il nous reprocher que nous ſommes *dévoués* à Dieu, à ſa Religion, à ſes Loix; car c'eſt là proprement ce qui eſt ſignifié par ce terme? Si c'eſt là ce qu'il veut dire, il nous fait honneur. Nous voudrions qu'il nous reſſemblât. S'il confond ce titre avec celui de *Cagots*, nous mépriſons la calomnie, qui voudroit nous flétrir par des traits dont la haine & la noirceur l'arment contre nous. Les mœurs des vrais Croyants s'accordent avec leur doctrine. L'une & l'autre ſont le ton de la bonne compagnie, c'eſt-à-dire, des honnêtes gens. Si vous en voulez la preu-

(*f*) On dit qu'un ennemi de Mr. de Voltaire, que je ne nommerai pas, a ajouté par haine pour lui, les deux derniers Chants de *la Pucelle*, que l'on aſſure être plus infames que tout ce qui précede. Si le fait eſt vrai, Mr. de Voltaire eſt bien en droit d'en porter ſes plaintes au Public, & il ne peut même s'en diſpenſer.

ve, vos Philoſophes eux-mêmes vous la donneront. Lorſqu'ils ſe trouvent dans un monde décent & reſpecté comme tel, n'ayez pas peur qu'ils oſent ſe mettre à découvert ſur leurs principes & ſur leur morale, ni qu'ils avouent dans la converſation ce qu'ils ont publié dans leurs Ecrits. Vrais Geais de la fable, ils ſe parent de nos plumes, ils empruntent notre langage, & ils deviennent nos ſinges. S'ils penſent mieux que nous, pourquoi ne parlent-ils pas comme ils penſent? Ce ſont donc eux qui méritent les titres d'Hypocrites & de Cagots.

C'eſt une lâcheté, répondit Mr. de Voltaire, dont je les ai ſouvent repris, & que je voudrois corriger en eux par l'exemple que je leur donne. La liberté mâle, avec laquelle je ſuis né, m'interdit toute politique; & ce que je penſe je le dis ouvertement.

Je laiſſe au vulgaire la foibleſſe de reſpecter les Rois, de les croire ſenſibles, capables d'aimer la probité & la vertu, d'en ſavoir faire un juſte diſcernement, & de ſe les attacher pas des bienfaits. Une expérience perſonnelle ne m'a que trop convaincu du contraire, & elle m'a déterminé à faire un divorce éternel avec eux, & à dire hautement tout ce que j'en penſe.

Moi-même, renonçant à mes premiers deſſeins, (*g*)
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Sirenes;
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes.
On me dit: Je vous aime, & j'ai cru, comme un ſot,
Qu'il étoit quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris; j'aſſervis au vain deſir de plaire,
La mâle liberté qui fait mon caractere;
Et perdant la raiſon, dont je devois m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvoit aimer.
Que je ſuis revenu de cette erreur groſſiere!
A peine de la Cour j'entrai dans la carriere,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir ſortir.
Raiſonneurs, beaux eſprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux; vivez toujours ſans maître.

La connoiſſance que j'ai des Cours, tant par l'hiſtoire que par moi-même, m'a convaincu qu'il n'y a dans toutes (*h*) que conflits d'autorité, mélange de Religion, de ſuperſtition, de foibleſſe, de méchanceté, d'injuſtice & de cruauté.

Et vous, de Borgia déteſtables maximes, (*i*)
Science d'être injuſte à la faveur des Loix,

(*g*) De la modération en tout, *tome 6, page 28.*
(*h*) *Tome 13, page 234.*
(*i*) Ode au Roi de Pruſſe, *tome 6, page 103.*

Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des Rois.

Leurs troupes, dont la fureur ou la licence dévaste les campagnes, les villes & l'humanité, " ne sont pas (*k*) ce qu'il faut „ punir; *ce sont les Princes mêmes*, ces „ barbares sédentaires, qui du fond de leur „ cabinet, ordonnent dans le temps de leur „ digestion, le massacre d'un million d'hom- „ mes, & qui ensuite en font remercier „ Dieu solemnellement. „ Aussi détourné-je leurs Sujets, autant qu'il est en mon possible, de porter les armes, pour combattre sous les enseignes & par les ordres de leur Prince. " Savez-vous (*l*) qu'à l'heure que je „ vous parle, il y a cent mille fous de no „ tre espece couverts de chapeaux, qui tuent „ cent mille autres animaux couverts d'un „ turban, ou qui sont massacrés par eux? Il „ s'agit de savoir à qui appartiendra un pe- „ tit tas de boue, auquel nul d'entre eux „ ne prétend un fétu; & presqu'aucun de „ ces animaux qui s'égorgent mutuellement, „ n'a jamais vu l'animal pour lequel ils s'é- „ gorgent.

(*k*) Micromegas, Allegorie, *tome* 8, *page* 346.
(*l*) *Ibid. page* 344.

Mortels, vous êtes tous des freres, (*m*)
Jettez ces armes mercenaires;
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens pourſuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouiſſance
Dans l'horrible nuit du trépas?

Encor ſi pour votre Patrie
Vous ſaviez vous ſacrifier!
Mais non, vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cauſe inique
De quelque Tyran politique,
Que vos yeux ne connoiſſent pas;
Et vous n'êtes dans vos miſeres,
Que des aſſaſſins mercenaires,
Armés pour des Maîtres ingrats.

Mais pourquoi demeurer ſoumis à des Tyrans qui vexent les hommes, & qui deſhonorent le trône? La déciſion des Sujets ſuffit pour exclure à jamais celui qui l'occupe; car je ſoutiens comme une vérité certaine, (*n*) que tout homme à qui le Peuple veut donner la couronne par voie d'élection, la poſſède à plus juſte titre que celui qui la tient par les droits de ſa naiſſance.

Quand même, repréſentai-je à l'Oracle, il y auroit du vrai dans ce que vous avan-

(*m*) Ode ſur la Paix, *tome* 6, *page* 99.
(*n*) *Tome* 11, *page* 108.

cez, peut-on le faire imprimer sans sonner une espece de tocsin?

La liberté mâle, me répondit-il, dont je fais profession, m'engage à publier tout ce que je pense, au risque de ce qu'il en peut arriver. Quoique j'eusse l'honneur d'être Gentilhomme ordinaire de S. M. & d'avoir été nommé Historiographe de France, avec une pension que je recevois très-gratuitement, je pris tout-à-coup la résolution de passer en Prusse, sans autre raison que les espérances plus avantageuses dont le Prince me flattoit, & qu'il remplit généreusement pour m'attacher à sa personne. Là, d'autres vues s'emparerent de mon esprit. J'ambitionnois de réunir à la place de Chambellan celle de Président de l'Académie de Berlin. Il falloit, pour y parvenir, faire voir que Mr. de Maupertuis, qui l'occupoit, ne la méritoit pas, & que j'en étois plus digne que lui. J'entrepris de le prouver, en réfutant ses idées, en lui donnant des ridicules dans ma Lettre du prétendu Docteur Akakia, Médecin du Pape, (o) & autres Pieces suivantes. Le Roi fut indigné de voir son Protégé attaqué si vivement. Il m'accusa d'en être l'auteur. Je lui niai le fait; mais

(o) *Voyez* ces Pieces au *tome* 8, *page* 372 *& suiv.*

il me convainquit, en me produisant le manuscrit de mon Sécrétaire Francheville que l'Imprimeur avoit eu ordre de remettre. Voilà la cause des humiliations sanglantes que je reçus de la part du Prince, & du commandement qui me fut fait de sortir de son Royaume. Avois-je tort d'aspirer à une place qui étoit due à l'universalité de mes talents & de mon savoir? En quoi ai-je violé les Loix de la modestie, de la reconnoissance & de la vertu? Et comment pourrois-je oublier de mauvais traitements, si indignes d'un homme tel que moi? Ma vie durât-elle des siecles, le temps ne sera jamais capable de les effacer.

Aussi ma bile s'en est vengée par les traits satyriques que j'ai lancés contre les Princes en général, & contre celui-ci en particulier. Je lui avois dit plusieurs fois que je le mettois au dessus de Salomon, de Titus, de Trajan, d'Antonin & de Marc-Aurele; mais je m'en suis rétracté publiquement, en le mettant au dessous de mes amis ordinaires.

Vers les champs Hyperboréens, (p)
J'ai vu des Rois dans la retraite,
Qui se croyoient des Antonins.
J'ai vu s'enfuir leurs grands desseins

(p) Epître à Mr. de Cideville, *tome 6, page 264.*

Au premier ſon de la trompette;
Ils ne ſont plus rien que des Rois.
Ils vont par de ſanglants exploits,
Prendre ou ravager des Provinces:
L'ambition les a ſoumis.
Moi, j'y renonce; adieu les Princes:
Il ne me faut que des amis.

Ce ſentiment, dis-je à Mr. de Voltaire, eſt digne de votre belle ame. Rien n'eſt plus précieux qu'un ami; & tout l'honneur que nous pouvons recevoir des Grands ne mérite pas de lui être comparé. Mais penſez donc que l'intervalle prodigieux qui eſt entre le diadême & la condition des Sujets, interdit les liaiſons familieres & les intimités que ceux-ci peuvent avoir entre eux. Peut-être que la ferme perſuaſion de votre mérite vous y faiſoit prétendre. Le vent vous étoit favorable; vous avez déployé toutes vos voiles; & là s'eſt malheureuſement trouvé l'écueil où vous avez fait de ſi fameux naufrages. Je vous demande bien pardon, ſi je m'échappe juſqu'à ce point; mais vous m'avez permis les réflexions.

Vous vous plaignez amérement de ce que les Souverains ont péché par les ſentiments à votre égard, & de ce qu'ils n'ont rendu juſtice, ni à votre cœur, ni à vos talents. Je le crois ſur votre parole; mais il falloit les reſpecter & les ménager un peu davan-

tage. Vos malheurs ne peuvent apporter de remede à cette vivacité qui vous a été si funeste. Aujourd'hui qu'il seroit question de vous réconcilier avec les arbitres du sort des humains, pour filer le reste de vos jours dans le sein de la paix & des honneurs que vous méritez très-certainement, vous criez à pleine voix, & vous faites imprimer en triomphe, *que les Souverains sont incapables d'aimer, de connoître le mérite, la vertu, & de les récompenser; que leur science est d'être injuste à la faveur des Loix; que leur art consiste à opprimer la terre; que ce sont des Barbares sédentaires, des animaux pour lesquels ceux qui défendent la Patrie ont la folie de se faire égorger; que ce sont eux qu'il faut punir personnellement, & non pas les Troupes qui dévastent les campagnes; enfin, que tel homme qu'il plaira au Peuple de mettre sur le Trône, en jouira, à plus juste titre, que celui qui l'occupoit par le droit de sa naissance.* En tout cela, je vous défie de me trouver un seul mot qui puisse entrer dans un *Placet* où vous demanderiez votre raccommodement, une charge, un asyle, ou une récompense.

Je suis cependant assez de votre avis,

quand je vous entends gémir en différents endroits de vos Ouvrages, de ce qu'une aveugle faveur emporte tout, & ne laisse rien pour le mérite prouvé. Mais j'en jette moins la faute sur les Souverains, que sur ceux à qui ils ont confié la distribution de leurs bienfaits. Quoique ce ne soit point la magie noire pour les uns & pour les autres, de découvrir les personnes, dont l'émulation & les travaux, utiles ou honorables à la Patrie, demandent d'être encouragés; néanmoins c'est ici principalement l'affaire des Ministres, & j'ose dire que les graces qu'ils accorderoient par choix & par justice au mérite reconnu, leur feroient mille fois plus d'honneur, que les hautes places auxquelles ils sont élevés.

Je ne saurois blâmer, me répondit Mr. de Voltaire, la sagesse de vos réflexions sur la conduite peu prudente que j'ai tenue; mais les choses sont faites, ne désespérez point de l'avenir. En attendant, je vais vous continuer ma confession.

J'avois rendu justice au Parlement de Paris, en faisant un digne éloge (q) de ses lumieres, de sa fermeté, de son attachement inviolable à la Maison de Bourbon,

(q) Henriade.

& de son opposition constante aux Ligueurs; autre temps, autres idées. J'ai eu sujet de prendre de l'humeur contre ce Corps révéré dans toute l'Europe, qui m'a flétri par différents Arrêts, & j'ai soutenu (r) qu'il avoit prêté serment sur l'Evangile au Légat & à l'Ambassadeur d'Espagne, de ne jamais reconnoître Henri IV. La calomnie est aussi notoire, que la contradiction est sensible; mais je ne crois pas avoir rien fait contre la vertu. Je seme des doutes & des obscurités (s) sur l'origine de ce Tribunal; j'en affoiblis les droits & l'autorité, autant qu'il m'est possible; j'en attaque les fondements, en rejettant les notions communes & certaines; je mets son établissement au nombre des fautes & des maux que commit Philippe le Bel; & en cela, je ne viole pas plus les Loix d'un bon Citoyen, que quand je tourne en ridicule (t) les libertés de l'Eglise Gallicane; enfin, j'ai souvent répété que tous les Gens de Robe acquierent le droit de juger les autres, comme ils achetent une métairie, & qu'ils en usent de même. (u)

(r) *Tome* 15, *page* 204.
(s) *Essai sur l'Hist.* chap. 72.
(t) *Tome* 8, *page* 359.
(u) *Voyez* sur-tout, *Tome* 8, *page* 296. l'indécente Satyre contre les Conseillers & les Avo-

C'eſt une erreur de croire qu'on eſt moins vertueux & plus ennemi de l'humanité, parce qu'on injurie toute la Nature. Sous le nom de (x) *Scarmentado*, je parcours toutes les Nations de l'Univers; je n'y vois aucune bonne qualité; je n'y découvre que des horreurs. Les Italiens ſont des ſimoniaques, des perfides, des empoiſonneurs, des aſſaſſins, des ſodomites. L'inconſtance eſt le caractere des François; ils ſont toujours en guerre entre eux, ou avec les étrangers; une chimere les fait courir aux armes; depuis ſoixante ans, leur Pays eſt déſolé pour deux pages de controverſe; ils ſavent bruler un Maréchal d'Ancre, & faire des ſaint-Barthelemi; l'indifférence ſur la Religion commence à les calmer: *Heureux le temps auquel ils ne feront qu'en plaiſanter*. Le plus grand nombre y eſt parvenu chez les Anglois; le reſte eſt fanatique. Le Hollandois eſt un Peuple flegmatique, groſſier, ignorant, qui ne connoît que ſes intérêts & ſes préjugés, & qui verſe le ſang de ſes meilleurs Citoyens, avant que d'avoir examiné s'ils ſont réellement coupables. La

---

cats du Parlement. Elle eſt trop longue pour être rapportée ici.

(x) Roman de *Scarmentado*, *tome* 8, *page* 357.

fourberie, l'oſtentation, la ſuperſtition, le reſpect pour le Monachiſme & pour l'Inquiſition, ſont tout ce que l'on voit en Eſpagne, &c.

Je n'ai point attaqué la vertu, quand j'ai diffamé toutes les Communautés Religieuſes, quand j'ai rapporté le motif de leur inſtitution & de leur premiere ferveur aux Prêtres du Paganiſme, aux Faquirs des Indiens, & quand j'ai dit que la ſuperſtition & le fanatiſme en étoient l'ame.

Ah, ah, ah! m'écriai-je ici; grace, quartier pour ces pauvres Moines & autres. Vous n'en connoiſſez aucun; ils ne vous ont jamais fait de mal; eh! ne leur en faites point! vous allez tout confondre, en concluant du particulier au général, comme l'Auteur des *Lettres Juives*, & vos autres Diſciples. Il y a des hommes par-tout, & des honnêtes gens par-tout; épargnez les premiers en faveur des ſeconds. Je me meurs de peur que vous n'enveloppiez les uns & les autres ſous le même anathême. Souvenez-vous que tout ce qu'on appelle Corps ou Communauté, eſt un animal particulier, à qui manque le ſens de la gratitude, mais qui en eſt amplement dédommagé par celui de la vengeance. Il mérite néanmoins des ménagements & du reſpect. L'Oracle ſe moqua de ma priere.

Je n'ai jamais su, dit-il, en quoi consistoient les vertus des Cloîtres, ni même cru qu'il pût y en avoir. La continence qui s'y observe, me paroît un vice qui tend à précipiter la ruine de l'Etat, & je l'ai répété cent fois. Quoique j'eusse dit, (*y*) pour le plaisir de contredire Mr. de Montesquieu, que le monde est infiniment plus peuplé aujourd'hui, qu'il ne l'étoit il y a deux mille ans, ce qui seroit très-difficile à prouver, j'assure néanmoins quelques pages après, (*z*) „ que pour peu que nous continuïons en Eu„ rope à peupler les Couvents, je ne donne „ pas encore beaucoup de siecles à notre „ pauvre espece. „ Cependant je loue fort & j'admire Mr. Newton (*a*) de ce qu'il a gardé toute sa vie un célibat rigide. A l'exception des Peres de l'Oratoire & de la Merci, je regarde tous les autres gens de Communauté (*b*) comme des colomnes de la Papauté, qui ont à la fin produit celui par qui la Papauté fut exterminée dans la moitié de l'Europe, *Luther*.

Je n'ai jamais rien eu à démêler avec les Ordres Religieux; il n'y a aucune rivalité

(*y*) *Tome* 7, *page* 493.
(*z*) La même, *page* 501.
(*a*) La même, *page* 298.
(*b*) *Essai sur l'Hist.* chap. 117, page 266.

entre eux & moi; j'abhorre la calomnie; j'ai fait une fort belle Epître en vers contre ce vice; mais cela ne m'empêche pas de maltraiter tous ces Corps, que je laisse respecter à d'autres que moi. Les richesses, l'orgueil, l'ambition des Bénédictins, ont fait oublier & effacer tout ce qu'il pourroit y avoir de louable parmi eux. Leur érudition est bonne à rechercher. (*c*) Si les Circassiens empruntèrent autrefois des Arabes la méthode d'inférer la petite vérole; ce point d'Histoire sera un jour éclairci par quelqu'un de ces Savants, qui ne manquera pas de composer là-dessus plusieurs volumes *in-folio* avec les preuves.

Les Franciscains étoient plus nombreux & plus agissants. François d'Assise, qui les fonda, étoit pour eux un homme au dessus de l'humanité. Ils le comparoient au Christ; ils lui attribuoient plus de miracles... Ces Religieux étoient ardents à tout; Prédicateurs, Théologiens, Missionnaires, Quêteurs, Emissaires, courant d'un bout du monde à l'autre, & toujours ennemis des Dominicains.

J'ai parlé trente fois de ceux-ci, & je n'ai rien oublié de ce que l'on peut dire au su-

(*c*) Sur l'Insertion de la petite vérole, *tome 7, page 258.*

jet de l'Inquisition & de la forme judiciaire qu'ils pratiquent dans ce Tribunal, dont ils sont chargés en Italie & en Portugal.

Les Augustins ne sont guères connus du monde séculier, que pour avoir été en possession de prêcher & de vendre les Indulgences comme les Cordeliers & les Dominicains, & pour avoir eu Luther dans leur Ordre.

J'aurois dû, par une sorte de reconnoissance, être plus indulgent en faveur des Jésuites; premiérement, parce qu'ils m'ont élevé, & donné du goût pour les Lettres; secondement, parce que je suis redevable de ma place de l'Académie Françoise au Pere la Tour, qui eut la bonté de certifier que je professois sincérement tous les Dogmes de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; ce que personne ne vouloit croire. Mais les Jésuites ont eu la témérité dans leurs Journaux de censurer mes Ouvrages: je me suis cru dans l'obligation de les censurer à mon tour, & de le leur rendre avec usure.

Le monde s'est épuisé à en dire du bien & du mal, & moi je prends ce dernier parti. Leur fondation fut l'effort de la politique; & l'institut de saint Ignace étoit un dessein formé d'asservir les consciences des Rois

à son Ordre, de le faire dominer sur l'esprit des peuples, & de lui acquérir une espece de Monarchie universelle. C'étoit un Gentilhomme Biscayen, sans lettres, né avec un esprit romanesque, entêté de Livres de Chevalerie, disposé à l'enthousiasme, & qui avoit servi dans les troupes d'Espagne. Il y fut blessé, se dévoua à la mortification, s'arma Chevalier de la Vierge, voulut combattre contre un Maure, qui avoit parlé peu respectueusement de celle dont il étoit Chevalier, & abandonna la chose à la décision de son cheval, qui prit un autre chemin que celui du Maure. Tout ignorant qu'il étoit, il prêcha de village en village, & vint ensuite commencer ses études à trente-trois ans, dans l'Université de Salamanque. L'Inquisition l'ayant fait mettre en prison, parce qu'il dirigeoit des dévotes & en faisoit des pélerines, il eut l'adresse de s'en tirer, & d'aller continuer ses études à Paris. Il étoit errant & pauvre; il y trouva des Espagnols, dans le même état, & se les associa. Ignace & ses compagnons avoient de la vertu; ils étoient désintéressés, mortifiés, pleins de zele. On doit avouer aussi qu'Ignace brûloit de l'ambition d'être Chef d'un Institut. Cette espece de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermit

dans

dans un cœur par le sacrifice des autres passions, & agit d'autant plus puissamment, qu'elle se joint à des vertus. Si saint Ignace n'avoit pas eu cette passion, il seroit entré avec les siens dans l'Ordre des Théatins, comme le Cardinal Cajetan l'en sollicitoit; mais l'envie d'être Fondateur l'empêcha d'être Religieux sous un autre. Enfin, Ignace & ses Compagnons, pour arracher du Pape une Bulle d'établissement, furent conseillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatrieme vœu particulier d'obéissance au Pape. Voilà comme l'esprit du monde le moins politique donna naissance au plus politique de tous les Ordres Monastiques.

Les Jésuites se consacrerent à enseigner les enfants, & le firent avec un très-grand succès; mais ce succès même fut une source de troubles. Ils eurent à combattre des rivaux dans les Universités où ils furent reçus; & les Villes où ils enseignerent, en concurrence avec l'Université, furent un théâtre de divisions. On les a vu gouverner dans les Cours de l'Europe, se faire un grand nom par leurs études, & par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse, aller réformer les Sciences à la Chine, rendre, pour un temps, le Japon Chrétien, & donner des Loix aux Peuples du Paraguay. Ils sont

actuellement dix-huit mille dans le monde, tous soumis à un Général perpétuel & absolu, liés tous ensemble uniquement par l'obéissance qu'ils vouent à un seul. Leur Gouvernement est devenu le modele d'un Gouvernement Monarchique. Ils ont des maisons pauvres, mais ils en ont de très-riches. Je n'ai pas manqué de rapporter la fameuse Lettre de Don Jean de Palafox, Evêque du Mexique, qui écrivoit en ces termes au Pape Innocent X.... *J'ai trouvé entre les mains des Jésuites presque toutes les richesses de ces Provinces. Deux de leurs Colleges possedent trois cents mille moutons, six grandes sucreries, dont quelques-unes valent près d'un million d'écus. Ils ont des mines d'argent très-riches; leurs mines sont si considérables, qu'elles suffiroient à un Prince qui ne reconnoîtroit aucun Souverain au dessus de lui.* Ces plaintes paroissoient exagérées, mais fondées.

Cet Ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France, & cela devoit être. Il naquit & s'éleva sous la Maison d'Autriche en Espagne, & fut protégé par elle. Les Jésuites, du temps de la Ligue, étoient les Pensionnaires de Philippe II. Les autres Religieux qui entrerent tous dans cette sac-

tion, excepté les Bénédictins & les Chartreux, n'attisoient le feu qu'en France; les Jésuites le souffloient de Rome, de Madrid, de Bruxelles au milieu de Paris, &c.

Il se peut néanmoins, quoique je ne l'ai pas dit, qu'il y ait de la vertu dans ce Corps comme il y a du mérite; mais on ne peut me faire un procès d'avoir dissimulé le bien, & appuyé sur le mal. J'avois mes raisons; & l'une des principales est la conviction où je suis, que l'homme est un animal pétri d'un limon chargé de défauts & de vices, contre lesquels il est permis ou même nécessaire de s'élever hautement, au risque d'être moi-même le vrai Misantrope.

Vivons pour nous, ma chere Rosalie; (*d*)
Que l'amitié, que le sang qui nous lie,
Nous tienne lieu du reste des Humains.
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle *le Monde*,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas,
Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.

Continuez la lecture de ces Vers, & vous y verrez une piquante Satyre de tous les états, soit dans Paris, soit à la Cour; liberté que j'avois blâmée dans Boileau, aussi-bien que la dureté de sa Poésie. Vous y verrez

(*d*) La vie de Paris & de Versailles, *tome 6, page 46.*

comment je traite les Créſus de notre ſiecle, mes fades adulateurs, qui me combloient d'éloges & de careſſes, & qui ſe vantoient à l'Opéra de m'avoir eu la veille à ſouper avec Mr. le Marquis.... & Mr. le Duc.... qu'on avoit invités pour me faire compagnie. Liſez, & vous trouverez ce beau portrait des Miniſtres chez qui j'avois toutes ſortes d'accès, & qui ſe ſeroient fait un plaiſir de ne me refuſer aucune grace, ſi jamais j'avois été capable d'en demander pour quelqu'un. J'entendois, & je laiſſois dire à mes côtés, qu'un Favori, qui approche du Trône ou de ſes environs, n'eſt pas digne de vivre, s'il n'emploie ſa médiation, quand il le peut, pour y faire appercevoir ceux qui le méritent, & qui ont beſoin d'être annoncés. Loin de déplaire aux Princes, les Princes lui en ſauront bon gré; ils l'en eſtimeront davantage pour la bonté de ſon cœur & pour la droiture de ſes vues.

Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les Dieux de la ſeconde eſpece,
Qui des Mortels ſont le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui, portés ſur ces rapides ſpheres,
Que la fortune agite en ſens contraires,
L'eſprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un ſentiment?
A leur lever, preſſez-vous pour attendre,
Pour leur parler, ſans vous en faire entendre,

Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.

Vous voyez si j'ai raison d'être courroucé contre tout le genre humain. C'est que je n'y découvre que les vices de l'esprit & du cœur, nul attachement solide, nul trait de cette amitié sincere, la seule vertu que j'adore, & qui fait mon caractere. Je ne sais s'il est un autre honnête homme que moi dans le monde.

Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure:
Puissé-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant, qui ne te connoît pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuse
Corrompt la vie, & rend la mort affreuse.

La premiere fois que nous nous verrons, je vous parlerai des Particuliers dont j'ai sujet d'être mécontent.

VII. CONVERSATION.

APrès les civilités qui sont d'usage, Mr. de Voltaire commença notre Entretien en ces termes: *Les vrais* (*a*) *ama-*

(*a*) Discours de Réception à l'Académie Françoise, *tome* 8, *page* 508.

teurs des Arts ſont amis. Qui eſt plus que moi en droit de le dire? J'applaudis à ſa maxime, & j'ajoutai qu'elle étoit digne d'un cœur tel que le ſien. Quoique le principe ſoit certain, reprit-il, il a néanmoins des exceptions, & de droit il porte ſa diſpenſe, 1°. envers ceux qui ont des talents ſupérieurs, & qu'il eſt bon d'humilier; 2°. envers d'autres qui courent la même carriere que nous, & qui pourroient nous offuſquer, quand même ils ne ſe ſeroient jamais déclaré nos rivaux; 3°. envers ceux qui auroient terni notre gloire par quelques traits de critique ou d'obſervations hazardés dans leurs Ecrits. Il eſt permis de tomber ſur ces trois ſortes de perſonnes, de répandre des ridicules ſur elles ou ſur leurs Ouvrages, & de les rendre mépriſables aux yeux du Public.

Vous m'étonnez, lui dis-je: on ne reconnoît point ici ces ſentiments admirables que vous avez ſi bien exprimés dans votre *Diſcours ſur l'envie.* (*b*)

O vous, qui de l'honneur entrez dans la carriere,
Cette route à vous ſeul appartient-elle entiere?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent?
Voulez-vous reſſembler à ces Rois d'Orient,

(*b*) *Tome 6, page 20.*

Qui, de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien regner qu'en étranglant leurs freres?
. . . . . .
Hé bien, pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime;
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le Public applaudit aux vers du *Glorieux:*
Est-ce un affront pour toi? Courage, écris, fais mieux.

Le Souverain, me répondit l'Oracle, n'est point asservi aux Loix qu'il impose: elles ne regardent que les sujets & les ames vulgaires. *La liberté mâle*, avec laquelle je suis né, m'affranchit de ce joug: elle me permet de tout dire & de tout critiquer, sans excepter Homere, Virgile, le Tasse, ni Milton. (*c*)

Si une fois seulement j'ai rendu quelque justice à Descartes, le peignant néanmoins en pygmée pour rehausser Newton, dix fois je l'ai traité de *Visionnaire*, lui avec ses disciples, & le Pere Mallebranche à leur tête. Ma raison est qu'ils ne pensoient pas comme moi.

Les savants Physiologues, à qui les Belles-Lettres prétendent avoir des obligations

(*c*) *Voyez* les Stances sur les Poëtes Epiques, *tome 6, page* 115.

infinies, ſont le premier objet de mon mépris. Je les comprends tous (*d*) ſous les noms ironiques de *Baldus*, *Scioppius*, *Lexicocraſſus*. Tels les Daciers (*e*) & les Saumaiſes, gens hériſſés de ſavantes fadaiſes.

J'ai ménagé Mr. *de Fontenelle*, qui n'a jamais critiqué perſonne, ni même répondu à ſes Critiques. Je me ſuis contenté de lui donner ce petit avis en paſſant:

Votre Muſe, ſage & riante,
Devroit aimer un peu moins l'art.
Ne la gâtez point par le fard;
Sa couleur eſt aſſez brillante.

Le *Cardinal de Polignac* a manqué de goût, & a commis une faute, en réfutant Lucrece en Vers Latins; il auroit mieux fait d'écrire en François. Les connoiſſeurs jugeront lequel de ces deux partis lui auroit acquis plus de gloire; mais il ne ſavoit pas faire des Vers en notre langue.

Charles Rollin eſt le premier homme de l'Univerſité qui ait écrit purement en

(*d*) Temple du Goût, *tome 6*, *page* 273 *& ſuiv.*

(*e*) Mr. de Voltaire fait une ample réparation d'honneur à Mr. Dacier, dans les Ecrivains du *Siecle de Louis XIV.* Ces contradictions marquent peu de ſolidité dans le jugement, & l'Auteur y eſt très-ſujet.

François : encore est-il descendu dans des minuties où il a manqué de goût.

Voiture, *Sarrazin*, *Bayle*, *l'Auteur du Télémaque*, Mr. *Bossuet* devroient retrancher la plus considérable partie de leurs Ouvrages. Il est bien vraisemblable qu'on le dira de moi, comme je le dis de ces Ecrivains célebres.

„ *L'Abbé Bignon* (*f*) n'y entendoit „ rien, quand il fit ces distinctions *désagréables* de distribuer l'Académie des Scien„ ces en Savants que l'on pensionnoit, „ & en honoraires qui n'étoient pas sa„ vants. „ Il falloit apparemment laisser les premiers s'encourager eux-mêmes, sans les exciter par des distinctions & des récompenses *désagréables*.

L'Académie Françoise, où je suis parvenu avec tant de peine, n'écrit point; mais elle a fait imprimer soixante ou quatre-vingt volumes de Compliments. Au lieu de faire imprimer tous ces discours par lesquels seuls elle est connue, ce devroit être une Loi de ne les imprimer jamais. Je n'excepte pas même le mien, qui est un des plus foibles.

Celle des Belles-Lettres devroit plus ap-

(*f*) Des Académies, *tome* 7, *page* 405.

profondir les matieres, & n'en pas traiter de frivoles. Il est à croire que celle des Sciences *produira enfin* quelque chose qui servira au bien de l'Univers.

Le *fils* du célebre *Racine*, un des plus honnêtes hommes du monde, en a imposé au Public, (*g*) quand il a dit que Mr. Pope lui avoit écrit; & Mr. de Rampsai a menti d'avoir dit qu'il avoit remis la lettre. Cependant Mr. Racine la montre à qui veut la voir; mais il falloit aussi le décrier, parce qu'il est bon Poëte.

Ce fut sur les ordres de quelques Marchands de papier & d'encre, que les metteurs en œuvre composèrent *les Mémoires d'Artagnan*, *de Pontis*, *de Vordac*, *de Rochefort* & tant d'autres. *De Pontis* mis parmi les mauvais Auteurs!

Tout le monde n'a pas le don de l'invention. Mr. *Rollin* a fait imprimer *in*-12. les Fables de l'Histoire ancienne, qui étoient ci-devant *in-folio*. (*h*)

Mr. le Régent (*i*) paya magnifiquement les barbouillages de *Coypel*.

(*g*) Sur Mr. Pope, *tome 7*, *page* 375.

(*h*) Allusions aux Editions *in-folio* d'Hérodote, de Diodore & des autres Anciens. C'est une pointe que tout le monde n'entendra pas.

(*i*) Diatribe d'Akakia, *page* 374.

Boileau, (*k*) du fond de son cabinet, donne des ridicules à Alexandre, qu'il auroit fatigué d'encens, comme Louis XIV. s'il eût vécu sous lui.

Les meilleurs Vers de *Malherbe*, le premier Poëte de notre langue, sont foibles & sans imagination.

„ Le Systême des *Cartésiens* (*l*) a produit celui de *Spinosa*; & j'ai connu beaucoup de personnes que le Cartésianisme „ a conduit à n'admettre d'autre Dieu que „ l'immensité des choses. „ Mais qu'on ne me demande pas de les nommer.

Pluche (*m*) a fait réellement de Moïse un Physicien. Si c'est simplicité, il faut le plaindre; s'il croit, avec cet artifice grossier, rendre odieux ceux qui ne sont pas de son sentiment, il faut le plaindre davantage.

Je n'ai donné tant d'éloges à Mr. *le Cardinal de Polignac* dans mon Temple du Goût, que par maniere d'acquit, & parce qu'il étoit flatteur pour moi d'avoir le suffrage d'un si grand homme; mais dès qu'il eut cessé d'être, je devins son Minos, & je le jugeai comme les autres. "Je suis (*n*) en-

(*k*) Conseil à un Journaliste, *tome* 8, *page* 401.
(*l*) *Tome* 9, *page* 13.
(*m*) *Tome* 9, *page* 113.
(*n*) Sur l'Anti-Lucrece, *tome* 9, *page* 358 *& suiv.*

„ core étonné qu'il ait pu écrire un si long
„ Ouvrage en Vers dans une langue étran-
„ gere, lui qui auroit à peine fait quatre
„ bons Vers dans sa propre langue.... Son
„ *Anti-Lucrece* est trop diffus & trop peu
„ varié. Une aussi belle ame que la sienne
„ devoit rendre plus de justice aux Mœurs
„ d'Epicure, qui étant, à la vérité, un très-
„ mauvais Physicien, n'en étoit pas moins
„ un très-honnête homme, & qui n'ensei-
„ gna jamais que la douceur, la tempéran-
„ ce, la modération, la justice; vertus que
„ son exemple enseignoit encore mieux...
„ Un véritable Epicurien étoit un homme
„ doux, modéré, juste, aimable, duquel
„ aucune société n'avoit à se plaindre, &
„ qui ne payoit pas des bourreaux pour as-
„ sassiner en public ceux qui ne pensoient
„ pas comme lui. Epicure pouvoit même
„ mériter sa grace sur l'immortalité de l'ame,
„ en disant : Plaignez-moi d'avoir com-
„ battu une vérité révélée (o) cinq cents
„ ans après ma naissance. J'ai pensé comme

(o) Il faut être de bien mauvaise foi, ou bien ignorant, pour dire qu'on ne connoissoit pas l'immortalité de l'ame avant l'Evangile. Un Cacouac même, Auteur du Livre qui a pour titre: *De l'Ame & de son Immortalité*, a démontré le contraire par une foule d'autorités.

„ tous les Légiſlateurs du monde, qui tous „ ignoroient cette vérité. J'aurois donc „ voulu que le Cardinal de Polignac eût „ plaint Epicure en le condamnant. A l'é- „ gard de la Phyſique, l'Auteur a perdu „ beaucoup de temps & beaucoup de vers „ à réfuter la déclinaiſon des atomes. C'eſt „ employer de l'artillerie pour détruire une „ chaumiere. Pourquoi encore vouloir met- „ tre à la place des rêveries de Lucrece, „ les rêveries de Deſcartes, &c.? „ Voilà comment je reviens ſur mes pas contre celui que j'avois fait le premier favori du Dieu du Goût. J'ai cru devoir ajouter ailleurs, (*p*) qu'il avoit conſpiré contre le Régent.

Mais il s'agiſſoit de Vers, & je ſuis convaincu qu'il n'y a qu'un ſeul vrai & bon Poëte dans le monde. Le Pere Commire, Jéſuite, (*q*) ne réuſſit que parmi ceux qui croient qu'on peut faire des Vers dans une langue qu'ils ne ſavent pas même prononcer. Santeuil auroit été un excellent Poëte

(*p*) Siecle de Louis XIV. Art. de l'Abbé de Saint-Pierre.

(*q*) Le même, dans le catalogue des Ecrivains. Il faut ſe ſouvenir que Mr. de Voltaire a envoyé des Vers Latins au Pape, pour mettre au bas du Portrait de Sa Sainteté.

Latin, si on pouvoit l'être : il ne savoit pas seulement faire des Vers François.

Ceux qui ont passé pour avoir reçu ce don du ciel, n'en possédoient que l'apparence, & se flattoient follement de me faire ombrage. "*Iro*, Roi, Poëte (*r*) médiocre, „ & qui n'étoit pas médiocrement dur, fit „ de mauvais Vers à ma louange, dans „ lesquels il me faisoit descendre en droite „ ligne de Minos ; mais mon pere ayant „ été disgracié, il fit d'autres Vers, où je „ ne descendois plus que de Pasiphaé & „ de son amant. C'étoit un bien méchant „ homme que cet *Iro*, & le plus ennuyeux „ coquin qui fût jamais.

Rousseau jouissoit déja d'une brillante réputation, lorsque je commençois à paroître : il eut l'audace de mépriser ma jeunesse, & de se plaindre de ce que je le méprisois à mon tour. Je l'attaquai ouvertement ; &, de ma vie, je n'ai vomi une bile si noire que contre ce rival, que j'accusai de m'avoir calomnié.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies, (*s*)
Organe impur de tant de calomnies ;

(*r*) Voyage de *Scarmentado*, tome 8, page 357.
(*s*) Epître sur la Calomnie, à Mad. du Châtelet, *tome 6*, *page 67*.

Cet ennemi du Public outragé,
Puni sans cesse, & jamais corrigé;
Ce vil *Rufus*, que jadis votre pere
A, par pitié, tiré de la misere,
Et qui bientôt, serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avoit ranimé;
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,
Devant Thémis accusa l'innocence;
L'affreux *Rufus*, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte & de forfaits,
Vient rallumer aux marais de Bruxelles
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.
Eh! que feront tous les traits satyriques,
Que d'un bras foible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié François, & moitié Germaniques,
Pétris d'horreur, & de haine, & d'ennui?
Quel est le but, l'effet, la récompense
De ces recueils d'impure médisance?
Le malheureux, délaissé des Humains,
Meurt des poisons qu'ont préparé ses mains.
. . . . . .
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je sais jouir, en dépit des Cagots,
De quelque gloire, & même du repos.

Vous m'étonnez bien, lui dis-je, de traiter si mal le célebre Rousseau. Je ne crois pas qu'il soit possible de charger plus impétueusement le plus indigne des scélérats & le plus mépriſable de tous les Poëtes. Comme le Public ignore de quel genre de forfait il s'est rendu coupable envers vous, on

ne soupçonne que quelque querelle ou rivalité de métier, qui ne mériteroit pas les injures plus qu'atroces dont vous l'avez accablé. Si vous avez voulu venger la personne attaquée par les fameux couplets, il en a fait un désaveu si solemnel, que les honnêtes gens ne croient plus aujourd'hui qu'il en ait été l'Auteur.

Vous lui reprochez tout à la fois la foiblesse, la langueur & la dureté de ses Vers. Néanmoins, il a beaucoup de Partisans, & même d'Admirateurs. Je ne vous citerai, à ce propos, que le plus grand de tous vos adorateurs, l'Auteur de *l'Histoire de l'Ame*. Voici comment il s'exprime : " Rousseau (*t*) est, je l'avoue, *un plus grand Poëte que Voltaire*. Quel feu ! quel enthousiasme ! quelles images ! quelle richesse, & de rimes, & d'idées ! quel heureux délire ! quelle fougue ! que de nobles écarts ! Tous les ressorts de l'imagination se seroient-ils à la fois débandés ? Ou plutôt bornée aux petites spheres des objets qu'elle embrasse, semblable à ces jets d'eau dont le diametre est anguſtié, cette riante & féconde partie de l'ame n'en deviendroit-elle pas, en quelque

(*t*) Histoire de l'Ame, *page* 260.

„ forte, plus élaſtique, & par-là plus forte
„ & plus magnifique dans ſes productions?
„ Oui, ſans doute, &c.

Le plaiſant Juge que vous me citez là, reprit l'Oracle avec indignation! Un Enthouſiaſte, qui, dans ſon imagination extravagante, s'eſt élevé un trône ſur le Parnaſſe, & veut régler le rang que doivent tenir les hommes illuſtres, en décidant de leur mérite reſpectif; un Déclamateur qui ne connoît que le ton du cor; un Médecin toujours armé des grands mots de ſon art; un Néologue, qui fourniroit lui ſeul à pluſieurs harangues de Mathanaſius, & qui, pour me ſervir de ſes termes, ne ſe met jamais *à hauteur d'appui;* un Anatomiſte viſionnaire, qui s'eſt imaginé avoir vu, manié & diſſéqué notre ame dans cet endroit du cerveau où aboutiſſent les nerfs, & qu'il appelle le *Senſorium!* Je ſais que, pour gagner mon ſuffrage, il m'encenſe (*u*) juſqu'à la fadeur, & qu'il voudroit me faire paſſer pour un Partiſan du Matérialiſme. En quel endroit de mes Ouvrages a-t-il vu que je l'enſeigne poſitivement? J'ai bien dit que nous ignorons ſi la matiere n'eſt pas ſuſcep-

(*u*) Son Eloge commence à la *page* 253, & ne finit qu'à 276.

tible de penſée. Mais penſe-t-elle ou non? C'eſt ce que je me ſuis contenté de laiſſer encore dans la claſſe des choſes incertaines; & lui le décide témérairement. Je récuſe donc un Juge de cette eſpece, aſſez mauvais connoiſſeur pour me mettre au deſſous d'un Poëte barbare, & pour dire que ma Proſe (x) vaut beaucoup mieux que mes Vers. Mais revenons à Rouſſeau.

Il avoit plus de cinquante ans, lorſque j'entrai en lice avec lui; & je lui appris qu'à cet âge, la ſaiſon des Vers eſt paſſée. C'eſt le Dieu du Goût qui m'en avoit averti à ſon ſujet.

Mais n'imite pas la foibleſſe (y)
Qu'il eut de rimer trop long-temps.
Les fruits des rives du Permeſſe
Ne croiſſent que dans le printemps;
Et la froide & triſte vieilleſſe
N'eſt faite que pour le bon ſens.

Je ne ſuivis pas aſſez fidélement le ſage conſeil que me donna le Dieu; & j'avoue que les Vers que j'ai faits depuis une quinzaine d'années, ſur-tout depuis que ma ſanté

(x) J. J. Rouſſeau dit, au contraire, qu'il y a de très-beaux Vers dans Mr. de Voltaire; mais que ſa Proſe eſt ſans nerf.

(y) Temple du Goût, *tome 6, page 285.*

eſt ſi chancelante, ne paroiſſent pas être de la même main & de la même imagination que ceux de la Henriade. Il m'en a puni par quelques échappées d'imprudence que le bon ſens ne devoit pas me permettre, & qui m'ont cauſé de grands chagrins. Je ſerois aujourd'hui tranquille & honoré dans le ſein de ma patrie, ſi j'avois fait uſage de ce que j'ai écrit contre Mr. de Maupertuis.

„ Cet homme (z) ne parle que d'affliction.
„ Il dit ſur-tout que tous les fous ſont mal-
„ heureux. Nous faiſons à tous ceux qui le
„ ſont, un compliment de condoléance.
„ Qu'ils ne s'en plaignent qu'à eux-mêmes.

Comme eux, un autre Brigand de la Littérature mérita également mon courroux.

„ J'avois, (a) je ne ſais comment, rendu à
„ l'illuſtre *Abbé Desfontaines* un léger
„ ſervice; mais comme ce ſervice ne lui
„ donnoit pas dequoi vivre, il ſe mit d'a-
„ bord un peu à ſon aiſe au ſortir de la
„ maiſon de Bicêtre, dont je l'avois tiré,
„ par une douzaine de libelles ou feuilles
„ d'obſervations contre moi, qu'il ne fit, à
„ la vérité, que pour l'honneur des Lettres,

(z) Diatribe du Docteur Akakia, *tome* 8, *page* 389.
(a) Des Menſonges imprimés, *tome* 9, *page* 90.

„ & par un excès de zele pour le bon goût. „ C'étoit bien à un Juge de sa trempe à censurer un homme comme moi. Aussi a-t-il mérité que je l'accolasse par-tout à l'affreux *Rufus*.

Oh! pour cet Abbé Desfontaines, dis-je à l'Oracle, je vous l'abandonne. Faites-en tout ce que vous voudrez; il a mérité, par plus d'un titre, l'indignation des honnêtes gens. Il auroit fait d'excellentes choses dans le genre de critique qu'il avoit embrassé, si la passion & la vénalité n'eussent infecté sa plume. Prenez seulement garde à ne vous pas rendre aussi coupable que lui, en mettant trop d'aigreur dans votre censure. Avec la meilleure de toutes les causes, on commence à avoir tort, quand on la défend par les injures. L'Oracle mépriſa mon avis; il reprit en ces termes:

Quel monstre plus hideux s'avance? (*b*)
La Nature fuit & s'offense
A l'aspect de ce vieux *Giton*.
Il a la rage de *Zoïle*,
De *Gâcon* l'esprit & le style,
Et l'ame impure de *Chausson*.

C'est *Desfontaines*, c'est ce Prêtre
Venu de Sodome à Bicêtre,

(*b*) Ode sur l'Ingratitude, *tome 6, page 112.*

De Bicêtre au ſacré vallon.
A-t-il l'eſpérance bizarre,
Que le bucher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon?

Il m'a dû l'honneur & la vie;
Et dans ſon ingrate furie,
De *Rufus* lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace,
De la fange, où ſa voix croace,
Il outrage ſon bienfaiteur.

Ces deux ingrats m'ont fait ſouvenir d'un autre, l'Abbé de Macarti, qui m'a rendu pour le moins auſſi furieux qu'une critique littéraire. C'eſt un miſérable, à qui j'avois prêté deux mille francs, & qui s'en eſt allé ſans me les rendre. Tout le monde ſait que ce n'eſt pas pour la conſéquence, & que je ſuis fort peu attaché à l'argent; mais je devois mettre le Public en garde contre ce frippon, & l'accuſer d'avoir été ſe faire circoncire chez le Comte de Bonneval, afin que perſonne n'en fût la dupe, en lui prêtant avec autant de confiance que moi.

Qu'un Hibernois, loin de la France,
Aille enſevelir dans Bizance
Sa honte à l'abri du Croiſſant;
D'un œil tranquille & ſans colere,
Je vois ſon crime & ſa miſere;
Il n'emporte que mon argent.

Quoique je sois bien convaincu que les connoisseurs rendent assez de justice à mon ame, pour me croire parfaitement insensible aux indignités de mes ennemis, j'ai cru cependant devoir l'attester à tout l'univers, & je ne pense pas qu'on doute de ma philosophie sur ce point.

Que le jaloux *Rufus*, à la terre attaché, (*c*)
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinoit au reste des humains;
Que quatre fois par mois un ignorant *Zoïle*
Eleve en frémissant une voix imbécille;
Je n'entends point leurs cris que la haine a formés,
Je ne vois point leurs pas dans la fange imprimés:
Le charme tout-puissant de la Philosophie
Eleve un esprit sage au dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que *Newton* s'est soumis,
Il ignore, en effet, s'il a des ennemis.
Je ne les connois plus.

Ne convenoit-il pas bien à cet Abbé Desfontaines d'oser prononcer ses arrêts sur toutes les matieres qui concernent les arts, les sciences, le bon goût? Quelle extravagance en lui de vouloir être comme moi Poëte, Historien, Littérateur, Mathématicien, Algébriste, Physicien, Astronome, Politique,

(*c*) Epître à Mad. du Châtelet, *tome 9, page 1.*

Romancier, Censeur de tous les Savants, &c. Car j'ai écrit en tous ces genres. J'avois les autres devant les yeux, & je ne me voyois point moi-même, quand j'ai prononcé cet arrêt de l'expérience & de la vérité:

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage; (*d*)
La modération est le trésor du Sage;
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Met un but à sa course, un terme à ses désirs.

Que ne pensoit-il comme moi de ces téméraires sujets, manqués dans tous les genres, qui par une folle ambition veulent embrasser mille objets dont ils ne peuvent toucher que la superficie? Je l'ai dit: " Il est „ impossible (*e*) qu'il se forme des Savants „ universels, parce que chaque science est „ devenue immense. Il faut nécessairement „ que chacun se réduise à cultiver une pe„ tite partie du vaste champ que le siecle „ de Louis XIV a défriché.

L'expérience m'en a convaincu: avant elle, je reconnois que j'ai trop étendu mes vues, & que je me suis cru capable d'exceller en tout; malheureux effet de je ne sais quel dépit ou dégoût de la volupté, ou de contradiction dans ma conduite.

(*d*) De la Modération en tout, *tome* 6, *page* 25.
(*e*) Ecrivains du siecle de Louis XIV. à la fin.

L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines; (f)
La tardive raison vient de briser mes chaînes:
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté;
J'ai passé l'heureux temps fait pour la volupté.
Est-il donc vrai, grands Dieux! il ne faut plus que j'aime!
La foule des beaux Arts, dont je veux tour à tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'est point encore assez pour remplacer l'amour.

Si vous voulez, je serai plus sincere aujourd'hui, & je vous avouerai franchement que l'envie de devenir un homme universel & unique me prit dès ma jeunesse, (g) & bien avant que la passion de l'amour me quittât. J'effleurai toutes les sciences; & croyant, ou voulant faire croire que je les avois approfondies, j'en donnai au Public quelques légeres esquisses, où je jugeai & censurai les maîtres en tous les genres, les Savants du premier ordre, les Ecrivains ordinaires, toutes les nations, tous les états, jusqu'aux sachets du Sieur Arnou. Voilà ce qui m'attira la haine des uns & le mépris des autres, sur-tout des connoisseurs en Newtonisme.

(f) Réponse à une Dame, ou soi-disant telle, *tome 6, page* 139.

(g) Voyez le commencement de la Piece citée.

nisme; voilà ce qui me fit nommer assez plaisamment par un Hollandois, *le Chien rogneux*, & ce qui fit dire à d'autres, *Chien enragé*, qui mord à droite & à gauche. Néanmoins j'eus toujours des sectateurs zélés, & des amis fideles, que l'on connoît, & dont l'attachement fut cimenté par la vertu la plus pure. Ma reconnoissance eut la gloire de ne leur céder en rien. Ce témoignage mutuel est un des plus touchants endroits de mon Poëme sur *la vraie vertu* dont je me piquai toute ma vie.

Je te rends grace, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injustice;
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur!
Du fanatique ardent, du ténébreux *Zoïle*,
Du Ministre abusé par leur troupe imbécille,
Et des petits tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritoit la fierté.
Oui, pendant quarante ans, poursuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont consolé ma vie;
J'ai mérité leur zele & leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.

Ces motifs de consolation, dis-je à Mr. de Voltaire, sont flatteurs pour vous. Mais comment ne trouviez-vous pas dans votre philosophie des ressources de courage & d'héroïsme, capables de mettre à vos pieds

les vaines clameurs de ces critiques pygmées, qui osoient se jouer à vous? Je m'étonne encore de ce que vous êtes descendu jusqu'à faire la guerre à tant d'Ecrivains, qui n'étant pas de votre force, ou n'existant plus, ne se trouvoient pas en état de se défendre. On a tant admiré la belle modération de Mr. de Fontenelle, qui, non-seulement n'a jamais critiqué personne, mais ce qui est peut-être sans exemple, n'a pas même voulu répondre à ses Critiques les plus offensants. Il s'est corrigé ou rétracté, & il en est demeuré là. Comment n'avez-vous pas suivi un si beau modele, vous qui pouviez le faire avec tant d'avantages? Il est mort dans le lit de paix & d'honneur, & sa mémoire sera éternellement précieuse aux gens de bien. Quelle douceur pour vous, si la fin de votre carriere étoit la même!

Mr. de Fontenelle, reprit l'Oracle, avoit son caractere, & moi j'ai le mien. Le ton de ce Berger galant & doucereux ne me va nullement; & si je n'avois appréhendé de me brouiller avec lui & avec ses partisans, je ne l'aurois pas plus épargné que les autres. Après tout, que voyez-vous de si merveilleux dans sa personne?

Mes disciples ont plus osé que moi,

même de son vivant. En convenant (*b*) qu'il avoit une érudition moderne très-variée, & qu'il savoit même beaucoup de Philosophie, ils lui ont refusé nettement le titre de Philosophe. " C'est un ingénieux
" compendiaire de pensées qui ne sont point
" à lui. Il a écrit les découvertes des au-
" tres, sans en avoir fait aucune; il a loué
" les morts avec peu de candeur, pour
" faire sourire les vivants. Borné à peindre
" la nature, il a essayé en vain de la mesu-
" rer; ou s'il l'a entrepris, ce n'a été qu'a-
" vec le compas d'autrui; encore l'a-t-il
" éclipsée par l'art qu'il y a voulu mettre.
" Faut-il qu'insensible au vrai beau, & que
" sourd aux cris de la nature, il l'ait fait
" disparoître sous le fard dont il a prétendu
" l'embellir! Pourquoi tant d'art dans l'ex-
" pression des choses les plus simples? Pour-
" quoi courir sans cesse après l'esprit? Pour-
" quoi me faire remarquer sans cesse com-
" bien vous en avez, combien vous en se-
" mez par-tout?

Ces ombres, propres à obscurcir le portrait de Mr. de Fontenelle, n'y sont jettées si fortement, que pour faire briller les clairs du mien qui est à côté. Il est trop flatteur

(*b*) Histoire de l'Ame, *page* 264 *& suiv.*

& peut-être trop flatté, pour que j'ose le mettre sous vos yeux; mais si mon rival a manqué de goût dans l'art d'écrire, pourquoi ne voulez-vous pas qu'il ait commis une faute réelle, en négligeant de critiquer tous les Ecrivains qui lui étoient amenés par son sujet, & principalement ceux qui l'avoient critiqué lui-même? Il a craint de s'attirer des ennemis; & moi, comme vous voyez, je n'ai point appréhendé de m'en faire dans quelque ordre que ce soit. Mon nom & la liberté mâle dont je me glorifie, me mettent au dessus de tout.

Je répondis que cette conduite étoit d'un homme qui se pique d'une probité vraie & généreuse; & ce fut par-là que finit notre entretien.

Quel singulier Mortel, dis-je à mon Gentilhomme, en quittant Mr. de Voltaire! Il nous traite de fanatiques & de persécuteurs, parce que nous réfutons les égarements des nouveaux Philosophes; car je vous ai fait voir que cette prétendue persécution ne peut pas tomber sur les sentiments personnels & secrets: & le voilà lui, qui attaque le Ciel & la Terre. Papes, Rois, Reines, Ministres, Magistrats, Prêtres, Moines, Artistes, Philosophes, Poëtes, Gens de Lettres, Nations entieres, en un mot, le Créateur,

la Religion, la Nature, il faut que tout soit terni de sa façon & abreuvé de son fiel. Si, par hazard, on venoit à le censurer, qu'auroit-il à répondre, si ce n'est qu'en premier il a attaqué toute la terre? Il nous a donné son portrait bien au naturel, dans celui d'un autre homme d'esprit fort connu. " Busli, „ dit-il, (*i*) parloit purement sa Langue; „ il avoit du mérite, mais plus d'amour- „ propre encore; & il ne se servit guères „ de ce mérite, que pour se faire des en- „ nemis. „ O besace des hommes, que tu es bien mal placée!

VIII. CONVERSATION.

EH bien, me dit Mr. de Voltaire, je vous ai développé tous mes principes & mes sentiments; je n'ai rien eu de caché pour vous. Etes-vous content? Assurément, lui répondis-je, j'ai tout sujet de l'être: vous m'avez appris mille choses singulieres & admirables, qui ne s'effaceront jamais de mon esprit, tant elles l'ont frappé; mais il est une autre matiere sur laquelle vous ne m'avez rien dit, & qui mériteroit bien d'être éclaircie.

(*i*) *Tome* 19, *page* 54.

Vous avez beaucoup écrit en Vers, & donné encore plus d'Ouvrages en Prose. Je ne sais quel Ecrivain s'est plus distingué par la singularité de ses vues, l'étendue de ses recherches, & la hardiesse de ses sentiments. C'est principalement dans le Pays de l'*Histoire*, que vous avez fait des découvertes, dont aucun Voyageur ni Savant ne s'étoient encore apperçus. Tous ont vu les choses à peu près de la même maniere, & sous la même face. Les naturels du Pays, & ceux qui ont transmis à la postérité ce qui s'étoit passé sous leurs yeux, s'accordent dans les faits essentiels qu'ils nous rapportent, dans le caractere des principaux personnages, dans les motifs qui faisoient agir ceux-ci, & dans les ressorts qu'ils mettoient en œuvre; mais vous n'êtes jamais d'accord avec eux. Où ils ont vu des vertus, vous n'y trouvez que des vices; vous nous dites mille choses auxquelles ils n'ont jamais pensé; vous en assurez d'autres qu'ils contredisent formellement; vous les démentez tous. Voilà un mystere que je ne saurois comprendre; daignez m'en donner l'explication.

Vous n'êtes pas le seul pour qui cette énigme soit insoluble. Je sais que plusieurs de vos semblables en ont long-temps cherché le mot, & ils ne l'ont pas trouvé. Je

veux bien vous introduire dans le ſanctuaire de mes penſées, & même vous en donner la clef, pour en faire uſage, lorſque vous ſerez ſurpris des choſes inouies que vous rencontrerez dans mes Œuvres hiſtoriques. Ecoutez donc, & retenez mes principes.

1°. Je regarde l'Hiſtoire comme un Pays à peu près ſemblable au portrait que je vous ai fait de l'Angleterre, où chacun penſe comme il veut, & dit, en toute liberté, ce qui lui convient. C'eſt *le Temple du Menſonge*; & j'ai voulu y offrir un ſacrifice plus éclatant que tous ceux qui avoient jamais été préſentés à ce Dieu.

Le menſonge réſide au Temple de Mémoire. (*a*)
Il y grave, des mains de la crédulité,
Tous ces faſtes des temps, deſtinés pour l'Hiſtoire
Et pour la vérité.

Ce qui devoit ſervir de matériaux à l'Hiſtoire, n'étoit donc que le menſonge conſacré dans les archives du Temple où il réſide, & où il nous préparoit des principes & des ſources d'erreurs.

Suivez-moi. Si les anciens monuments, ceux mêmes des Auteurs contemporains, n'ont rien de certain, & peut-être rien de

(*a*) Ode pour Mrs. de l'Académie des Sciences, *tome 6, page 95.*

vrai, pourquoi voulez-vous que je m'attache ſcrupuleuſement à les ſuivre? Je me contente d'en rapporter à peu près le fond; mais je lui donne la teinte que je juge à propos, & je l'aſſortis à mes idées. En fait de Morale & de Philoſophie, j'ai abjuré tout ſyſtême; je me ſuis démenti, contredit, combattu en toute occaſion; vous l'avez vu: mais avant de commencer à écrire l'Hiſtoire, je me ſuis fait un plan, & j'ai voulu que les choſes marchaſſent comme je les avois conçues & arrangées. Ne ſoyez pas ſurpris d'en trouver d'inouies dans mon *Eſſai*.

2°. Je laiſſe aux Auteurs vulgaires la foibleſſe de n'oſer s'écarter de ce qu'ils appellent follement la vérité de l'Hiſtoire. Ma regle eſt de démentir hardiment les Ecrivains originaux, de les faire parler comme je veux qu'ils parlent. J'ajoute à leur récit tout ce qui eſt conforme à mon but, & j'en retranche tout ce qui ne peut s'y ajuſter. J'ai tout prévu, & je me ſuis dit: le commun du monde qui me lira, n'en ſait pas aſſez, pour démêler ſi je lui en impoſe ou non. Je lui préſenterai un fonds d'Hiſtoire, dont quelques-uns auront une idée très-confuſe, & que le plus grand nombre ignore totalement. Je n'en donnerai que la fleur, & je l'embellirai d'un ſtyle & d'un art magi-

que. J'y semerai des maximes éblouissantes; je suivrai, avec hardiesse, la trace de mon système & de mes idées; je me servirai souvent de cette expression imposante: *Ce qui est de certain*, lors même que le fait sera le plus faux. Mes réflexions malignes, les traits d'incrédulité semés de temps en temps, mon autorité, l'heureux préjugé que tant de personnes ont conçu pour tout ce qui sort de ma plume, l'honneur qu'il y a de penser comme moi, & d'être au rang des vrais Philosophes & de mes Disciples, le titre de bel esprit que l'on y gagne, &c. Avec des espérances aussi flatteuses, pouvois-je appréhender de n'être pas cru sur ma parole, & de n'avoir pas les trois quarts & demi du monde pour mes partisans & mes admirateurs? Il ne faut pas tant d'amorces pour les faire tomber dans la piége.

3°. Si des Savants ou des Connoisseurs ont la curiosité de lire ce que j'ai écrit sur l'Histoire, je m'attends bien que, se trouvant totalement dépaysés, ils crieront à l'imposture. Mais qu'en arrivera-t-il? Oseront-ils me réfuter? Je les en défie. Je vous l'avouerai en confidence; c'est pour les embarrasser & les arrêter, que j'ai exprès entassé tant de paradoxes historiques, présentés néanmoins sous des faces & des couleurs

séduisantes. Vous ne trouverez point de page qui ne renferme des fausſetés plus ou moins importantes. Il y en a grand nombre de palpables, qui choquent de front tout ce qu'on a cru jusqu'à présent. Je n'ai besoin que d'une phrase ou d'une ligne pour en avancer deux de cette espece; & il faudroit plusieurs pages pour les réfuter chacune en particulier clairement & nettement. Nos Savants seroient obligés d'en venir souvent à des dissertations critiques, qui demanderoient la vie de quatre hommes pour épuiser la matiere. Or, qui les entreprendra, & qui les liroit? Voyez où conduiroit l'exécution d'un projet aussi immense. S'ils s'en tenoient à une réfutation vague, elle n'opéreroit rien. Le préjugé est pour moi, qui suis venu le premier; & on ne les croira point, sans le témoignage des preuves détaillées & bien positives. Je suis donc bien sûr que personne ne le tentera jamais.

4°. Je possède, dans un dégré supérieur, le talent de faire usage de tout ce que je lis, & de le déguiser tellement, que je sais me le rendre propre, par l'air de nouveauté & de singularité que j'y donne. Une table des Chapitres me met au fait de tout ce qui est contenu dans le Livre. Si je le parcours, les citations que je vois en marge

me ſuffiſent pour nommer dans mes Ouvrages les originaux mêmes, quoique j'en ignore juſqu'à la forme. Eſt-il ſeulement poſſible ou probable que j'aie lu & digéré tous les Auteurs qu'il faudroit avoir combiné pour mon *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale* de toutes les Nations de l'Univers? On ſait que je n'ai jamais eu de maiſon, ni de Bibliotheque; & quand j'aurois poſſédé en propre tous les Livres néceſſaires, ma vie errante, inquiete, diſſipée, voluptueuſe, m'auroit-elle permis de les lire & de les méditer? Croyez-vous qu'il y ait bien de monde en état de faire des réflexions qui prouvent que je n'ai pu prendre qu'une légere teinture de l'Hiſtoire, dont je donne une idée encore plus légere? Qu'importe. Le plus pur encens m'eſt adreſſé de toutes parts. Les Grands, les beaux Eſprits, ceux qui ſe piquent de l'être, ſans en avoir l'apparence, me comblent d'éloges, & publient, de concert, que je ſuis le plus ſavant homme de mon ſiecle. J'en ai la réputation; que puis-je ſouhaiter davantage? Nous autres Oracles, nous ſommes un peu faits pour en impoſer, & pour tromper les dupes qui veulent l'être.

Mais c'eſt le jugement de vos Meſſieurs que je voudrois ſavoir ſur cette partie de mes Ouvrages. Quoique mes ſentiments

soient fort éloignés des leurs en beaucoup de points, je suis néanmoins persuadé qu'il est parmi eux de bons Littérateurs & de judicieux Critiques. Je ne peux leur refuser cette justice. Dites-moi ce qu'ils ont pensé de mon Histoire, & ce que vous en pensez vous-même.

J'ose vous assurer, répondis-je, que, malgré l'opposition des sentiments, ils conviennent qu'elle est écrite avec toute la pureté, l'élégance, & la rapidité que l'on peut demander dans le style historique. Ils ne déguisent, ni n'affoiblissent point les louanges que vous méritez en cette partie; ils vous regardent comme un modele accompli pour les beautés de la diction, & je ne sais s'il en est un qui n'ambitionne l'éminente supériorité de votre talent.

Ils me font honneur, dit Mr. de Voltaire. Je conviens qu'il y a chez eux quelques gens de goût, à qui il ne manque qu'un peu de notre Philosophie; car celle de votre Université, dans quelque partie qu'on l'envisage, n'est propre qu'à gâter l'esprit, & à le remplir de sots préjugés. Je pense sur cela comme Bacon, " qui (*b*) avoit „ mépriſé, de bonne heure, ce que des fous

(*b*) Sur le Chancelier Bacon, *tome 7, page 266.*

„ en bonnets quarrés enſeignent ſous le „ nom de *Philoſophie* dans les petites mai- „ ſons appellées *Collége*. „ Mais les choſes obligeantes que vous me rapportez de vos Meſſieurs, ne regardent que le ſtyle de mon Hiſtoire. En eſtiment-ils également le fond?

Ils ont trouvé des choſes intéreſſantes & judicieuſes dans vos *Réſumés des Siecles*. On y voit, en effet, d'excellentes remarques ſur les Loix, les Coutumes, les Uſages, les Arts, & les Sciences.

Ils ont raiſon; mais ce n'eſt pas encore là ce que je vous demande. Je voudrois ſavoir nettement ce qu'ils penſent de l'Hiſtoire même, & de la méthode que j'y ai ſuivie.

Vous n'ignorez pas que le Livre le plus univerſellement approuvé trouve encore des Cenſeurs. L'*Hiſtoire univerſelle de Mr. Boſſuet*, ce chef-d'œuvre inimitable de l'eſprit humain, vous a paru eſſentiellement (*c*) répréhenſible; parce que ce grand homme, qui avoit bien lu, & ſi profondément médité l'Hiſtoire, n'y a pas dit un mot des Chinois, que vous appellez le plus ancien & le plus ſage de tous les Peuples, & qu'il a trop loué, à votre avis, la ſageſſe des Egyptiens. D'autres que vous eſtiment qu'il

(*c*) De la Gloire, *tome* 7, *page* 181.

a bien fait. Comment avoir les suffrages de tout le monde?

J'en sens l'impossibilité; & c'est pour cela même que je vous demande encore une fois le jugement de vos connoisseurs sur mon Histoire. Jusqu'à présent vous ne m'avez donné que des défaites, parce que vous appréhendez de me dire peut-être des choses désobligeantes. Je suis très-sensible à votre politesse; mais je vais vous mettre à l'aise, en vous apprenant une belle maxime que j'ai établie sur un sujet pareil à celui qui vous embarrasse. Je parlois de l'excellent *Essai de Mr. Mélon sur le Commerce*, & j'ai dit: (*d*) " Cependant il y a bien „ des erreurs dans ce bon Ouvrage, tant „ le chemin de la vérité est difficile. Il est „ bon de relever les *mépriſes* qui se trou„ vent dans un Livre utile; ce n'est même „ que là qu'il faut les chercher. C'est *res„ pecter* un bon Ouvrage que de le *con„ tredire;* les autres ne méritent pas *cet „ honneur.*„ Vous pouvez donc m'apprendre tout ce que l'on a dit de mon Histoire; je ne suis plus en droit de m'en fâcher.

Sur cette regle, répondis-je, personne assurément ne mérite plus que vous *l'hon-*

(*d*) De Mr. Law, *tome 7, page 458.*

neur d'être contredit. Vos talents & votre réputation vous ont acquis ce privilége préférablement à tout autre. Je vais donc, pour vous donner des marques de mon *respect*, relever, d'après nos Messieurs, quelques-unes de vos *mépriſes.*

L'idée que vous avez donnée de l'Hiſtoire, leur a paru fort ſinguliere : vous la regardez comme un Pays de liberté, où il eſt permis de croire & d'écrire tout ce que l'on veut; vous prétendez que le menſonge réſide au Temple de Mémoire, dont les archives ſont compilées par les mains de la crédulité. Eh ! que deviendra donc cette ſcience, ſi les fondements en ſont auſſi ruineux que vous le dites? Quelle confiance pourrons-nous y prendre? Quelle différence en faites-vous d'avec la Fable & le Roman? Avec quel mépris recevra-t-on les leçons que les Sages en ont tirées? Quelles ténebres répandez-vous ſur tous les ſiecles, ſur toutes les Nations? Quelle illuſion ſera-ce d'en faire une étude, & quelle folie vous a pris d'en raſſembler les faits? Si, comme il s'enſuit de votre principe, il n'eſt échappé aux Auteurs contemporains tout au plus que quelques traits de vérité, comment prétendez-vous les débrouiller & les reconnoître dans cet immenſe cahos de menſonges?

Vous croyez qu'avant l'Imprimerie, (e) l'Hiſtoire étant peu contredite, étoit alors peu exacte; & voilà la ſource du ſouverain mépris que vous témoignez pour les anciens. D'autres vous ſoutiendront, au contraire, que l'Imprimerie a fait un tort infini à la ſincérité de l'Hiſtoire, vu les ménagements que le Miniſtere & les Auteurs doivent néceſſairement obſerver par conſidération pour les perſonnes & pour les Etats. Un Particulier, qui écrivoit autrefois ce qui s'étoit paſſé de ſon temps, & peut-être ſous ſes yeux, l'expoſoit dans le vrai, ou pour ſon amuſement, ou pour celui des autres. Si l'Ouvrage ſe répandoit avant la mort de l'Auteur, celui-ci pouvoit n'être point connu : nulle recherche à ſon ſujet; nul moyen de le découvrir par les menaces & la punition de l'Artiſte qui avoit publié l'Œuvre; enfin, nul zele, nul intérêt de pourſuite dans ceux qui ſurvivoient aux Princes dont on avoit révélé les fautes. Voyez ſi les choſes ſe paſſent aujourd'hui de même; reconnoiſſez donc le tort que l'Imprimerie a fait à la véracité de l'Hiſtoire; & que, s'il falloit opter en ce genre, la préférence ſeroit en faveur de ceux qui ont précédé l'invention

(e) Siecle de Louis XIV. ſur Mr. de Tillemont.

de cet Art. S'il étoit néceſſaire de multiplier les preuves de cette vérité, j'en trouverois d'excellentes dans ce que vous dites ſur *les inconvénients attachés à la Littérature*, & dans vos deux chapitres *ſur les menſonges imprimés*. Ces changements d'avis embarraſſent vos Lecteurs, qui les prennent pour des contradictions.

„ Mais, ajoutez-vous, (*f*) parmi ces „ menſonges dont les Hiſtoriens ſont rem- „ plis, n'y a-t-il pas quelques vérités? Oui, „ comme il ſe trouve un peu de poudre „ d'or dans les ſables que les fleuves rou- „ lent. (C'eſt vraiment réduire la choſe à „ des infiniment petits.) On demandera „ donc le moyen de recueillir cet or : le „ voici. Tout ce qui n'eſt conforme ni à la „ Phyſique, ni à la raiſon, ni à la trempe du „ cœur humain, n'eſt que du ſable; le reſ- „ te, qui ſera atteſté par des contemporains „ ſages, c'eſt la poudre d'or que vous cher- „ chez. „ Nos maîtres dans l'art n'ont rien compris à cette regle. Car enfin, ont-ils dit, la Phyſique n'eſt pour rien dans l'Hiſtoire; & quand on nous rapportera qu'un Prince, un Général d'armée, un Particulier ont fait des choſes contraires à la raiſon, à l'hon-

(*f*) Des Menſonges imprimés, *tome* 8, *page* 94.

neur, à la probité, à leur devoir, à leur état, à la trempe du cœur humain, il ne faudra donc pas les croire. Cette regle de critique a paru trop oppoſée à la conduite des hommes, ſi ſujets à s'écarter de la raiſon; & elle eſt démentie par les preuves que nous en voyons tous les jours.

Cette regle, ont-ils dit, nous eſt d'autant plus incompréhenſible, que Mr. de Voltaire déclare hautement, & répete à tout propos, que l'Hiſtoire n'eſt que le tiſſu & l'enchaînement de tous les forfaits dont les hommes ſont capables. Liſez la ſienne, & vous n'y trouverez que des crimes & des horreurs. Il veut cependant qu'on le croie, & c'eſt dans ces occaſions principalement qu'il vous dit : *Ce qu'il y a de certain.*

Le reſpect, dont nos Meſſieurs ſont remplis pour un Livre auſſi célebre que votre *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale*, leur a fait naître une autre réflexion non moins embarraſſante; & voici comment ils ont raiſonné. L'expérience nous a appris que la plume des Hiſtoriens eſt le pinceau par lequel ils ſe ſont peints eux-mêmes ſans le vouloir, en nous faiſant connoître leur génie & leur caractere. Sans avoir jamais converſé avec Xénophon, Thucydide, Polybe, Platon, Tacite, de Thou, Guichardin, Tillemont,

Fleury, Boſſuet & Rollin, on voit dans leurs Ouvrages ce qu'ils étoient. Tous ces Ecrivains, en nous apprenant l'Hiſtoire, ont eu ſoin de faire plus remarquer les belles actions & les vertus des grands hommes, que les vices de quelques monſtres particuliers, qui ont deshonoré la Nature, & qu'il n'auroit pas même fallu nommer, s'il avoit été poſſible. C'eſt que ces Hiſtoriens aimoient la vertu & le genre humain, parce qu'ils avoient le cœur droit.

Comment ſe peut-il faire que Mr. de Voltaire, qui a vu paſſer devant ſes yeux des milliers d'hommes, en écrivant l'Hiſtoire, n'ait remarqué de la vertu que dans un petit nombre de Chinois, d'Indiens, de Mahométans, de Philoſophes ou Empereurs Païens? Ne connoîtroit-il, ni les caracteres, ni les actes de cette vertu, dont il a ſi ſouvent le nom dans la bouche? La haine pour ceux en qui tout le monde l'a admirée, l'auroit-elle porté à les flétrir généralement? Quoi! n'auroit-il apperçu aucun homme vertueux parmi les Chrétiens mêmes des premiers ſiécles, ni parmi tant de Pontifes ou autres Docteurs célebres, qui ont illuſtré ou éclairé l'Egliſe? Tous les Papes, depuis le regne de Conſtantin, auroient-ils mérité d'être traités comme des fourbes,

des ambitieux, des usurpateurs, des simoniaques, des impudiques & des scélérats? La fureur des premiers Protestants (g) avoit tenu ce langage; mais leurs successeurs en rougissent aujourd'hui pour eux. Nous sommes bien éloignés de dire que l'Auteur a pris sur la palette de son esprit & de son cœur, les couleurs dont il s'est servi pour peindre le genre humain, depuis les Souverains assis sur le trône, jusqu'aux simples Sujets qui portent les armes pour le bien de la Patrie, ou qui cultivent les Arts & les Sciences pour éclairer & servir l'Etat. Jamais le pinceau d'un honnête homme ne sut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité, dit un de vos freres dans sa Réponse à Mr. d'Alembert, *page* 59. Il faut que Mr. de Voltaire ait eu devant les yeux quelque verre magique, qui lui ait fait voir des monstres à la place des hommes. Nous en sommes d'autant plus surpris, qu'il a donné à tous ceux qui écrivent l'Histoire, cette belle leçon, si favorable à l'humanité, de se souvenir qu'ils sont hommes. " C'est là (*b*) que chaque Ecri-
„ vain doit se dire : *Homo sum.*

(g) Jurieu prétendoit que, depuis saint Léon, tous les Papes avoient été des Antechrists.
(*b*) *Essai sur l'Hist.* chap. 71.

Mais la sincérité n'est pas moins nécessaire à un Historien que l'humanité. L'Auteur de l'*Essai* a trop mépriſé l'une & l'autre. Après qu'il s'étoit tant de fois & si hautement déclaré contre le Christianisme dans ses Vers & dans ses Œuvres mêlées, falloit-il s'attendre qu'il en parleroit équitablement dans son Histoire?

Ici les premiers coups de l'attaque ont porté sur les monuments de la Révélation, que Mr. de Voltaire met bien au dessous des Livres (*i*) Indiens & Chinois pour l'ancienneté, la certitude & la sagesse. Mais sur qui tombe l'humiliation? Est-ce sur nos Lettres saintes, ou sur celui qui auroit voulu les infirmer? Nous laissons répondre les Savants, ou leurs moindres Ecoliers, de quelque Religion qu'ils soient, n'en eussent-ils même aucune. Il nous suffit de dire que jamais personne ne fut assez peu jaloux de sa réputation, pour hazarder un paradoxe aussi insensé. Si l'Auteur a quelques preuves de ce qu'il avance, qu'il nous les fasse connoître dans la premiere Edition de ses Œuvres. Nous le prions de rendre ce service à la Littérature.

C'est au 5 chapitre de son *Essai*, qu'il se flatte de donner un violent assaut à la Re-

(*i*) *Essai sur l'Hist.* chap. 1, 2 & 3.

ligion Chrétienne, & de lui ravir la gloire de s'être établie par des torrents de sang, qui devoient mille fois l'éteindre & l'anéantir, si Dieu n'y avoit répandu la fécondité. Sur la foi de Dodwel, aussi peu sincere qu'il étoit lettré, il va beaucoup plus loin que son guide, & réduit presqu'à rien les persécutions & les Martyrs. Il n'hésite pas de démentir hautement toute l'antiquité ecclésiastique & profane, les Ecrivains même de l'une & de l'autre classe qui parlent d'après le témoignage de leurs yeux. Oui, dans ce seul chapitre, nous sommes en état de lui compter plus de cent fausſetés grossieres; & nous savons, de science certaine, que quelque jour on les lui montrera bien clairement. Que seroit-ce par proportion, s'il falloit le suivre dans le labyrinthe de ses autres écarts? On verroit un beau Recueil de *Mensonges imprimés*. Il semble qu'on est en droit de croire qu'il ne les a si fort multipliés, que pour en rendre la réfutation impossible.

Il avoit si judicieusement reconnu avec tout l'Univers, que " l'illustre (*l*) *Bossuet*, „ dans son Discours sur une partie de l'*Hif-* „ *toire universelle*, en a saisi le véritable

(*l*) Avant-propos sur l'*Essai d'Hist. gén.* page 3.

„ esprit. „ Eh! pourquoi ne pas marcher sur les traces d'un homme que l'on admire, & dont on veut être le Continuateur? Ce sont toujours les réflexions de nos Messieurs. Où Mr. Bossuet, disent-ils, a vu le monde sortir des mains de Dieu par un éclat de sa toute-puissance ; l'homme né pour être juste & heureux, frappé de malédiction; son Libérateur promis & annoncé dans tous les siecles aux Patriarches & aux Prophetes; sa venue dans ce monde au temps marqué; sa Religion prêchée & reçue dans tout l'Univers; où il a vu les Empires s'élever, & se détruire successivement, selon que l'Arbitre des événements l'avoit décidé dans ses décrets éternels, & prédit par ses Oracles: là, Mr. de Voltaire ne voit que des espaces imaginaires, antérieurs à l'Histoire & à la Chronologie de Moïse, que des milliers d'années (*k*) à ignorer, parce qu'elles ne renferment rien d'intéressant. S'il croit y avoir découvert quelque chose, c'est uniquement dans les archives de la Chine & des Indes, que tous nos Savants ont regardées comme des chimeres; mais il s'imagine voir des traditions admirables de plusieurs milliers d'années dans ces beaux mo-

(*k*) Des Mensonges imprimés, *tome 7, page 948.*

numents que personne ne sait lire. Une satyre sanglante (*m*) contre le Peuple Juif & contre le Dieu qui en étoit adoré, est la seule chose qu'il en ait su dire. Il ne parle des Babyloniens & des Egyptiens, que pour soutenir la vérité d'une période de trente-six mille ans, durant lesquels ils prétendoient avoir eu des Monarques. Rien n'y annonce l'auteur des révolutions étonnantes qui arrivent sur la terre; mille traits, au contraire, lancés contre sa sagesse & sa providence.

Il est vrai que l'illustre Evêque de Meaux, ayant développé divinement les desseins & la conduite de Dieu dans la trace de la Religion, & dans la succession des Empires, jusqu'à la chûte de celui des Romains, Mr. de Voltaire ne devoit pas entreprendre de remanier le sujet, après le développement qui en avoit été fait par un si grand homme. Mais puisqu'il se donne pour son Continuateur,

(*m*) *Tome 7, page* 1. C'est ici le chef-d'œuvre de la malignité, de la mauvaise foi & de l'impiété de Mr. de Voltaire. On peut dire que dans les 25 pages que contient ce chapitre, il n'y a pas une phrase qui ne porte quelqu'un de ces caracteres. Il faudroit plusieurs volumes pour le réfuter; & voilà la vérité de ce que j'ai dit quelques pages plus haut.

teur, pourquoi n'a-t-il pas suivi le plan de celui qu'il avoue avoir parfaitement saisi le véritable esprit d'une Histoire universelle? Pourquoi a-t-il pris une route & des maximes totalement contraires? De quel secours n'étoit pas pour lui un modele exécuté si dignement? Quand il n'en auroit pas atteint toute la perfection, ses talents supérieurs l'en auroient approché de plus ou moins près, s'il étoit entré dans les vues de son Original; & ses vues étoient marquées bien clairement dans les paroles sublimes qu'il adresse à Mr. le Dauphin, en finissant son discours. Il est nécessaire de les rapporter, pour servir de piece de comparaison, & faire sentir la différence des deux Ouvrages.

„ Ce long enchaînement (*n*) des causes „ particulieres, qui font & défont les Em„ pires, dépend des ordres secrets de la „ divine Providence. Dieu tient, du plus „ haut des Cieux, les rênes de tous les „ Royaumes; il a tous les cœurs dans sa „ main; tantôt il retient les passions, tan„ tôt il leur lâche la bride.... Il connoît la „ sagesse humaine, toujours courte par quel„ qu'endroit; il l'éclaire; il étend ses vues, „ & puis il l'abandonne à ses ignorances;

(*n*) Conclusion du Discours sur l'*Hist. Univers.*

„ il l'aveugle; il la précipite; il la confond
„ par elle-même; elle s'enveloppe, elle
„ s'embarraſſe dans ſes propres ſubtilités,
„ & ſes précautions lui ſont un piége. Dieu
„ exerce, par ce moyen, ſes redoutables
„ jugements, ſelon les regles de ſa juſtice
„ toujours infaillible; c'eſt lui qui prépare
„ les effets dans les cauſes éloignées, &
„ qui frappe ces grands coups dont le con-
„ tre-coup porte ſi loin.... C'eſt ainſi que
„ Dieu regne ſur tous les Peuples. Ne par-
„ lons plus de hazard, ni de fortune, ou
„ parlons-en ſeulement comme d'un nom
„ dont nous couvrons notre ignorance. Ce
„ qui eſt hazard à l'égard de nos conſeils
„ incertains, eſt un deſſein concerté dans
„ un conſeil plus haut; c'eſt-à-dire, dans
„ un conſeil éternel, qui renferme toutes
„ les cauſes & tous les effets dans un mê-
„ me ordre. De cette ſorte, tout concourt
„ à la même fin; & c'eſt faute d'entendre
„ le tout, que nous trouvons du hazard, ou
„ de l'irrégularité dans les rencontres par-
„ ticulieres.

Quelle différence de l'*Eſſai* que nous avons, à celui que nous aurions eu, ſi Mr. de Voltaire avoit commencé par ſe remplir de ces vues divines, & s'il les avoit enſuite déployées avec la beauté de ſon génie dans

le cours de son Ouvrage ! Ce flambeau brillant à la main, il se seroit élevé comme l'aigle au dessus de son sujet ; & ce sujet, il l'auroit élevé avec lui au dessus de nos têtes. Il l'auroit rapproché du Soleil éternel, la seule lumiere capable de l'éclairer & de dissiper les ténebres qui le couvrent si souvent ; il auroit répandu sur le fond & sur les parties, tout le jour dont il a besoin ; il nous auroit fait voir le souverain Arbitre du temps & des hommes, conduire, de sa main toute-puissante, toutes les révolutions qui arrivent sur la terre, qui nous rempliſſent d'étonnement, & que nous ne comprenons point, parce que nous ne réfléchissons pas assez sur le ressort secret qui fait tout mouvoir ; il nous auroit admirablement montré les progrès de la Religion, que Dieu seul pouvoit étendre comme il l'a fait, que lui seul pouvoit soutenir & défendre contre tous les coups qui lui ont été portés dans chaque siecle par les différentes Héréſies & par le relâchement des mœurs. Il se seroit contenté de gémir sur quelques scandales particuliers, qui ont malheureusement éclaté dans ceux qui devoient retracer la sainteté du Pontife éternel, dont ils étoient les Successeurs & les Vicaires. Loin de chercher, à tout propos, & contre la vérité de l'Hiſ-

toire, à épaiſſir & à multiplier ces taches, il ſe ſeroit borné à les laiſſer entrevoir, tel qu'un Hiſtorien qui écrit en honnête homme, ſans paſſion, & qui, par amour & par reſpect pour l'humanité, diſſimule juſqu'aux défauts de ſes freres, qu'il craint de trouver coupables : *Homo ſum.* Forcé comme les autres Ecrivains de reconnoître les égaremens déplorables de certains Papes, il auroit fait, d'après le ſage Boſſuet, cette importante & judicieuſe réflexion : Qu'il n'en eſt pas des Chefs de l'Egliſe, comme des Chefs de tant de Sectes qui s'en ſont écartées. Les erreurs & les déréglements de ceux-ci ont infecté tous leurs diſciples ; mais, ni l'exemple pervers, ni la mauvaiſe Doctrine de quelques Paſteurs n'a influé ſur la croyance de la véritable Egliſe ; parce qu'il eſt un premier Paſteur, qui, du haut des Cieux, veille ſur les brebis qui habitent encore la terre ; parce qu'il eſt cette pierre ferme & fondamentale ſur laquelle porte l'édifice de ſa Religion : *Super hanc petram (o) ædificabo Eccleſiam meam.... Petra autem (p) erat Chriſtus.* A l'éclat de cette lumiere, le ſcandale & les invectives con-

(o) MATTH. 16. 18.
(p) I. AD COR. 10. 4.

tinuelles de Mr. de Voltaire auroient disparu. Enfin, en s'attachant aux principes admirables de Mr. Bossuet, qu'il convient avoir parfaitement saisi le véritable esprit de l'Histoire, il auroit vu la sagesse & l'accomplissement des Décrets éternels dans les révolutions éclatantes qui sont arrivées aux Empires depuis Charlemagne jusqu'à nous, comme Mr. Bossuet l'a montré dans celles des Perses, des Babyloniens, des Grecs, des Egyptiens & des Romains.

Quelle gloire immortelle seroit revenue à Mr. de Voltaire, s'il étoit entré dans ces grandes vues, fondées sur le vrai, & dignes d'un esprit sublime! Il auroit moins marché à la suite qu'à côté de l'illustre Evêque de Meaux. Mais qu'a-t-il substitué à la place de ces idées solides & majestueuses? Un pitoyable Fatalisme, qui l'aveugle à chaque pas, qui le conduit d'erreurs en erreurs, & qui, à tous moments, le fait tomber d'un précipice dans l'autre. Les incursions des Barbares, les progrès du Mahométisme, l'établissement d'une nouvelle Monarchie, son élévation & sa chûte, sont autant d'objets qui l'étourdissent & le déconcertent. Il n'y apperçoit, ni raisons supérieures, ni dénouement, & il ne soupçonnne pas même qu'il puisse y en avoir.

Il est obligé d'aller chercher aux extrémités du monde, la tête égarée d'un (q) Brachmane Fataliste, pour y trouver des absurdités qui ne peuvent point être ailleurs, & lui faire dire ce qu'il seroit trop révoltant de hazarder en son propre nom. On s'appesantit, autant qu'on le peut, sur les raisons que le Brachmane apporte pour prouver l'enchaînement naturel, nécessaire & inévitable de tout ce qui se passe ici-bas; & l'on fait raisonner pitoyablement le Jésuite, qui réfute ces absurdités. Il en est de même du Dialogue de Lucrece & de Possidonius. Voilà les principes que Mr. de Voltaire a jugé à propos d'établir avant de commencer son Histoire. N'est-ce pas en avoir bien saisi l'esprit? Je ne saurois me consoler, disois-je un jour, de voir une si belle main écrire dans les ténebres, où elle ne peut déployer que le quart de son talent, & faire de faux traits. Mr. de Voltaire a commencé sa carriere par mériter un premier titre à l'Immortalité : qu'il ouvre les yeux, & je lui en promets un second, plus sûr encore & plus brillant que celui qu'il s'est justement acquis. Quelle honte y auroit-il de revenir

(q) *Voyez* le Dialogue entre un Brachmane & un Jésuite, & le suivant, *tome* 8.

ſur ſes pas, quand il eſt clair qu'on s'eſt égaré?

Puiſque vous me l'avez ordonné, permettez que je continue encore un moment les réflexions par leſquelles nos Meſſieurs comptent *faire honneur* à votre Hiſtoire, comme vous dites que les Journaliſtes & les Critiques en font aux Auteurs, lorſqu'ils cenſurent leurs Ouvrages.

Mr. de Voltaire, diſent-ils, parcourt tous les ſiecles & toutes les Nations, & il ne nous apprend rien. C'eſt où devoit néceſſairement aboutir le ſyſtême nouveau, qu'il s'eſt fait ſur la maniere d'écrire l'Hiſtoire. Il s'éleve, avec force, (r) contre tous les Ecrivains qui ſont entrés dans les détails. L'ordre chronologique des Rois n'eſt, dit-il, qu'une ſcience de mots, propre à charger inutilement la mémoire. Qui ſauroit par cœur la ſuite des Rois de France, le temps & la durée de leur regne, n'en ſeroit pas plus avancé. La connoiſſance des intérêts, des Loix & des Coutumes qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, ne rendroit pas plus ſavant. Celle des Guerres & des Traités n'eſt pas moins inutile: il ſuffit de ſavoir l'eſprit, les mœurs, les uſages des Nations principales,

(r) Avant-propos ſur l'*Eſſai d'Hiſt. génér.*

& certains faits qu'il n'eſt pas permis d'ignorer. A l'égard de l'*Hiſtoire ancienne*, c'eſt un tiſſu (*f*) de fables & de contes puériles. Il ne faut proprement commencer l'étude de l'Hiſtoire que vers le temps de François I. &c. Voilà aſſurément des leçons toutes nouvelles, qui abrégent prodigieuſement le travail, & qui réduiſent cette ſcience à bien peu de choſe. Reſte à décider ſi en ſe renfermant dans des bornes auſſi étroites, on pourroit ſe flatter de ſavoir l'Hiſtoire, & ſi on l'apprendroit dans des Livres écrits ſuivant cette méthode.

Il n'eſt pas néceſſaire de s'épuiſer en longs raiſonnements, pour faire voir avec quelle rapidité un tel ſyſtême nous précipiteroit dans l'ignorance d'une des plus belles parties de la Littérature, ſi amuſante dans ſon étude même, ſi facile à acquérir, ſi flatteuſe dans l'uſage que l'on en fait, ſi convenable à toutes les portées d'eſprit, ſi remplie de leçons pour tous les états & pour toutes les circonſtances de la vie, ſi féconde en exemples propres à nous faire aimer la vertu, & à nous donner de l'horreur pour le vice. Voyez combien de reſſources vous raviſſez à l'eſprit & au cœur, en réduiſant toute la

(*f*) Remarques ſur l'Hiſtoire, *t. 7, page* 481.

connoissance de l'Histoire Ancienne, Grecque & Romaine à une *légere teinture*; c'est-à-dire, en l'anéantissant, & en faisant renaître l'ancienne barbarie.

Quand il arriveroit que tous ceux qui l'écriront dans le goût que vous voulez introduire, s'en acquitteroient avec autant d'élégance que vous, il est évident que cette science ne périroit pas moins.

Ne prenons pour exemple que l'Histoire de France, sur laquelle on étoit en droit d'attendre du moins une trace suivie; légere, si l'on veut, dans les regnes peu importants, mais plus enfoncée sur ceux qui comprennent des événements dignes de remarques. Voilà ce qui auroit pu en donner quelqu'idée claire & solide aux Lecteurs qui cherchent à s'instruire. Mais c'est ce dont vous ne trouverez rien dans Mr. de Voltaire; vous ne verrez que la réfutation d'une vérité très-certaine sur la maniere dont Pepin le Bref parvint au Trône; des injures atroces, répétées, sans fin, contre l'illustre Charlemagne, parce qu'il souhaitoit d'étendre le Christianisme aussi loin que ses conquêtes; rien de lumineux sur l'établissement de l'Empire d'Occident par les François, sur les Rois qui le posséderent, sur l'usurpation qui en fut faite par les Germains, & que les Papes

favoriserent indignement; un seul mot sur l'affoiblissement incroyable, où tomba la postérité de Charlemagne; aucun éclaircissement capable de satisfaire sur l'élévation de Hugues Capet, & sur l'état déplorable où il trouva les affaires; presque rien sur les moyens que ses successeurs prirent pour rétablir les droits & l'autorité du Sceptre; rien sur le zele de Philippe-Auguste, pour ériger l'Université & d'autres Ecoles dans le Royaume; rien de modéré dans toute l'Histoire des Croisades; rien de vrai dans la fixation intéressante du Parlement de Paris, que l'Auteur regarde comme un grand mal; rien qui nous découvre suffisamment l'origine des guerres longues & cruelles des Anglois en France, & qui nous apprenne la suite de leurs vicissitudes & de leurs progrès. On ne nous en parle que de loin en loin, & depuis Pepin jusqu'à ce temps, on ne donne que cinq ou six dates.

Où & comment veut-on que je place tant d'événements, qui se sont succédés plus ou moins près les uns des autres? Comment puis-je les mettre en ordre dans mon esprit, & en converser, sans faire des anachronismes grossiers & continuels, qui m'attireront la risée des personnes instruites? On ne me parle de Louis XI. & des autres Rois, que

pour m'en rapporter quelques traits de perfidie ou de cruauté, sans me dire un seul mot des bonnes qualités qu'ils ont eues, ou du peu de bien qu'ils ont fait pendant leur regne.

Demeurons-en là : c'en est assez pour faire voir un squélette d'Histoire, aussi difforme que sec & décharné. Je plaindrois fort Mr. de Voltaire, s'il n'en avoit jamais lu que de pareils, & il s'en faudroit bien qu'il fût aussi instruit. Pourquoi veut-il que les autres ne puisent que dans des sources aussi foibles? Que ceux qui ont lu son *Essai*, nous disent, de bonne foi, quel ordre & quel fonds il en est resté dans leur mémoire.

Ecoutons le motif pour lequel il répudie tous les Historiens, & se substitue seul à leur place. La plupart, dit-il, n'ont écrit (*t*) que des Batailles, des Traités, ou les révolutions du Trône ; & moi je considere le sort des hommes.

Où est donc le grand mal que Xénophon, Thucydide, Polybe, Denys d'Halicarnasse, César, Tite-Live & tant d'autres ont commis, en nous décrivant des combats mémorables? Demandez-le au Cheva-

(*t*) *Essai sur l'Hist.* chap. 71.

lier Folard, au Maréchal de Saxe, aux grands Capitaines, qui nous ont laiſſé des Mémoires ſur leurs Campagnes, à tous ceux qui ont embraſſé la profeſſion des armes, & qui veulent l'étudier ſolidement par les principes & par les exemples. Tous ſeroient au déſeſpoir que l'on eût ſupprimé les deſcriptions de campements, de marches, de batailles & de diſcipline militaire. S'il y a des Lecteurs qui s'en ennuient, d'autres en ſeront leur profit. Ne ſert-on dans un grand ſouper que ce qui flatte également le goût de tous ceux qui ſont à table? Lorſqu'un mêts ne me plaît pas, j'en ſuis quitte pour le laiſſer; d'autres en mangeront avec plaiſir. Comment Mr. de Voltaire peut-il blâmer aujourd'hui ces variétés de matieres & leurs détails, quand les Auteurs ne s'y ſont pas trop appeſantis, lui qui en a ſi bien fait voir les avantages, pour répondre aux différents états, ou génies des Lecteurs? „ L'Hiſtoire, dit-il judicieuſement, eſt (*u*) „ un vaſte magaſin, où vous prendrez ce „ qui eſt à votre uſage. „ Oui; mais pourroit-on le dire d'une Hiſtoire auſſi ſeche que la ſienne?

On ne ſait plus ce qui doit entrer dans

(*u*) Avant-propos de l'*Eſſai ſur l'Hiſt.*

l'Hiſtoire des Empires, ſi l'on en exclut les Articles principaux des Traités de paix, & les révolutions du Trône, comme Mr. de Voltaire veut qu'on les retranche, & les a, en effet, ſupprimés dans ſon *Eſſai*. Il me ſemble qu'on ne connoît une Monarchie que lorſqu'on ſait ſon origine, ſes progrès, ſon période d'élévation, ſes pertes, ſes malheurs, ſes affoibliſſements & ſa décadence. Connoître ſeulement quelques traits particuliers, comme Mr. de Voltaire s'y eſt borné, c'eſt ſavoir des hiſtoires, & non pas l'Hiſtoire. Il eſt vrai que Mr. Boſſuet n'eſt point entré dans ces détails; mais il n'a donné qu'un Diſcours, & Mr. de Voltaire a prétendu faire une hiſtoire ſous le nom modeſte d'*Eſſai*.

Il conſidere principalement, dira-t-on d'après lui, le ſort des hommes; il les inſtruit par des Chapitres particuliers, qui expoſent l'état des loix, des mœurs, des uſages, des arts & des ſciences dans chaque ſiecle, & il n'a pas oublié de faire beaucoup valoir le ſervice important qu'il rend en cela au Public. Mais ne ſemble-t-il pas qu'il a trouvé la Pierre Philoſophale, & qu'il eſt l'Inventeur de cette méthode? Mr. Fleury; Mezeray, qu'il eſtime ſi peu; le Pere Daniel, qu'il mépriſe ſouverainement; Mr. Rollin,

qu'il regarde comme un fabuliſte & le jouet de la crédulité; tant d'autres encore qui ne les valent pas, ont ſuivi cette méthode avant lui. Pourquoi donc s'attribuer la gloire de l'invention? Si quelquefois ſes remarques ſont plus amples que celles de chacun d'eux en particulier, c'eſt qu'il les a toutes raſſemblées, & qu'il s'eſt fait honneur de leur travail. Il ne ſeroit pas difficile de lui nommer ſes ſources.

Nous lui faiſons volontiers grace ſur ce plagiat, diſent nos Meſſieurs, en faveur du coloris de nouveauté, par lequel il a ſu rajeunir les recherches & les anecdotes de Serres & de Pâquier. Mais nous ne pouvons lui paſſer de les avoir altérées auſſi hardiment qu'il en a uſé envers tous les autres Ecrivains, tant anciens que modernes; funeſte effet du malheureux principe qu'il s'eſt mis dans la tête, que l'Hiſtoire eſt un pays de liberté, le Temple du Menſonge, & les Archives de la Crédulité. Ce qui nous étonne par-deſſus tout, c'eſt qu'il l'ait mis en pratique, ne pouvant pas douter qu'il y auroit des gens aſſez inſtruits pour s'en appercevoir, & pour le relever. Parmi les railleries qu'il a faites ſur Mr. de Maupertuis, qui s'attendoit à des critiques, il l'aſſure qu'il ſera un jour au nombre des grands ou des petits Pro-

phetes, parce qu'il a deviné juſte. Oh! pour lui, il eſt bien sûr d'avoir mérité ce titre, après la grande & claire Prophétie qu'il a faite de ſa perſonne, de ſa réputation & de ſes Ouvrages. Voici l'oracle qu'il en a prononcé: (x)

Voltaire ſimplement ſera
Un récit court, qui ne ſera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais ſon récit on frondera;
A la Cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un franc Conteur de voyage,
Qui vous dit d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vu, ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Il faut. me dit ici Mr. de Voltaire avec un peu de vivacité, mais moins qu'il me paroiſſoit y en avoir au-dedans de ſon ame, il faut que vos Meſſieurs aient bien examiné mes Ouvrages, pour en avoir ſi parfaitement ſaiſi l'eſprit, & pour me prendre par-tout par mes propres paroles. Il ſeroit trop long de vous dire tout ce que je penſe ſur leurs obſervations. J'y réfléchirai, & je verrai le parti que je dois prendre, ou de me corriger, ou d'abandonner mon Hiſtoire, comme d'autres Pieces qui étoient dans mes Edi-

(x) Temple du Goût, *tome 6, page 273.*

tions précédentes, & que j'ai ſupprimées dans celle-ci, parce que j'ai bien ſenti qu'elles ne valoient rien. J'ai encore la reſſource de dire, comme à la premiere Edition de mon Hiſtoire, qu'un frippon m'a volé une copie de mon manuſcrit, & l'a fait imprimer, avant que j'y euſſe mis la derniere main. Le temps me décidera : en attendant, avouez-moi ſi ce ſont là toutes les réflexions que nos Critiques ont faites.

Non; ils ont remarqué encore quelques autres bagatelles, ſemblables à celles que j'ai eu l'honneur de vous expoſer.... Bagatelles, reprit l'Oracle! elles ſont plus ſérieuſes que vous ne le penſez; mais en quoi conſiſtent-elles? Je veux que vous me le diſiez.

Ce ſont quelques endroits où ils croient voir des fauſſetés, des contradictions, des bévues conſidérables, ou autres pareilles *mépriſes*. Je vais vous en rapporter quelques-unes, comme elles ſe préſenteront à ma mémoire.

Par exemple, ce que vous contez ſur l'ancienneté des Chinois, vos héros favoris, nous paroît d'autant plus admirable, que nous ne le comprenons pas. Je vais le ſimplifier & l'éclaircir de mon mieux.

Vous prétendez (y) qu'Alexandre, (il falloit dire Calliſthene, qui l'accompagnoit) envoya de Babylone en Grece les obſervations des Chaldéens, qui remontoient à quatre cents ans plus haut que celles des Chinois; & vous faites celles-ci de deux mille cent cinquante-cinq ans plus anciennes que notre Ere; par conſéquent, celles des Chaldéens auroient compris deux mille cinq cents cinquante-cinq ans avant l'Ere Chrétienne; & vous les appellez, ſans contredit, le plus beau monument de toute l'Antiquité. Or, tout ce que vous dites là n'eſt & ne peut être : en voici les preuves.

1°. Les obſervations de Calliſthene, ſuivant Simplicius, (z) le ſeul qui en parle, ne remontoient qu'à mille neuf cents trois ans lors de la priſe de Babylone, en trois cents trente & un avant Jeſus-Chriſt. Or, ſi vous joignez ces deux nombres trois cents trente & un & mille neuf cents trois, ils ne vous donneront que deux mille deux cents trente-quatre ans, & non pas deux mille cinq cents cinquante-cinq. Elles n'étoient donc point de plus de quatre cents ans plus étendues que les prétendues obſervations Chinoiſes. Premiere *mépriſe*.

(y) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 1.
(z) SIMPLICIUS, *L.* 11. *de Cœlo.*

2°. Les années ſont de conſéquence dans le calcul de ces temps reculés; & nos Meſſieurs trouvent un petit inconvénient dans le vôtre. C'eſt que vos deux mille cinq cents cinquante-cinq ans remontent de deux cents ſept ans plus haut que le Déluge, arrivé deux mille trois cents quarante-huit ans avant Jeſus-Chriſt. Cela commence à devenir un peu ſérieux; mais ce n'eſt pas tout.

3°. Deux cents trente ans, dites-vous, au delà des obſervations Chinoiſes, il y avoit dans ce Pays un très-ſavant Empereur, nommé *Hiao*, qui réforma l'Aſtronomie.... Il étoit donc monté ſur le Trône en deux mille trois cents quatre-vingt-cinq avant notre Ere, trente-ſept ans avant le Déluge. Mais ſa gloire, ni ſes obſervations n'en furent point troublées, puiſqu'il regna quatre-vingt ans, par conſéquent pendant le Déluge, & encore quarante-trois ans après. Son habileté dans l'Aſtronomie, remarquez-vous judicieuſement, prouve qu'il étoit né chez une Nation déja très-policée. Ce n'eſt pas tout; ne vous impatientez pas.

4°. Avant lui, cet auguſte Trône avoit été dignement occupé par ſix autres Rois, qui jouirent agréablement de la vie, chacun environ neuf cents ans, comme on vivoit

avant le Déluge. Voilà une belle ſuite de Rois, non interrompue peut-être de ſix mille ans avant l'Ere Chrétienne. Cela mérite bien d'être remarqué; parce que, du commencement de notre Ere juſqu'à la Création du monde, on ne compte que quatre mille quatre ans. Qu'importe : vous aſſurez fermement que l'Hiſtoire des Chinois eſt inconteſtable, comme fondée ſur des obſervations céleſtes, & ſur la Chronologie la plus ſûre.

5°. Comme c'eſt ſans fraix que vous avancez ſi loin & ſi rapidement, nous allons tâcher de vous ſuivre au même prix. Le premier de ces ſix Rois, qui ont précédé le ſavant *Hiao*, ſe nommoit *Fohi*, & il regnoit vingt-cinq ſiecles au moins avant l'Ere vulgaire. Le compte n'eſt pas juſte; car je viens de vous faire voir qu'il y a dans cet intervalle, au meilleur marché, ſix mille ans; ce qui ne fait pas ſeulement vingt-cinq, mais ſoixante ſiecles. Cela me paroit clair comme le jour, pour quiconque voudra prendre la peine de calculer.

6°. Vous continuez ainſi vos découvertes : " Les quinze Royaumes de la Chine, „ réunis ſous le grand Roi *Fohi*, prouvent „ que, *long-temps auparavant*, cet Etat „ étoit très-peuplé, policé, partagé en beau-

„ coup de Souverainetés : car jamais un „ grand Etat ne s'eſt formé que de plu- „ ſieurs petits ; c'eſt l'ouvrage de la politi- „ que, du courage, & ſur-tout du temps : „ il n'y a pas une plus grande preuve d'an- „ tiquité. „ Les autres ſont donc bien petites. Car, de ce que la Chine eſt aujourd'hui diviſée en quinze Royaumes, s'enſuit-il qu'elle l'étoit déja au temps de *Fohi*, ſix mille ans avant l'Ere Chrétienne ? Autant vaudroit-il nous dire que tant de Provinces d'Eſpagne, qui ont porté le nom de *Royaumes* en différents temps, l'avoient déja quand les Phéniciens vinrent s'y établir parmi les Celtes qui l'occupoient alors. Les enfants ſavent le contraire, & ſentent la foibleſſe de votre argument, pour prouver l'antiquité de la Chine.

7°. Si nous voulions vous en croire, vous nous meneriez encore bien plus loin, & même ſi loin, que notre imagination s'y perdroit avec la vôtre. Après nous avoir aſſuré que la Chine étoit très-peuplée & très-policée au temps de *Fohi*, deux mille ans avant la Création, vous enchériſſez encore par ces paroles ſi remarquables : " Il ſe peut „ que, *long-temps avant* l'Empire de la „ Chine, elle ait eu des Nations inſtruites, „ polies, puiſſantes, que des déluges de

„ Barbares auront enſuite replongées dans „ le premier état d'ignorance & de groſſié- „ reté, qu'on appelle l'*état de pure Na- „ re.* „ Quoi, vous adoptez ici cet état primitif des hommes ſauvages! Eh, vous l'avez rejetté comme contraire à la raiſon & à votre ſyſtême ſur la Loi naturelle, quand vous le vîtes expoſé par Mr. Rouſſeau. Voilà donc encore une nouvelle contradiction, & la preuve que vous n'êtes ferme ſur rien. Mais laiſſons là cette queſtion : bornons-nous à ces inondations de Barbares, qui ont jetté les Chinois, *long-temps avant Fohi*, dans l'ignorance & la groſſiéreté. Qui oſera nous dire qu'avant ces Barbares, il n'y en a pas eu d'autres, comme eux, deſtructeurs des ſciences & de l'urbanité, & puis encore d'autres devant eux, qui leur auront fait le même tort? Ainſi d'encore en encore, nous remonterons enſemble, tant qu'il nous plaira, ſans que rien nous arrête. Permettez-moi de vous dire, Monſieur, avec tout le reſpect dû à votre mérite, que l'éternité du monde eſt une penſée extravagante, qui n'eſt jamais entrée que dans la tête folle & ignorante de quelques Philoſophes Païens. Nous vous oppoſons tous les Savants de l'Europe, ſans en excepter un ſeul, qui tous vous diront que le monde a commencé quatre mille

quatre ans avant l'Ere des Chrétiens. Excuſez, ſi nous n'avons pas de meilleure autorité à oppoſer à la vôtre. Quand vous aurez détruit leurs raiſons, & que vous nous en aurez donné de plus convaincantes, nous nous rangerons volontiers à votre ſuite.

Mais abandonnons l'Hiſtoire, dont le détail nous meneroit à l'infini, comme vous le voyez par la diſcuſſion de votre premier chapitre, où certainement je n'ai fait qu'ébaucher la matiere. Les contradictions formeroient encore un long article, & elles étoient inévitables. Vous écrivez ſur tant de ſujets diſparates, vous courez tant de lievres, & vous allez ſi rapidement, qu'il falloit néceſſairement s'attendre à des oublis & à des écarts. Je les paſſe ſous ſilence, pour vous indiquer ſeulement quelques-unes de ces *mépriſes*, qui, en d'autres Ouvrages que le vôtre, paſſeroient pour des défauts de jugement.

Nos Critiques ont regardé comme telle, certaine Epître galante, (*a*) que vous avez adreſſée à une Princeſſe, qui vous avoit demandé des Vers. Vous y traitez, d'une maniere peu convenable, les Perſonnes auguſ-

(*a*) Epître à S. A. R. Mad. la Princeſſe de.... *tome 6, page 147.*

tes, de qui on ne doit parler qu'avec un profond respect. La grandeur, dites-vous, laisse un vuide affreux dans leur cœur; l'ennui est assis entre leurs majestés; ils font tristement grande chere, sans dire & sans écouter rien; on se leve au milieu du jour, sans savoir ce que l'on va faire, & l'on se couche, sans savoir ce que l'on a fait.... Permettez-moi de vous représenter qu'il n'est pas permis d'imprimer des Satyres contre les Souverains. Si la démangeaison poétique ne peut s'empêcher d'en faire, la sagesse ordonne de les ensevelir dans le plus profond secret.

Convenoit-il de donner de si grandes louanges (*b*) à l'extravagante Secte des Quakers, qui n'a jamais pu être tolérée qu'en Angleterre, parce que l'Athéisme même y est permis? Il est peu d'invectives & de calomnies dont vous ne chargiez les Croyants à tout propos; mais vous faites bien leur éloge, quand vous dites qu'ils ont toujours eu les Quakers en horreur.

Vous prétendez que les Musulmans (*c*) ont fait autant de Prosélytes par la parole que par l'épée. Jusqu'à ce que vous nous

(*b*) *Voyez* l'Histoire des Quakers, *tome 7*.
(*c*) De l'Alcoran & de Mahomet, *tom. 7, p. 425*

ayez cité un seul de leurs Missionnaires, Prédicateur, nous regarderons ceci comme le plus grand paradoxe qui ait jamais été avancé. Ailleurs (*d*) vous avez dit vous-même tout ce qu'il faut pour le détruire.

Vous aviez raison de tourner en ridicule (*e*) le système de quelques Philosophes modernes, qui prétendent que la mer & les rivieres ont successivement couvert la terre : ils n'en donnent que des conjectures pitoyables ; mais il ne falloit donc plus soutenir, comme choses *constantes*, que l'Océan (*f*) a couvert tour à tour, & abandonné de vastes terreins. Vous nous obligeriez beaucoup de nous en donner la plus petite de toutes les preuves : elle constateroit admirablement le beau raisonnement que vous faites ici ; que, comme il y a eu de grandes révolutions dans le genre moral, il faut qu'il y en ait eu de semblables & de fréquentes dans l'ordre physique ; d'où vous concluez que l'Océan a dû inonder plusieurs fois de vastes terreins : la conséquence ne paroît pas trop liée.

Cela

(*d*) Gouvernement des Turcs, *tome* 13.
(*e*) *Tome* 9, à la fin.
(*f*) Avant-propos sur *l'Essai d'Hist. génér.* tome 11, page 11.

Cela me rappelle une de vos penſées judicieuſes ſur Bayle, que vous avez tant de fois comblé des plus grands éloges. " Je „ n'eſtime (*g*) Bayle ni plus ni moins, di- „ tes-vous, pour s'être trompé de cinq ans, „ & vous avez raiſon. La grande affaire „ eſt de ne ſe tromper, ni en fait de goût, „ ni en fait de raiſonnement. „ Cela eſt encore très-vrai; car un Ecrivain, qui raiſonne mal, ne mérite plus que le mépris de ſes Lecteurs. Mais il faut ſe ſouvenir du bon mot de Cicéron, que vous avez rapporté: qu'il n'y a rien de ſi étrange (*h*) qui ne ſoit ſoutenu par les Philoſophes qui ont voulu embraſſer toutes les matieres.

Vous avez malheureuſement un peu donné dans cet écueil; & c'eſt, en vérité, grand dommage. Cette *Encyclopédicomanie* a fait un tort infini à votre gloire. Vous êtes fondé à dire, quoique vous euſſiez encore mieux fait de le laiſſer penſer, que vous n'avez compoſé LA HENRIADE (*i*) que pour vous rendre immortel. Quelle fortune pour votre réputation, ſi vous aviez ſuivi

(*g*) Sur le Dante, Auteur Italien, *tome 7, page 377.*

(*h*) Des Monades, *tome 9, page 82.*

(*i*) Lettre à Mr. de Sgraveſende, *tome 9, page 342.*

le conseil d'un homme d'esprit, (*k*) & si bon juge en matieres littéraires!

J'ai beau lui crier qu'il s'égare;
Mes conseils sont hors de saison;
Et je vois son esprit bizarre
Embrasser follement l'aveugle opinion,
Qui fait de l'Algebre barbare
Un ornement de la raison.

. . . . . .

Laisse autour du soleil les planetes errer;
Voltaire, tu naquis pour peindre la Nature,
Est-ce à toi de la mesurer?

Convenoit-il à l'Auteur sublime & immortel de la *Henriade*, de se ravilir à composer vingt petits Romans sur *le Borgne*, *le Nez*, *le Chien*, *le Cheval*, *le Bûcher*, *le Souper*, *les Rendez-vous*, *le Pêcheur*, *le Basilic*, &c. &c.? On voit que la plupart sont des allégories de vos aventures, & que vous avez voulu faire croire par-là que vous possédez tous les talents comme toutes les sciences. Mais quel est le grand homme, qui ambitionna jamais de voir sa vie écrite en Roman, fût-ce même de sa façon? Les anecdotes, qui en sont la clef, s'oublient, & l'on n'entend plus rien au Roman. Ceux qui n'ont que des soup-

(*k*) Mr. FRERON. Réponse du Public à l'Auteur d'Acajou.

çons, regardent l'Auteur comme un Fabuliſte, & ſon Hiſtoire comme une fable. Vous avez ſi bien jugé de ces Ouvrages puériles, que je ne peux mieux faire que de rapporter vos propres paroles. " Toutes „ ces petites miniatures (*l*) ſe conſervent „ une génération ou deux, & périſſent en„ ſuite pour jamais. On néglige pour elles „ des avantages plus ſolides & plus dura„ bles. „ Telle auroit été la gloire de votre immortelle *Henriade*, dont il ne falloit pas dégénérer.

D'ailleurs, il n'eſt pas néceſſaire d'écrire ſur tout, & encore moins de faire imprimer tout ce que l'on écrit. Je ne crois pas qu'Eraſme ait donné lui-même l'ample recueil de ſes Lettres; ſes héritiers ou ſes admirateurs ont pris cette peine. On peut leur paſſer, en faveur de l'heureux préjugé qu'ils avoient pour leur maître, d'en avoir mis grand nombre de fort indifférentes & fort plates; mais on ne pardonneroit point à Eraſme de les avoir publiées de ſon vivant. Je crains qu'on ne porte le même jugement ſur pluſieurs des vôtres, entre autres de celle où vous parlez ainſi au premier Com-

(*l*) Nouvelles conſidérations ſur l'Hiſtoire, *tome 7, page 492.*

mis de la Librairie, sous Mr. Rouillé. "Puis-
„ que (*m*) vous êtes, Monsieur, à portée
„ de rendre service aux Belles-Lettres, ne
„ rognez pas de si près les ailes à nos Ecri-
„ vains, & ne faites pas des volailles de
„ basse-cour de ceux qui, en prenant l'es-
„ sor, pourroient devenir des aigles, &c.„
Un pareil style ne donnera jamais droit au *Temple du Goût*.

En voilà assez, me dit Mr. de Voltaire, & la nuit approche. Je vois bien que vos Messieurs ne sont contents, ni de mes Poésies, ni de mon Histoire, ni de mes Ouvrages philosophiques. Heureusement qu'ils n'ont pas critiqué mon *Siecle de Louis XIV*, d'où je conclus qu'ils en sont contents; car vous n'en avez pas relevé un seul endroit. Mon silence, accompagné d'un sourire léger, lui fit comprendre qu'il s'étoit un peu trop avancé. Vous ne répondez point, me dit-il? Auroit-on trouvé quelque chose à redire sur cet Ouvrage, qui a tant fait de bruit? Mais... Quoi! encore des réflexions? Je ne m'y serois point attendu. Il est trop tard pour entamer la matiere : revenez demain; car je veux savoir tout ce qu'on dit de moi.

(*m*) Lettre à un premier Commis, *tome 7, page* 532.

IX. CONVERSATION.

VOus avez bien fait, me dit l'Oracle, de venir aujourd'hui m'apprendre le jugement que vos Critiques ont porté sur mon *Siecle de Louis XIV.* J'en ai été occupé toute la nuit ; & plus je cherche, moins je découvre ce qu'ils y peuvent trouver à censurer, après tout ce que j'en ai retranché dans ma derniere Edition de Paris, 1757. Dites-moi donc ce qu'ils y voient encore de répréhensible : je veux absolument le savoir ; ainsi ne me cachez rien.

Puisque vous me l'ordonnez, je vous exposerai, avec franchise, tout ce qui s'est dit à ce sujet.

L'Ouvrage fut annoncé comme la plus brillante Comete qui eût jamais paru. On n'en vit, durant un mois, que deux exemplaires, envoyés l'un à une Dame, l'autre à un Ministre, qui tenoient les deux premiers rangs à la Cour. C'étoit un beau stratagême d'Auteur & de Libraire, pour faire désirer le Livre avec plus d'avidité. L'artifice réussit. Insensiblement on en lâcha quelques exemplaires, qui furent vendus au poids de l'or ; & cette premiere Edition produisit

une ſomme conſidérable ; mais l'honneur ne fut pas ſi flatté que la bourſe.

On ſe récria contre les fauſſetés, dont le Livre étoit rempli, ſur la foi des perſonnes les plus reſpectables. Pluſieurs Familles illuſtres ſe plaignirent de diverſes imputations qui les offenſoient. Les gens inſtruits ne ſe trouverent point dans ce qu'ils ſavoient d'origine ou de bonne part : & qui l'auroit cru ? Un ennemi déclaré publia une Edition de l'Ouvrage, accompagnée de Notes critiques, tant ſur le fond, que ſur la juſteſſe des jugements, & ſur la pureté du langage ; & de ſa plume diſtilloit le fiel le plus amer.

Néanmoins, diſent les Juſtes équitables, l'Ouvrage étoit admirablement conçu ; il montroit un génie vaſte, méthodique, lumineux : à peu de choſes près, il embraſſoit la matiere dans toutes ſes parties. Les ſeuls titres des Chapitres la développoient déja à l'eſprit. Il falloit ſeulement les convertir en Livres, & leur donner toute l'étendue qu'ils demandoient. Pour conſommer l'œuvre en grand maître, il ne s'agiſſoit plus que de remplir un canevas ſi habilement tracé ; & l'Auteur en étoit parfaitement capable.

Mais il s'eſt négligé dans l'exécution ; il

a oublié ſon propre plan; il l'a perdu de vue. Au lieu de s'attacher uniquement à ſon ſujet, il ſemble avoir fait ſon capital d'embellir les ornements poſtiches qu'il y ajoute. Pourquoi, a-t-on dit, voler ſucceſſivement, dans un extrait, tantôt en Allemagne, en Eſpagne, en Hollande, en Angleterre & en Suede, pour nous en raconter quelques traits ou anecdotes, qui n'ont qu'un rapport éloigné, ou qui n'en ont aucun avec le ſujet principal? Pourquoi ne lui donner que le quart de l'eſpace qu'il demandoit? Il vouloit être repréſenté dans ſa grandeur naturelle, & l'on n'en a fait qu'une miniature. Quelle néceſſité y avoit-il de replier ainſi les membres d'un ſi beau corps, pour lui faire occuper ſi peu de place? Encore dans ce terrein étroit qu'on lui accorde, il s'y trouve tellement offuſqué par les objets adjacents, qu'à peine y eſt-il apperçu.

L'Introduction y eſt d'une maigreur extrême. Elle étoit inutile; & elle ne peut être bonne que pour un Ecolier ſortant du Collége. Le premier Chapitre, qui regarde le Prince de Condé & Mr. de Turenne, eſt une eſquiſſe admirable, formée par des traits les plus hardis & les plus grands; & il n'y en a pas un de rempli. Trois pages des *Mémoires du Cardinal de Retz* m'en ap-

prennent plus que les trois longs Chapitres, qui traitent des troubles de la Fronde, & du miniſtere du Cardinal Mazarin. Rien de vif & d'intéreſſant dans les premieres Campagnes de Louis XIV. Le fameux paſſage du Rhin, ſi noblement chanté par Boileau, & la conquête de la Flandre & d'une partie de la Hollande, ne préſentent ici qu'une guerre de marionnettes, ou l'expédition fabuleuſe du jeune Bacchus, de Silene & des Bacchantes, qui vont conquérir les Indes. Il ſemble que c'eſt une main ennemie & jalouſe, qui veut arracher les couronnes que méritoient le jeune Monarque & les Héros qui combattoient ſous ſes Enſeignes. Ce n'eſt que dans la ſuite, & comme par accès, que Mr. de Voltaire éleve ſon ſtyle, & anime ſon récit. Preſque toujours les faits ſont iſolés, & décrits avec plus de graces que de force. Cependant une narration conciſe & rapide demandoit tout le contraire. Il n'y avoit donc rien dans la plus belle partie de cet Ouvrage, qui méritât l'éloge pompeux qu'en fait l'enthouſiaſte *Interprete de la Nature*, ainſi que de quelques autres Ecrits auxquels il a part, & qui ne valent certainement pas celui dont nous parlons. Mr. de Voltaire lui-même l'a ſenti, puiſqu'il a retranché tous

ces Chapitres dans la derniere Edition de ſes Œuvres. C'eſt avouer qu'ils péchoient eſſentiellement dans le fond & dans la forme. Jamais Géometre n'a donné une démonſtration plus complete.

Mais pourquoi en venir à un parti ſi violent, qui ne peut avoir été inſpiré que par le ſecret dépit qu'avoient cauſé les petites gloſes de Mr. de la Bruyere? Une Lettre de quatre lignes ſuffiſoit pour y répondre. L'amour-propre piqué devoit profiter des avis, & faire les derniers efforts pour donner à l'Ouvrage le dégré de perfection qui lui manquoit. Déconcerté par les traits humiliants & venimeux d'un ennemi, Mr. de Voltaire a mieux aimé abandonner l'Ouvrage, que d'en corriger les défauts; & cette cruelle réſolution y a mis un vuide, mille fois plus choquant que les fautes qu'on lui avoit reprochées. Pour ſe dégager d'un écueil, il eſt allé ſe briſer contre un autre; tant il eſt peu sûr dans ſes jugements, & tant ſes Lecteurs doivent y faire peu de fond. Il y a long-temps qu'on l'a dit pour la premiere fois.

En Citoyen zélé pour la perfection de ſes freres, il avoit promis, dès le commencement, " de ne s'attacher dans cette Hiſ-
" toire qu'à ce qui mérite l'attention de

„ tous les temps, à ce qui peut peindre le „ génie & les mœurs des hommes, à ce „ qui peut servir d'instruction, & conseil- „ ler l'amour de la vertu, des Arts & de la „ Patrie. „ Nous avons lu, nous avons cherché ces salutaires instructions, & nous n'en avons pas apperçu la moindre trace.

Je l'ai reconnu comme vos Messieurs, me répondit Mr. de Voltaire; & c'est sur les réflexions qui m'en ont été faites, que je me suis déterminé à supprimer tout l'historique du regne de Louis XIV, voyant clairement que je n'avois pas rempli mon objet; mais dans l'Edition de Paris, j'ai changé ma marche, & écarté tous les reproches. A l'Histoire suivie du Monarque, & des grandes actions qui l'ont immortalisé, j'ai substitué *les particularités & les anecdotes* de sa Cour. Il m'a paru que " ces petits „ détails (*a*) intéressent le Public, quand ils „ concernent des personnages illustres. „ C'est sur ce point que j'ai fixé mes regards. J'ai évité le défaut de Plutarque dans ses *Vies des Hommes célebres*, où les anecdotes sont plus morales que certaines. Je n'ai admis pour vérités historiques, que cel-

(*a*) *Siecle de Louis XIV.* derniere Edit. page 2 & 3.

les qui ſont garanties. " J'ai uſé de la plus „ grande circonſpection; j'ai écarté le fri- „ vole, réduit l'exagéré, & combattu la „ ſatyre. „ Avec tant de précautions, j'ai cru ne devoir plus appréhender la critique. Apprenez-moi ſi vos gens de Lettres y ont encore trouvé matiere; & vous-même, dites-moi ce que vous en penſez.

Puiſque vous me l'ordonnez, répondis-je à Mr. de Voltaire, je vous avouerai, entre nous, qu'on a été beaucoup moins content du ſecond Ouvrage que du premier: voici les raiſons ſur leſquelles on s'eſt fondé.

„ Les anecdotes, dites-vous, ſont un „ champ reſſerré, où l'on glane après la „ vaſte moiſſon de l'Hiſtoire. „ Cette définition d'abord a paru un peu ſinguliere. 1°. Comment concevez-vous que l'on puiſſe faire une vaſte moiſſon dans un champ reſſerré? 2°. Pourquoi donneriez-vous moins d'étendue au champ des Anecdotes, qu'à celui de l'Hiſtoire? C'eſt une glane qu'il eſt permis de recueillir par-tout. 3°. Les anecdotes ne ſont pas le champ, mais les paroles & les actions ſecretes que l'on en tire.

Quoi qu'il en ſoit de ces petites obſervations, qui ne bleſſent que la Logique, perſonne n'a jamais compris comment vous aviez pu vous flatter de donner, avec quel-

ques anecdotes, une idée suffisante & convenable du *Siecle de Louis XIV*, que vous entrepreniez de faire connoître. Les anecdotes sont des traits particuliers, propres quelquefois à manifester le caractere des personnes qu'elles regardent. Un mot, une action remarquable du Roi, de Mazarin, du Prince de Condé, de Mr. de Turenne, m'ouvriront peut-être le fond de leur ame; mais je n'y apprendrai pas la trace du regne & du siecle que vous deviez m'éclaircir: cependant vous vous êtes renfermé dans cette étroite sphere. Voyez si vous avez rempli votre engagement, de développer aux Lecteurs le *Siecle admirable de Louis XIV*, & les beaux traits qui lui sont personnels.

Et ces anecdotes, qui sont la base & le corps de votre Histoire, sur quoi sont-elles fondées? Sur des *Oui-dire*, qui se détruisent presque toujours eux-mêmes, qui sont combattus par la notoriété publique, qui n'apprennent rien, qui n'ont d'autre autorité que les grands noms de ceux dont on les fait venir, & que la mort a mis hors d'état d'être interrogés, pour vérifier des faits dont ils n'avoient jamais rien dit à personne: en voici quelques exemples.

C'est feu Mr. de Caumartin, qui vous a

dit (*b*) qu'on avoit trouvé dans l'appartement du Cardinal Mazarin, & long-temps après sa mort, une armoire immense, qui tenoit du haut jusqu'en bas le fond de son cabinet, toute remplie de quadruples, de jettons d'or, & de médailles d'or. Nombrez, s'il est possible, à combien de millions & de milliars monteroit la somme contenue dans une si vaste armoire, & si richement garnie. Il falloit, pour le faire croire, assurer que feu Mr. de Caumartin vous l'avoit dit, & l'avoit vu.

C'est le Marquis de Miremont, (*c*) qui vous a dit à Londres savoir la raison secrete qui avoit occasionné la disgrace de Saint-Evremont; mais qu'il ne vouloit pas la révéler. Eh bien, une anecdote de cette espece ne vous a-t-elle pas rendu bien plus savant & le Lecteur aussi?

C'est un ancien domestique (*d*) de la Maison de Madame *Henriette d'Angleterre*, qui vous a certifié qu'elle avoit été empoisonnée avec de la poudre de diamant; & vous faites voir que cette poudre n'est pas un poison. Que deviennent donc l'anecdote & la judiciaire?

(*b*) *Siecle de Louis XIV*, page 27.
(*c*) *Ibid. page* 30.
(*d*) *Ibid. page* 72.

Ce ſont les Domeſtiques mêmes de Louis XIV. (*e*) qui vous ont aſſuré que jamais ce Prince n'avoit dit à ſouper que la Reine d'Eſpagne, ſa niece, avoit été empoiſonnée dans une tourte d'anguilles. Comme ſi les Officiers de la Maiſon du Roi ſavoient généralement tout ce qu'il dit; ſi la choſe ne s'eſt pas paſſée, lorſqu'ils n'étoient point de ſervice; & s'ils peuvent ſe ſouvenir de tout, quarante ou cinquante ans après.

C'eſt Mr. *le Cardinal de Fleury*, (*f*) qui vous conte la maniere dont il ſait que Louis XIV. a donné la premiere penſion à Madame *de Maintenon*; & tout de ſuite vous donnez un démenti au Roi & à Son Eminence, par une raiſon qui ne détruit point le bon mot du Roi. Le Public a cru voir, dans cette affectation de citer toujours des témoignages originaux, & de la plus haute volée, la manie d'un homme qui veut dire des choſes extraordinaires, & qui cherche à les appuyer de preuves plus merveilleuſes encore, pour faire croire qu'il a eu des liaiſons familieres avec tout l'Univers, depuis les Grands & les Têtes couronnées, juſqu'à leurs domeſtiques.

(*e*) *Ibid. page* 82.
(*f*) *Ibid. page* 100.

Après avoir sondé les fondements de l'édifice, examinons l'édifice même. On ne trouve plus aujourd'hui dans l'Historique du *Siecle de Louis XIV.* que la compilation de tout ce qui devoit en être banni, suivant le système que vous vous étiez sagement proposé : " de petits détails domesti-„ ques, qui amusent seulement la curiosi-„ té; des foiblesses, qui ne plaisent qu'à la „ malignité. „ Vous avez oublié d'écarter le frivole, de réduire l'exagéré, & de combattre la satyre comme vous l'aviez promis.

Dans un sujet aussi noble & aussi serré que devoit être celui-ci, falloit-il s'appesantir si long-temps sur les spectacles, les carrousels & les fêtes galantes, dont s'amusoit un jeune Prince, qui auroit dû s'occuper de choses plus sérieuses? Qu'importe à l'Histoire d'un aussi grand Monarque, qu'on ait solemnisé son mariage par l'Opéra Italien de l'*Ercole amante;* qu'on ait joué *Lisis & Hespérie;* que Quinault se fût déja rendu célebre par *le Faux Tiberinus;* que la Cour ne fût qu'un enchaînement de plaisirs, de fêtes & de galanteries depuis le mariage du Roi; qu'il y eût, entre autres, un carrousel à Versailles, qui dura sept jours, supérieur à tous ceux que l'on invente dans les Romans; que les tables y

furent ſervies par deux cents perſonnages, qui repréſentoient les Saiſons, les Faunes, les Sylvains & les Dryades; que Moliere y fît jouer la *Princeſſe d'Elide*, la farce du *Mariage forcé*, & les trois premiers actes du *Tartuffe*, &c.? Qu'auriez-vous dit de plus, ſi vous aviez eu à décrire les folies d'une Troupe de jeunes gens, qui ont été ſe divertir à la campagne, & y paſſer le Carnaval? Eſt-ce là écarter le frivole? & l'Hiſtoire d'un Roi tel que Louis XIV, permettoit-elle d'entrer dans de pareils détails?

Mais votre ame ſe dilate, quand vous parlez de ces fêtes bruyantes, & quand vous nous exaltez les avantages ineſtimables que les progrès du Théâtre nous ont procurés. A vous entendre, voilà ce qui a ouvert le génie des François, ce qui a donné de la délicateſſe aux ſentiments, adouci les mœurs, diſſipé les vices, fait connoître la vertu, & proſcrit le goût barbare qui regnoit auparavant dans la Nation. L'abolition des ſpectacles (g) ſeroit, à votre avis, une idée digne du ſiecle d'*Attila*.

Vous verrez, tout à l'heure, que ceux qui ne les fréquentent pas, ſont des ſtupides & des idiots, qui n'ont aucune ouver-

(g) *Ibid. page* 11.

ture d'esprit; vous verrez que tous manquent des sentiments qui font le bon parent, le bon citoyen, le bon ami; que ce sont des gens grossiers & intraitables dans la société; que leur ame est le trône de tous les vices; qu'ils ignorent jusqu'aux Loix de la vertu; que leurs mœurs retracent aujourd'hui celles des Goths & des Visigoths; & tout cela, parce qu'ils n'ont point été à l'école instructive des Spectacles.

Vous verrez encore que les oisifs & les amateurs du plaisir, qui vont se repaître de ces chimeres, pour étourdir quelques heures de leur inutilité & de leur ennui, sont tous gens de beaucoup d'esprit, de science, de bon goût, & en état de porter un jugement sain sur toutes sortes d'ouvrages. Vous verrez que, graces aux leçons qu'ils ont apprises du Théâtre, aucun ne pécha jamais contre les Loix sacrées du sang & de l'amitié; que l'horreur du vice est empreinte dans leurs cœurs; qu'ils ne connoissent, ni le langage, ni les œuvres de l'amour impur; que toutes les passions sont détruites dans leur ame; que la pratique de la vertu la plus épurée fait leurs délices, & qu'ils sont d'une sûreté inviolable dans le commerce. A qui ferez-vous croire les paradoxes de ce contraste? Je vous oppose le chef-d'œuvre de

J. J. Rouſſeau à Mr. d'Alembert; vous y apprendrez ce que vaut notre cauſe; procès ſi bien gagné, que Mr. d'Alembert eſt convenu n'avoir rien à répondre.

Il eſt notoirement faux que Mr. de Beaumont, Précepteur de Louis XIV, & depuis Archevêque de Paris, ait approuvé les ſpectacles, (*b*) comme vous l'avancez. Vous aviez dit plus haut que les accuſations doivent être conſtatées. C'en eſt ici une ſcandaleuſe pour la mémoire de ce Prélat. On vous défie d'en donner la moindre preuve, & nous vous ſoutenons le contraire; parce que, dans tous les Livres qui furent imprimés alors contre les ſpectacles, on ne voit pas le moindre trait qui atteſte ſon approbation, dont on n'auroit pas manqué de lui faire des reproches. Comment n'avez-vous pas cité quelqu'un de ſes anciens Grands-Vicaires, qui vous auroit rendu un témoignage favorable?

Voyons encore ſi vous vous êtes ſouvenu d'écarter le frivole, de réduire l'exagéré, & de combattre la ſatyre. Pourquoi revenir ſi ſouvent aux amours du Roi, & nommer toutes les femmes (*i*) avec leſquelles il a eu des liaiſons particulieres pendant un temps

(*b*) *Ibid. page* 10.
(*i*) *Ibid. page* 4, 82, 58, 60, 85.

plus ou moins considérable? Pourquoi répéter tant de fois qu'il dansa dans tous les ballets publics jusqu'à l'âge de trente-deux ans? Convenoit-il de renouveller le souvenir du faste voluptueux, avec lequel vous prétendez qu'il fit la campagne de Flandres en 1670, suivi de toute sa Cour, de celles de Mr. le Dauphin, de Madame, de Mademoiselle, & de Mad. de Montespan? Pourquoi faire remarquer que ce voyage fut une fête continuelle, dans l'appareil le plus pompeux; qu'on faisoit porter dans les lieux où l'on couchoit, les plus beaux meubles de la couronne; qu'on trouvoit dans chaque Ville un bal masqué ou paré, ou des feux d'artifice? Ce n'est pas ainsi que les vrais Héros marchent à la tête de leurs armées; & s'il est vrai, (dont je doute fort,) que Louis XIV. retraça, dans cette occasion, un luxe dont il n'y avoit point d'exemple depuis les anciens Perses, à qui il fut si funeste, il falloit le taire. Apelle s'étoit bien donné de garde de peindre Philippe du côté qu'un Archer, mécontent avec raison, lui avoit crevé l'œil d'un coup de fleche.

Pourquoi glisser si légérement sur la retraite de Madame de la Valliere, (*k*) ad-

(*k*) *Ibid. page* 59.

mirée de toute l'Europe, & l'attribuer seulement à la tendresse de son cœur; ajoutant des réflexions indignes d'un parti si édifiant & si héroïque? Pourquoi rendre si peu de justice à la vertu de Louis XIV, qui eut le courage de renvoyer enfin Madame de Montespan, pour s'attacher par des liens légitimes à Madame de Maintenon, sur qui il fixa désormais son estime & son cœur à l'âge de quarante-huit ans?

Puisque vous aviez promis de ne point accuser sans preuves, & de ne flétrir personne sans fondements bien avérés, pourquoi avez-vous fait tant d'efforts, pour trouver Madame de Maintenon coupable d'ingratitude envers sa bienfaitrice, d'ambition & d'hypocrisie envers le Ciel? Le Roi, touché des scandales que ses amours avoient donnés au Public, rentra sérieusement en lui-même, renvoya, de son propre mouvement, Madame de Montespan, & ne laissa désormais soupçonner aucun crime dans l'attachement qu'il avoit conçu pour Madame de Maintenon. Tout y étoit fondé sur l'estime & sur la vertu. Elle fut flattée des sentiments du Roi pour elle. Eh! comment ne l'être pas, sur-tout après l'espece d'éloignement qu'il en avoit témoigné, quand il commença à la connoître! Mais supposez-lui

tant d'ambition qu'il vous plaira, jamais elle n'auroit pu prévoir le haut dégré de gloire auquel elle parvint. Un esprit plein de sens, un caractere solide & vertueux enchaînerent le cœur de Louis XIV; & sa bonne conduite, qui ne se démentit jamais, le fit mille fois s'applaudir de la sagesse de son choix.

Vous êtes vous-même forcé de le reconnoître, & de détruire, par cet aveu, tout ce que vous aviez hazardé de contraire. " L'é-
" lévation de Mad. de Maintenon, dites-
" vous, (*l*) ne fut pour elle qu'une retrai-
" te. Renfermée dans son appartement,
" qui étoit de plain-pied à celui du Roi, elle
" se bornoit à une société de deux ou trois
" Dames retirées comme elle; encore les
" voyoit-elle rarement. Le Roi venoit tous
" les jours chez elle après son dîner, avant
" & après le souper, & y demeuroit jusqu'à
" minuit. Il y travailloit avec ses Ministres,
" pendant que Madame de Maintenon s'oc-
" cupoit à la lecture, ou à quelqu'ouvrage
" des mains; ne s'empressant jamais de par-
" ler des affaires d'Etat; paroissant souvent
" les ignorer; rejettant bien loin tout ce
" qui avoit la plus légere apparence d'in-
" trigue & de cabale; beaucoup plus oc-

(*l*) *Ibid. page* 103 & suiv.

„ cupée de plaire à celui qui gouvernoit,
„ que de gouverner elle-même ; & ména-
„ geant son crédit, en ne l'employant qu'a-
„ vec une circonspection extrême. Elle ne
„ profita point de sa place, pour faire tom-
„ ber les dignités & les grands emplois dans
„ sa famille... Elle ne possédoit que la Terre
„ de Maintenon.... Ce qui peut surpren-
„ dre, c'est que le Roi ne lui avoit pres-
„ que rien assuré, quand il mourut ; il la
„ recommanda seulement au Duc d'Or-
„ léans. Elle ne voulut qu'une pension de
„ quatre-vingt mille livres, qui lui fut exac-
„ tement payée jusqu'à sa mort, arrivée en
„ 1719, le 15 d'Avril.

Voilà peut-être le seul fait intéressant qu'il y ait dans l'Historique de votre *Siecle de Louis XIV.* Tout le reste ne contient que des minuties, comme le *Masque de fer*, que tout le monde savoit, au dénouement près, que vous ne nous apprenez pas, avec quelques bons mots rapportés presque sans ordre, & qu'il auroit fallu mettre en place, pour en faire sentir le prix.

Des amours de Louis XIV. & de son mariage secret, vous passez tout d'un coup à sa mort, comme s'il n'y avoit rien à dire de mémorable & de particulier dans cet intervalle de vingt-neuf années, qui furent les plus

importantes de ſon regne. Quel ſervice n'auriez-vous pas rendu à la mémoire de cet illuſtre Monarque, & au Public, ſi, en corrigeant vos premieres Editions ſans les abandonner, vous nous aviez donné l'analyſe de ſon Hiſtoire dans ce ſtyle élégant, concis & rapide, dont vous êtes certainement capable! Vous étiez sûr d'inſtruire & de vous faire admirer. Il n'y auroit eu perſonne qui n'eût voulu mettre un ſi beau tableau dans ſon imagination & dans ſa mémoire, pour avoir toujours préſente la trace d'un regne auſſi célebre.

En remontant à l'origine, vous nous auriez fait voir Louis, monté ſur le trône à l'âge de cinq ans, dans le fort d'une guerre cruelle, que l'Empire & l'Eſpagne avoient déclarée à ſon pere; protégé du Ciel, qui l'avoit donné à la France, & qui avoit fait naître avant lui des Héros de ſon ſang, pour être les défenſeurs de ſa couronne; un Duc d'Orléans, un Prince de Condé, un Duc d'Enguien, joints à tant d'autres Guerriers preſqu'auſſi célebres, commander les Armées Françoiſes, tantôt en Flandres, en Allemagne, en Italie, en Eſpagne, & tantôt ſur mer; forcer l'Empire à s'avouer vaincu, & l'Eſpagne à demander la paix, qu'on leur accorde au nom de Louis encore enfant, & qui conſerve ſes principales conquêtes. Vous

nous auriez montré ce Prince, déja & toujours vainqueur, avant que ſes foibles mains lui permiſſent de manier les armes. Vous auriez pu nous prouver que les guerres civiles de la Fronde ne venoient que d'un attachement exceſſif & mal entendu à ſa perſonne & à ſes intérêts.

Les Eſpagnols rallument la guerre, favoriſent les rebelles; par-tout ils ſont battus, & reviennent à traiter. Le mariage du Roi avec l'Infante Marie-Théreſe d'Autriche eſt le fruit de la paix.

Qui eût mieux décrit que vous, la fermeté avec laquelle ſon Ambaſſadeur réſiſte à celui d'Eſpagne, qui oſe lui diſputer le pas dans Londres; l'approbation que lui donne Louis; la frayeur dont eſt ſaiſie la Cour d'Eſpagne, qui craint le renouvellement de la guerre; les excuſes qu'elle en envoie faire, & qui ſont notifiées au Roi en préſence de trente Miniſtres des Cours étrangeres?

Vous n'auriez pas moins fait valoir ſa juſte ſenſibilité à l'inſulte que le Maréchal de Créqui, ſon Ambaſſadeur à Rome, y reçut de la part des Corſes; la vengeance qu'il tire du Pape, trop lent à lui faire ſatisfaction; la ſaiſie du Comtat d'Avignon, qui fut déclaré réuni à la France; le Traité de

réconciliation, qui eſt fait à Piſe, aux conditions qu'il plaît à Sa Majeſté de preſcrire; les articles gravés ſur une pyramide placée au milieu de Rome; & l'affaire conſommée par la légation du Cardinal Chigi, neveu du Pape Alexandre VII, qui vient faire de ſolemnelles excuſes.

Quelles louanges auriez-vous donné à ce Prince, qui pourvoit, avec une application pleine de zele & de tendreſſe, à la diſette que reſſentent ſes Sujets; qui leur remet dix millions de Taille, pour réparer les maux qu'ils ont ſoufferts; qui profite de la paix, pour retirer, à prix d'argent, la Ville de Dunkerque, enlevée à la France par les Anglois; qui emploie tous ſes ſoins & des ſommes conſidérables, à former une marine aſſez puiſſante pour ſe faire redouter; qui envoie différentes flottes châtier les Maures d'Afrique, & qui les oblige de venir s'humilier à ſes pieds; qui établit, par le miniſtere de Colbert, des Manufactures & des Académies de toute eſpece, pour perfectionner le Commerce, les Arts & les Sciences; qui eſt nommé Médiateur entre l'Angleterre, le Danemarck & la Hollande, & qui régle les Articles de la pacification?

Qu'il eût été beau de vous entendre dé-

ployer les justes motifs de la guerre, qu'il déclare à l'Espagne, pour faire valoir ses droits du côté de la Reine après la mort de Philippe IV.! Vous nous auriez montré le jeune Louis, marcher en Flandres à la tête de ses Armées; la conquérir presque toute entiere dans une seule campagne; voler l'hyver suivant en Franche-Comté; former, en personne, le siége de Dole; forcer la place en peu de jours, malgré les rigueurs de la saison, tandis que Mr. le Prince & le Duc de Luxembourg soumettent les autres Villes en moins d'un mois.

C'est à un pinceau tel que le vôtre, qu'il appartenoit de nous peindre le jeune Monarque chéri & respecté de ses Sujets; magnifique dans sa Cour; jaloux des droits de sa Couronne; inflexible envers toute Puissance qui ose leur donner atteinte; infatigable au travail; tout occupé à faire fleurir dans ses Etats les Arts, les Talents, le Commerce, la Marine, la Science des combats; embrassant tous les objets avec une égale facilité; portant ses vues au delà de tout ce qu'on avoit imaginé; attirant dans son Royaume tous les Savants de l'Europe; y recevant & faisant subsister honorablement la Reine d'Angleterre, & Casimir, Roi de Pologne; nommé pour arbitre entre le Duc

de Savoie & la République de Genes, dont il regle les intérêts; formant, par ſon exemple, par ſes récompenſes & ſes éloges, autant de Héros, qu'il avoit de Guerriers; marchant à leur tête au travers des frimats & des dangers; bravant les horreurs de la mort, qui ſe trouvent ſur le chemin de la gloire; n'ayant beſoin que de ſa préſence, pour faire tomber à ſes pieds les Places qui paſſoient pour imprenables, & les obſtacles que l'on croyoit invincibles; jettant ainſi l'effroi parmi les Nations qui l'environnent, & qui, ſans autre motif que la rapidité de ſes victoires, concluent la triple alliance de l'Angleterre, de la Suede & de la Hollande, pour ſe joindre à l'Eſpagne, & oppoſer leurs forces réunies à ce torrent impétueux, qu'elles s'imaginent vouloir les engloutir. Bientôt après, l'Empire & la Lorraine accedent à leur Traité.

Louis n'avoit alors que vingt-neuf ans: il voit l'orage ſe former de toutes parts, & n'en eſt pas même effrayé. Sans lui donner le temps d'éclater, il prévient ſes ennemis, paſſe en perſonne la Meuſe, le Rhin; ſe trouve, par une ſuite de prodiges, au milieu de la Hollande; ſoumet tout ce qui ſe rencontre ſur ſa marche; humilie, en toute occaſion, la fierté du Prince d'Orange; &

pénetre jusqu'à Utrecht, qui vient faire sa soumission.

L'Electeur de Brandebourg tremble pour ses Etats; il croit les mettre à couvert, en s'alliant aux Ennemis de la France. Louis y envoie le Duc de Luxembourg, qui ravage l'Electorat, prend autant de Villes qu'il en attaque, & subjugue presque toute la Westphalie.

Louis ne quitte ces Contrées, saisies d'admiration, d'étonnement & d'effroi, que pour aller faire sentir le poids de ses armes à d'autres Ennemis: il entre dans la Lorraine, punit le Duc, & le dépouille de ses Etats.

La Franche-Comté avoit été rendue aux Espagnols. Le Vainqueur y rentre, met le siége devant Besançon, l'emporte en huit jours, revient sur Dole, & s'en rend maître en moins de temps, pendant que ses Généraux soumettent les autres Villes de la Province; que Mr. de Turenne fait la plus brillante de ses Campagnes; & que le Prince de Condé bat le Prince d'Orange dans les Pays-Bas. Louis s'y transporte l'année suivante 1675, & fait personnellement de nouvelles conquêtes.

Sur mer, nos victoires sont encore plus éclatantes dans le nouveau Monde, sur l'Océan & sur la Méditerranée.

Deux ans après, le Roi retourne en Flandres, prend, en chemin, la Citadelle de Cambrai, visite les Places conquises, & donne par-tout des ordres admirables.

Les Hollandois le revoient l'année suivante 1678, prendre Gand avec la Citadelle en trois jours, & Ypres dans une semaine. Ils craignent qu'il ne rentre une seconde fois dans leurs Etats, & lui demandent la paix, le laissent maître d'en régler les articles, & la signent à Nimegue.

Privée de leur secours, l'Espagne sent qu'elle va perdre ses Pays-Bas : elle suit la destinée des Hollandois, forcée d'abandonner pour jamais la Franche-Comté.

L'Empereur, le Duc de Lorraine, l'Electeur de Brandebourg, les Rois d'Angleterre, de Suede & de Danemarck, épuisés par la guerre, & lassés d'être toujours vaincus, signent enfin, par leurs Ministres, à Fontainebleau, le 2 Septembre 1679, la Paix générale sur le plan que le Roi en avoit fait lui-même, & dont il fut l'arbitre.

Je m'arrête, pour demander à nos Lecteurs, s'ils reconnoissent ici ce Prince, que vous avez représenté jusqu'à l'âge de quarante ans, tout occupé de galanteries, de fêtes, de ballets, de carrousels; n'allant à la guerre qu'accompagné de plusieurs Cours

brillantes; & ne la faisant qu'au milieu des plaisirs, des bals parés ou masqués, des feux d'artifice. Est-ce ainsi qu'il auroit mérité les noms de Grand & de Conquérant, & qu'il seroit devenu l'admiration & la terreur de l'Europe, je dirai même du monde entier? Le médaillon avoit deux faces : vous avez choisi celle qui devoit être cachée, & vous avez caché celle qu'il falloit exposer aux yeux de l'Univers. Si les cendres de Louis pouvoient vous parler, quels reproches auroient-elles à vous faire?

Et encore, depuis l'âge de quarante ans jusqu'au terme de sa vie, vous semblez, par la profondeur de votre silence, le réduire à l'inaction, & le mettre au nombre de ces Rois fainéants, qui deshonorerent le trône sous la premiere race de ses prédécesseurs. Eh! que vous en auroit-il coûté pour honorer sa mémoire, & pour faire vraiment connoître son siecle, de nous tracer légérement la suite des événements glorieux qui illustrerent son regne? Ils sont grands; mais je ne doute pas que sous votre main ils n'eussent acquis un nouvel éclat, qu'ils vous auroient rendu à leur tour, en devenant le plus brillant morceau de vos Ouvrages. Il vous en coûteroit moins pour les mettre en Vers, que ne vous en a coûté

votre infame Poëme de la *Pucelle d'Orléans;* & voyez lequel des deux vous auroit fait plus d'honneur. Je voudrois que ma réflexion vous en fît naître & exécuter le projet. Ce seroient des fleurs que vous choisiriez dans le plus riche & le plus beau de tous les parterres.

Mais reprenons la trace de ce qu'il falloit nous dire depuis le second mariage du Roi.

En Historien sincere & impartial, vous nous auriez fait voir son attachement inviolable à la Religion de ses Peres, les soins & les moyens qu'il prit, dès les premiers moments du repos, pour l'extirpation du Calvinisme, source de tous les malheurs arrivés dans le Royaume depuis un siecle.

Vous nous auriez développé les motifs qui l'obligerent de reprendre les armes contre le Roi d'Espagne, infracteur de la paix; contre l'Empereur, protecteur de la Ligue d'Ausbourg; & contre les Hollandois, qui avoient favorisé le Prince d'Orange, & son invasion en Angleterre. L'infortuné Jacques II, chassé de son trône, est invité de venir en France, où Louis lui abandonne le Château de Saint-Germain, & signale son humanité & sa magnificence Royale, tant par les revenus qu'il lui assigne, que par la

flotte qu'il équipe pour le rétablir dans ses Etats. Quel riche sujet de louange une action si héroïque ne méritoit-elle pas de votre part?

Les vertus de Louis sont couronnées par l'heureux succès de ses armes contre l'Espagne, l'Empire & la Ligue d'Ausbourg. Il n'avoit pas remporté des victoires si éclatantes dans les précédentes guerres; il fait en personne le siége de Mons en 1691; il le pousse avec une ardeur incroyable; il emporte la place en seize jours de tranchée, & Namur dans une semaine; il institue l'Ordre de Saint-Louis, pour récompenser la bravoure & les services de ses Officiers par cette marque honorable de distinction.

Enfin, tant d'exploits sont terminés en 1697 par la paix générale de Ryswick, aussi avantageuse pour la France, que son Roi pouvoit le souhaiter.

Nous voici à cette époque mémorable, qui auroit piqué la beauté de votre génie, pour mettre dans tout son jour l'événement le plus flatteur qui soit arrivé à Louis XIV. dans tout l'espace de son regne. La santé de Charles II, Roi d'Espagne, le menace d'une fin prochaine. L'Empereur & le Roi d'Angleterre disposent déja de sa succession; mais leurs projets s'évanouissent comme la fumée dans les airs.

Louis pouvoit-il s'attendre que la France & l'Espagne, étant rivales & ennemies implacables presque de tous les temps, Charles feroit passer sa couronne sur la tête des Bourbons, par l'effet de l'estime infinie dont il étoit rempli pour le Chef de cette illustre Maison? C'est néanmoins ce qu'il fit, en nommant par son testament pour héritier de tous ses Royaumes & Domaines, Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Après une mûre délibération, le Roi accepte le testament. Le jeune Prince se transporte au Palais de Madrid, où toute la Nation le proclame & le reconnoît pour son Souverain.

L'Allemagne & l'Angleterre entrent en fureur; elles soufflent de toutes parts le feu de la discorde; elles allument cette fatale guerre, qui désole l'Europe entiere durant quatorze ans, & qui ne finit que par l'épuisement des Puissances belligérantes.

Quel vaste champ s'offroit à vos yeux, pour nous décrire cette vicissitude continuelle de prospérités & de malheurs, qui n'élevent & n'abattent jamais trop la grande ame de Louis XIV.! C'est dans ces critiques alternatives que vous nous auriez fait voir un Monarque digne de l'immortalité, par les belles actions, les sentiments & les

vertus qu'il fit paroître en toute occasion.

Que Louis XIV. se soit inconsidérément livré au plaisir dans sa jeunesse ; qu'il ait aimé le faste ; qu'il ait quelquefois entrepris la guerre trop légérement ; qu'il ait eu de grands défauts, c'est ce qu'on ne peut nier, après l'aveu qu'il en a laissé par écrit peu de temps avant sa fin : mais ces taches, quoique réelles, effacent-elles ses bonnes qualités ? Doivent-elles faire oublier le zele qu'il eut pour l'établissement des Arts, des Sciences, des Manufactures & du Commerce, qui ont enrichi le Royaume, & rendu son Siecle digne d'être comparé à celui d'Auguste ? Ses défauts détruisent-ils le désir qu'il avoit de faire regner la Justice dans ses Etats, par la réformation des Codes ? Font-ils évanouir ses vertus guerrieres & l'éclat de ses conquêtes ? Prouveront-ils qu'il n'étoit, ni considéré, ni redouté des Puissances étrangeres ? Nous feront-ils oublier cette générosité vraiment Royale, qui formoit la plus belle partie de son caractere, & qui ne manquoit jamais d'enrichir les talents distingués ? Anéantiront-ils les superbes monuments qui prouvent son goût, sa magnificence, ou son amour pour le bien de ses Sujets ? Enfin, toutes choses compensées, les défauts de Louis XIV. empê-

cheront-ils de dire, qu'après Charlemagne, il fut le plus grand Roi de la Monarchie?

Comment, me dit cet Oracle, vous m'avez fait entendre que vous ne venez ici que pour profiter de mes leçons, & voilà que vous m'en donnez de très-sérieuses! je ne m'y serois point attendu.

Ces observations ne sont pas de moi, répondis-je; elles viennent du Public, & je ne fais que les répéter. Jamais je n'aurois été assez téméraire pour les hazarder, si vous ne m'aviez expressément ordonné de vous dire les jugements que nos Critiques ont portés sur vos Ouvrages....

Eh bien, est-ce là tout ce qu'ils ont dit?

Non: ce que vous avez écrit sur le *Commerce*, *la Police*, *les Loix*, *la Discipline militaire*, *la Marine*, &c. a paru aux Connoisseurs en tous ces genres, contenir beaucoup de choses répréhensibles & hazardées par un homme qui n'étoit pas au fait de toutes ces parties. C'est l'inconvénient qu'il y a de vouloir être universel. Chacune de ces matieres demandoit un homme du métier, ou devoit nécessairement être manquée. Laissons ces détails; ils nous conduiroient trop loin. Je me borne à un autre point, qui a particuliérement révolté nos Messieurs.

On voit à chaque page de vos Ouvrages, une affectation marquée de revenir sans cesse à l'éloge d'une certaine *Philosophie*, que vous regardez comme un flambeau divin qui éclaire admirablement l'esprit, l'éleve au-dessus de tous les préjugés, les fait évanouir à ses yeux, lui donne de l'éloignement & du mépris pour tout ce qu'il ne comprend pas, en quelque genre que ce puisse être, & le fixe aux seules lumieres de la raison. Voilà ce que vous appellez l'*heureuse Philosophie*, qui fait tous les jours de grands progrès dans notre siecle & par toute l'Europe.

Vous avez raison; car on ne voit & l'on n'entend que l'éloge de cette Philosophie. Une foule de gens s'en piquent aujourd'hui, & s'imaginent que c'est un titre assuré pour se mettre au-dessus du vulgaire, & suppléer aux études & aux connoissances, qui ont, jusqu'à présent, été regardées comme le fondement du vrai mérite. Il faut savoir raisonner, disent les esprits merveilleux, & secouer le joug que la foiblesse & la crédulité de nos peres nous a imposé. J'en demande pardon; mais je ne saurois m'empêcher de le dire, parce que le fait est trop public: ce langage s'est introduit parmi un grand nombre de jeunes femmes, à qui il

est devenu naturel & même honorable; parce qu'on le regarde comme celui du bon ton & du bel air. *Madame... est une Philosophe... Il faut de la Philosophie, Madame, il faut de la Philosophie....* Vous voyez que vos leçons n'ont pas mal opéré dans un certain monde.

Mais encore, qu'est-ce que c'est donc que cette Philosophie si vantée, si désirée, & dont on se fait tant d'honneur? Seroit-ce cette force Stoïcienne, qui rend l'ame supérieure aux maladies, aux sujets de chagrin, à tous les événements fâcheux de la vie? Pas un mot. Seroit-ce la Philosophie de Descartes, du P. Mallebranche, de Newton, de Leibnitz; le Naturalisme de Mrs. de Buffon & d'Aubenton; la Physique expérimentale de Mr. l'Abbé Nolet? Rien de tout cela. Nos aimables Philosophes n'en connoissent pas même les Livres, & l'on peut assurer que cette étude trop longue & trop sérieuse ne leur va pas. Leur Philosophie est beaucoup plus courte & plus facile. Qu'est-ce donc que cette Philosophie? Le voici. C'est un mot synonyme à ceux *de force d'esprit, d'incrédulité, de licence, de tolérantisme & d'indifférence pour toutes sortes de Religions.*

Vous leur avez donné le ton dans la plu-

part de vos Lettres (*m*) imprimées, dans votre Ode sur le *Fanatisme*, dans le portrait que vous avez tracé de Chapelle & de l'Abbé de Chaulieu, dans les éloges que vous avez faits de ceux que vous dites avoir fini leurs jours en *Philosophes*, tels que ce célebre Abbé, Poëte licencieux, Chantre, buveur & voluptueux, qui vous disoit regarder la mort comme un voyage à la campagne, & que vous appellez un homme divin, mort avec beaucoup de courage d'esprit; Saint-Evremont, si connu par des sentiments tout semblables; Mr. de Catinat, que vous louez, parce qu'il étoit Philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie, & tant d'autres. Vous avez pris soin de nous marquer les Ouvrages que vous estimez à titre de bonne Philosophie, entre autres, le Livre, heureusement peu connu, de Mr. (*n*) de Vauvernagues, dégagé de tout esprit de parti, (on entend ce que cela veut dire,) & dont vous avez extrait quelques maximes qui vous paroissent dignes d'être écrites en lettres d'or : les voici.

La raison nous trompe plus souvent

(*m*) Au Roi de Prusse, à Mr. de Sully, au Prince de Vendôme, à l'Abbé de Chaulieu, &c.

(*n*) Voyez *tome* 8, *page* 447.

que la nature.... La conscience des mourants calomnie leur vie.... La fermeté ou la foiblesse à la mort dépend de la derniere maladie.... La pensée de la mort nous trompe; car elle nous fait oublier de vivre, &c. Je ne me donne pas la peine de rapporter les autres belles pensées que vous conseillez tant de lire. Ceux qui aiment la Philosophie du bon Sens, ne verront, dans ces adages à l'Oracle, que l'élixir du libertinage & de l'impiété.

A l'égard de nos Ecrivains, qui ont une Morale toute différente, & qui l'enseignent clairement, vous gémissez de la foiblesse & de l'aveuglement où ils étoient. Je ne vous en citerai qu'un exemple. " Le Livre (o) de „ Mr. Rollin, dites-vous, auroit été bien „ meilleur, s'il avoit été Philosophe. „ Souffrez que nous vous disions tout le contraire. Des critiques & des mépris qui n'ont d'autre fondement, sont pour nous des titres de noblesse.

Mais ce qui a indigné nos Messieurs, ce sont les efforts redoublés que vous faites pour enrôler dans votre parti les plus éminents de nos Ecrivains, en leur prêtant

(o) *Voyez* l'Article des Ecrivains du *Siecle de Louis XIV.* à leurs Articles.

les sentiments de votre ténébreuse Philosophie.

On (*p*) *prétend*, dites-vous, que le

(*p*) Il y a dans cet article de Mr. Bossuet deux de ces *On* remarquables & si familiers à Mr. de Voltaire. 1°. " *On* a imprimé plusieurs „ fois, dit-il, que cet Evêque a vécu marié, & „ *Saint-Hyacinthe*, connu par la part qu'il eut à la „ petite plaisanterie de *Mathanasius*, a passé pour „ son fils; mais il n'y en eut jamais la moindre „ preuve. Une famille, considérée dans Paris, „ assure qu'il y eut un contrat de mariage se„ cret entre Bossuet encore très-jeune, & Ma„ demoiselle des Vieux; que cette Demoiselle „ fit le sacrifice de sa passion & de son état à la „ fortune que l'éloquence de son amant de„ voit lui procurer dans l'Eglise; qu'elle con„ sentit à ne jamais se prévaloir de ce contrat, „ qui ne fut point suivi de la célébration; que „ Bossuet, cessant ainsi d'être son mari, entra „ dans les Ordres; & qu'après la mort du Pré„ lat, ce fut cette même famille qui régla les „ reprises & les conventions matrimoniales. Ja„ mais cette Demoiselle n'abusa du secret dan„ gereux qu'elle avoit entre les mains; elle vé„ cut toujours l'amie de l'Evêque de Meaux, „ dans une union sévere & respectée.

Peut-on rassembler plus de fausfetés & de contradictions en si peu de paroles? 1°. On défie Mr. de Voltaire de citer, non pas *plusieurs* Livres, mais un seul, où il soit dit que Mr. de Meaux a vécu marié. 2°. Le conte populaire, qui fait Saint-Hyacinthe son fils, a été refuté sans replique dans le Journal de Verdun, Avril 1758. 3°. Le témoignage d'une prétendue famille con-

grand *Bossuet* avoit des sentiments philosophiques différents de sa Théologie, à peu près comme un savant Magistrat, qui, ju-

---

sidérée est une pure fiction, imaginée pour donner à cette fable un air de vraisemblance & d'autorité. 4°. Il est faux qu'il y ait jamais eu de contrat de mariage entre Mr. Bossuet & Mademoiselle des Vieux. On défie toute la terre de le produire, ni de dire où il a été passé. 5°. Quand il y en auroit eu de la part de Mr. Bossuet *encore très-jeune*, on est forcé de reconnoître que Mademoiselle des Vieux en fit le sacrifice, & que *ce contrat ne fut point suivi de la célébration.* 6°. C'est donc une contradiction & une puérilité de dire que Mr. *Bossuet cessa d'être son mari*, comme s'il l'eût jamais été, & comme s'il suffisoit, pour la réalité du mariage, d'avoir signé des articles & un contrat, quand même on admettroit la vérité de celui-ci. 7°. Après sa rupture, Mr. *Bossuet entra dans les Ordres.* Il étoit donc nul & de nul effet, puisqu'il n'y avoit point eu de célébration. Le fait & le droit sont sensibles. 8°. Il est donc faux qu'après la mort du Prélat, cette famille idéale *régla les reprises & les conventions matrimoniales.* Voudroit-on bien nous dire ce qu'il falloit régler à cet égard, dès qu'il n'y avoit point eu de mariage? 9°. S'il y en avoit eu, à qui fera-t-on croire que l'homme le plus prudent & le plus éclairé de son siecle, auroit laissé en souffrance une affaire de cette nature, depuis sa grande jeunesse jusqu'à l'âge de soixante-seize ans qu'il mourut, en 1704? 10°. C'est donc une chimere de dire que Mademoiselle *des Vieux n'abusa point du secret dangereux qu'elle avoit entre les mains.* Enfin, Mr.

geant selon la lettre de la Loi, s'éleveroit quelquefois en secret au dessus d'elle par la force de son génie.

Vous dites, au sujet de Mr. *de Fénélon*, Archevêque de Cambrai: " Rampsai, son éleve, m'a écrit ces mots: *S'il étoit né en Angleterre, il auroit développé son génie, & donné l'essor, sans crainte, à ses principes que personne n'a connus.* " Belle ombre que vous faites parler ici pour vous, parce que vous n'osez tenir de vous-même le langage que vous lui prêtez. Il en est de cette Lettre comme des Vers impies que vous aviez mis dans la bouche de Mr. de Fénélon sur le point d'expirer. Vous avez eu honte des reproches de calomnie que l'on vous en a faits, & vous les avez, en conséquence, supprimé dans vos dernieres éditions.

---

de Voltaire détruit lui-même tout ce qu'il a avancé, en reconnoissant *qu'elle vécut toujours l'amie de Mr. Bossuet, dans une union sévere & respectée.* Ainsi s'évanouit en fumée tout cet amphigouri de fausletés & de contradictions. J'admire, après cela, cette belle phrase que je trouve dans un de ses adulateurs: "Quelle ame ne s'éleve pas avec " Corneille, ne s'attendrit pas avec Racine, " n'apprend pas à penser avec Voltaire? " *Hist. de l'Ame, page* 184.

Les Discours préliminaires de Mr. *Fleury* sont presque d'un Philosophe.

Le Traité de Mr. *Huet* sur la Foiblesse de l'Esprit humain a paru démentir sa Démonstration évangélique.

Le Pere Massillon étoit Philosophe modéré & tolérant.

Je sais quel avantage ce seroit pour vous d'avoir de tels hommes dans votre parti; mais je ne comprendrai de ma vie la tentative que vous faites de vouloir les y inscrire. Vous n'ignorez certainement pas que, vu leur maniere de penser & la nôtre, c'est une calomnie au premier chef que d'attaquer la pureté de leur foi. Selon vous-même, toute accusation doit être prouvée; & quelle preuve nous donnez-vous de ce que vous dites? Ne prenons que l'illustre Mr. Bossuet, parce que son témoignage est plus important pour vous & pour nous.

Comment osez-vous jetter des soupçons injurieux sur un homme, dont la candeur & la droiture ont été autant admirées, que la haute supériorité de son génie, & l'immense étendue de son érudition; sur ce Savant, qui ne cherchoit, dans ses études, qu'à connoître les desseins de Dieu, à voir sa sagesse toute-puissante les exécuter dans l'élévation & la chûte des Trônes, comme

dans la destinée du dernier des enfants des hommes? Comment révoquer en doute la Religion de celui qui n'en parla dans des termes aussi sublimes, que par la vive impression qu'elle faisoit en lui? Comment oser attaquer, jusques dans les fondements de sa foi, celui qui ne l'étudioit que par la méditation, qui n'en avoit mérité la connoissance que par la ferveur de la priere, qui ne chercha à s'en instruire que pour y animer les autres, & qui n'en parla que dans le langage de la plénitude & de la conviction; celui qui, à ces titres, avoit mérité, j'ose dire, le respect du plus judicieux & du plus grand des Monarques, dont il mérita la confiance dans les affaires les plus secretes & les plus délicates; celui qui n'usa point de sa faveur pour son propre avantage; celui que l'air pestilentiel de la Cour & des éloges ne corrompit jamais? Comment flétrir le Christianisme de celui que Dieu avoit manifestement suscité, pour combattre & confondre toutes les especes de Novateurs qui en attaquoient la pureté? Comment l'audace peut-elle aujourd'hui insulter dans une matiere aussi grave à la doctrine & à la sincérité de celui à qui tous les Protestants, & Jurieu, dans sa honte & sa fureur, n'oserent jamais faire l'ombre d'un reproche?

Comment accuſer d'incrédulité un Pontife qui ignora toujours le monde, qui n'étoit occupé qu'à ramener ſes freres errants, à éclairer & conduire ſon troupeau, à l'édifier par ſes exemples, à ſe priver de tout pour fournir aux beſoins de ceux qui compoſoient ſon bercail, ou qu'il avoit fait rentrer dans l'Egliſe? Sur quel fondement pouvez-vous ſoupçonner la croyance d'un Miniſtre de l'Autel, qui y montoit très-fréquemment, que l'on y voyoit pénétré d'une ſainte frayeur, qui ne ſe diſpenſa jamais de remplir ſes fonctions publiques, qui alloit chaque année dans le plus fervent de tous les Monaſteres, (la Trape,) dont il ſuivoit exactement tous les exercices du jour & de la nuit, pour ranimer ſa piété, & qui, juſqu'au dernier moment de ſa longue & glorieuſe carriere, fut un modele pour tous les Savants & l'Imitateur des Saints? Dites-nous comment vous voulez nous rendre un tel homme ſuſpect d'incrédulité.

Je n'ai rien à vous dire, me répondit l'Oracle, avec des yeux étincelants de colere. Il y a trop long-temps que vous épuiſez ma patience, & ne vous aviſez pas de reparoître jamais devant moi. Il me tourna le dos bruſquement, & paſſa dans ſon jardin, pour dévorer ſa douleur.

C'en étoit bien assez pour me faire comprendre que je devois me hâter de quitter le pays des nouveaux Philosophes, à qui je serois désormais un objet odieux. Je ne crus pas même me tromper, en prévoyant que leur Oracle ou quelqu'un de la Société des Da * De * Di * Do * Du * lâcheroit un jour contre moi les traits d'une vengeance satyrique. Mais que m'importe. Je jouis, graces au ciel, d'une réputation saine & entiere; leur animosité ne peut que la rendre plus honorable aux yeux du Public sensé, qui connoîtra le sujet de leur haine, & qui jugera entre eux & moi.

P. S. *On ne sera pas fâché de trouver ici le Portrait au naturel de Mr. de Voltaire, qui fut fait en* 1733 *par Mr. P.*

VOus me demandez, Monsieur, le portrait de Mr. de Voltaire, que vous ne connoissez, dites-vous, que par ses Ouvrages. C'est déja beaucoup, selon moi, que de connoître l'Auteur. Vous voulez voir l'Homme. Je vais essayer de vous peindre l'un & l'autre.

M. de Voltaire est au-dessus de la moyenne taille. Il est maigre, d'un tempérament sec; il a la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel & caustique, les yeux étincelants & malins. Tout le feu que vous trouvez

dans ſes Ouvrages, il l'a dans ſon action. Vif juſqu'à l'étourderie; c'eſt une ardeur qui va & vient, qui pétille & vous éblouit. Un homme ainſi conſtitué ne peut manquer d'être valétudinaire, & la lame uſe le fourreau. Gai par complexion, ſérieux par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe, ſociable ſans amis, il ſait le monde, & l'oublie. Le matin Ariſtarque, & Diogene le ſoir; il aime la grandeur, & mépriſe les Grands. Il eſt aiſé avec eux, & contraint avec ſes égaux. Il commence par la politeſſe, continue par la froideur, & finit par le dégoût. Il aime la Cour, & s'y ennuie. Senſible ſans attachement, voluptueux ſans paſſion, il ne tient à rien par choix, & tient à tout par inconſtance. Raiſonnant ſans principes, ſa raiſon a ſes accès comme la folie des autres. L'eſprit vif & le cœur injuſte, il penſe à tout, & ſe moque de tout. Il ſait moraliſer ſans mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intéreſſé, il travaille moins pour la réputation que pour l'argent; il en a faim & ſoif. Il ſe preſſe de travailler pour ſe preſſer de vivre. Il étoit fait pour jouir, & il veut amaſſer. Voilà l'Homme, voici l'Auteur.

Né Poëte, les Vers lui coûtent trop peu: cette facilité lui nuit; il en abuſe, & ne donne preſque jamais rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux, élégant, après la Poéſie, ſon métier ſeroit l'Hiſtoire, s'il pouvoit approfondir & s'en tenir à la vérité. Il a voulu ſuivre la méthode de Bayle;

il le copie en le censurant. On a dit que pour faire un Ecrivain sans passion & sans préjugés, il faudroit qu'il n'eût, ni Religion, ni Patrie. Sur ce pied-là, Mr. de Voltaire marche à grands pas vers la perfection. On ne peut pas d'abord l'accuser d'être partisan de sa Nation; on lui trouve, au contraire, un tic approchant de la manie des vieillards; les bonnes gens vantent toujours le temps passé, & sont mécontents du présent: Mr. de Voltaire se plaint continuellement de son pays; il le blâme en tout, & loue avec excès ce qui est à mille lieues de lui. Pour la Religion, on sait qu'il n'en reconnoît aucune; il a beaucoup de Littérature étrangere & Françoise, & de cette érudition mêlée qui est à la mode aujourd'hui: Politique, Physicien, Géometre, il est tout ce qu'il veut; mais toujours superficiellement, & sans rien approfondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié, pour effleurer comme lui toutes les matieres; il a le goût plus délicat que sûr: Satyrique ingénieux, mauvais Critique, il aime les Sciences abstraites, & l'on ne s'en étonne point. On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raisonnable; tantôt Philantrope, tantôt Satyrique outré; pour tout dire en un mot, Mr. de Voltaire veut être un homme extraordinaire, & il l'est à coup sûr.

Non vultus, non color unus.

FIN.

AB 110577

S

DR 3663 4

X2530788

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-27566/fragment/page=0355

CLE

AUX

PHES,

E SUITE

SEMENT

DE VOLTAIRE.

ati fuerint & exal-
lùm fumus deficient.

eur auront-ils été en
hommes, qu'ils tom-
me la fumée.

N E.

X.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-27566/fragment/page=0357